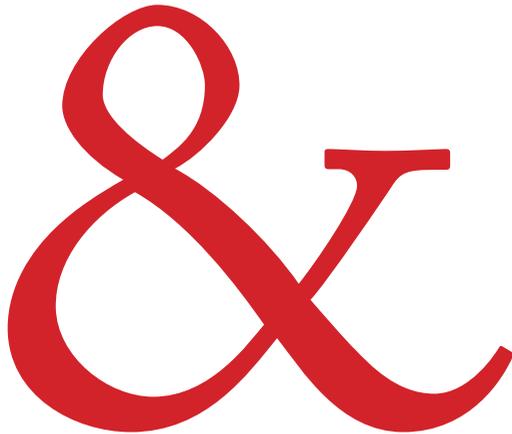


EXTES

Patrick Cintas p.5
Gilbert Bourson p.9
Laurent Margantin p.18
Serge Meitinger p.18
Robert Vitton p.23
Fred Edson Lafortune p.26
Arnaud Delcorte p.26
Marie Sagaie-Douve p.32
Jean-Claude Cintas p.36
Jean-Michel Guyot p.39
Dana Shismanian p.56
Nadia Agsous p.60
Karl Sivatte p.64
Hanétha Vété-Congolo p.64
Carmen Vascones p.69
Charles Adam p.70
Christophe Esnault p.77
Christophe Mousset p.79
Cristina Castello p.86
Daniel Aranjo p.89
Éric Bertomeu p.90
Ettore Janulardo p.95
Francis Capatti p.100
Manuel Ruano p.107
Maxime Rodary p.112
Niculina Oprea p.115
Stéphane Prat p.116
Ulises Varsovia p.118
Victor Montoya p.122
Ivan Watelle p.125
Yves Patrick Augustin p.130
Agnès Imbert p.132
Daniel de Culla p.137
Stéphane Pucheu p.141
Benoît Pivert p.142
Claudio Curutchet - *artiste à l'honneur*

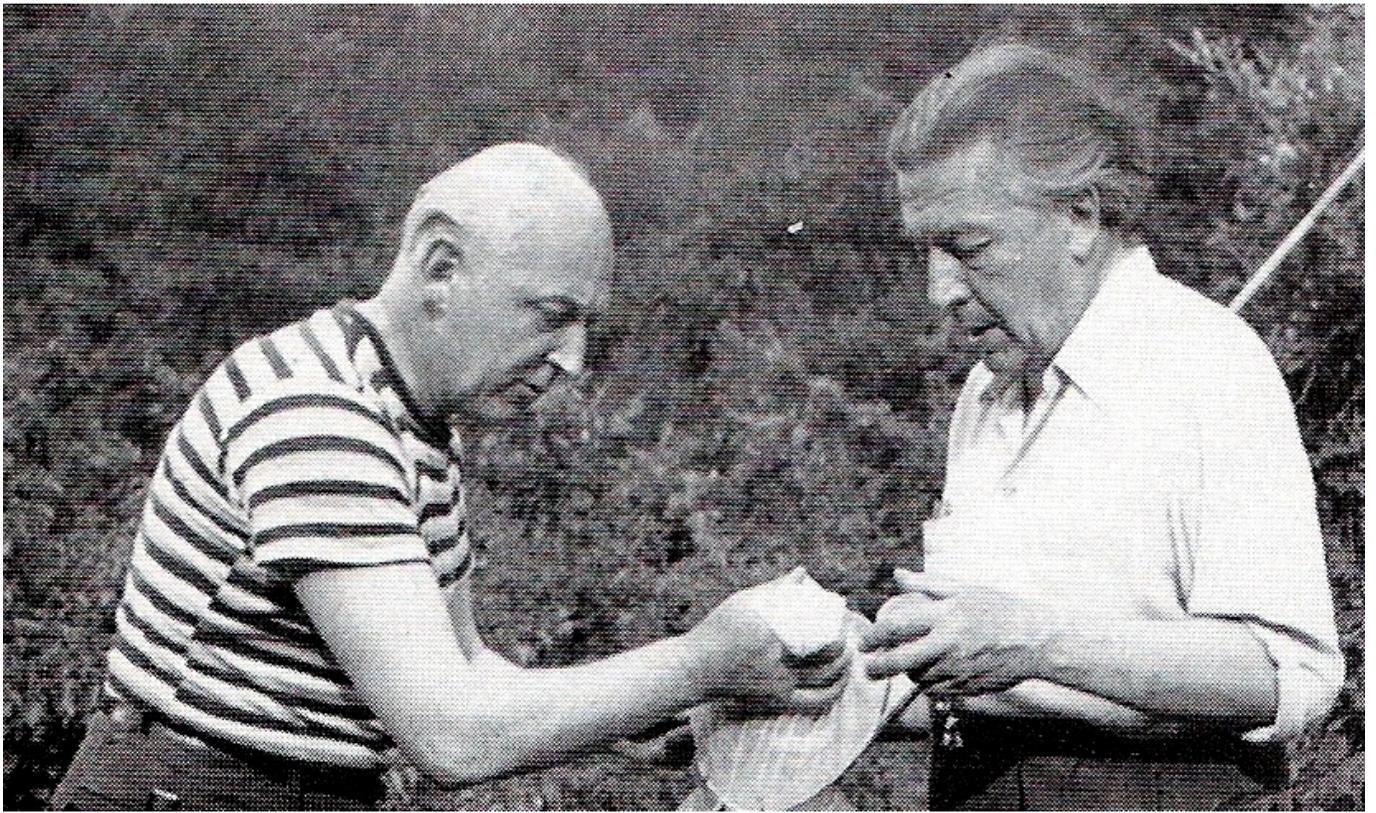


RETEXTES

Version « papier » de
la Revue d'Art et de Littérature, Musique
RAL,M
www.lechasseurabstrait.com

N° 61
avril 2010
prochain T&P le 15 juillet 2010

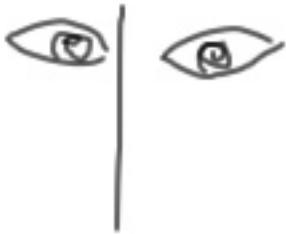




Si l'on recherche la signification originelle de la poésie, aujourd'hui dissimulée sous les mille oripeaux de la société, on constate qu'elle est le véritable souffle de l'homme, la source de toute connaissance et cette connaissance elle-même sous son aspect le plus immaculé. En elle se condense toute la vie spirituelle de l'humanité depuis qu'elle a commencé de prendre conscience de sa nature; en elle palpitent maintenant ses plus hautes créations et, terre à jamais féconde, elle garde perpétuellement en réserve les cristaux incolores et les moissons de demain. Divinité tutélaire aux mille visages, on l'appelle ici amour, là liberté, ailleurs science. Elle demeure omnipotente, bouillonne dans le récit mythique de l'Esquimau, éclate dans la lettre d'amour, mitraille le peloton d'exécution qui fusille l'ouvrier exhalant un dernier soupir de révolution sociale, donc de liberté, étincelle dans la découverte du savant, défaille, exsangue, jusque dans les plus stupides productions se réclamant d'elle et son souvenir, éloge qui voudrait être funèbre, perce encore dans les paroles momifiées du prêtre, son assassin, qu'écoute le fidèle la cherchant, aveugle et sourd, dans le tombeau du dogme où elle n'est plus que fallacieuse poussière.

Benjamin Péret - Le Déshonneur des poètes - Éditions José Corti.





Je ne mange pas de ce pain-là.

André Breton fut inhumé à côté de Benjamin Péret dont la pierre tombale portait gravée : «Je ne mange pas de ce pain-là.» La pierre tombale de Breton, semblablement gravée, portait : «Je cherche l'or du temps.»

Jean-Jacques Pauvert - La traversée du livre - chez Viviane Hamy.

Je cherche l'or du temps.





Patrick Cintas

«J'suis pas bête, j'suis douanier !» semble ânonner Jean-Claude Carrière à la télé où on le voit souvent en ce moment. Et pour cause : il est co-auteur d'un « essai » intitulé *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, pochade écrite avec Umberto Eco sur le délicat sujet de l'Internet et du livre numérique, « discussion à la fois érudite et humoristique, savante et subjective, dialectique et anecdotique, curieuse et goûteuse. ». Ne doutons pas de l'érudition, de l'humour, etc., d'Umberto Eco. Par contre, dès les premiers mots, Jean-Claude Carrière apparaît plutôt comme le dindon de la farce, l'idiot d'une famille à laquelle il ne peut appartenir : celle des écrivains. Certes, il est un excellent scénariste, spécialisé dans la « dramatisation ». Mais de là à s'improviser « écrivain », il n'y a qu'un pas qu'il franchit d'ailleurs sans scrupule tellement il a l'air sincèrement idiot. « Dramatiser » est un métier qu'il connaît comme s'il l'avait inventé, mais il n'en est justement pas l'inventeur : c'est l'industrie du cinéma qui offre cet emploi et rares sont ceux qui peuvent se féliciter d'avoir servi Buñuel. Cela dit, l'auteur d'un film de Buñuel, c'est Buñuel, pas Carrière.

Je viens d'assister à une scène de télévision dont Jean-Claude Carrière était l'un des protagonistes « invités ». Le comique de service chargé d'animer le plateau demande à quelques spécialistes de citer le livre qu'il mettrait au-dessus ou au-dessous de tout. Voici Jean-Claude Carrière « interpellé » : « on » lui a demandé de bâtir un scénario autour de *Belle du Seigneur*. Et bien voici le raisonnement : « Je n'ai pas pu finir ce livre, il est froid, creux, il ne contient rien, pas d'émotion, *il est nul parce qu'on ne peut pas en faire un scénario.* » Immédiatement, un autre invité « rattrape » cette imbécillité en expliquant poliment, *à la française*, que Jean-Claude Carrière n'y trouve pas une « histoire » et que par conséquent il lui est difficile de construire un scénario « dans ces conditions ». Sur ce, le Jean-Claude Carrière en question ferme sa gueule et on ne l'entend plus. Mais Patrick Grainville, autre « scé-

Cinéma-roman & Roman-cinéma

nariste » qui se fait passer pour un « écrivain », ajoute tout aussi bêtement que *Belle du Seigneur* est vieilli et donc parfaitement dépassé selon sans doute ses propres critères « littéraires » qui consistent, pour ceux qui l'ont lu, à ramasser par terre toujours les mêmes ingrédients : cul, discours sur une littérature de manuel scolaire, conneries en tout genre. Et non content de se manifester par cette nouvelle idiotie, il indique que son livre préféré, c'est *Une saison en enfer*, à la fois « invention de la littérature moderne » et touchante expression de la... Charité. Si Jean-Claude Carrière est sans doute un brave ouvrier un peu pecque, Patrick Grainville est un aussi bon ouvrier, mais dans le genre vendeur de merde, et tripoteur à l'occasion.

Décevante télévision.

Pourtant, le Salon du livre de Paris, dont on dit qu'il vient de vivre ses derniers jours, reçoit un auteur aussi universel que Paul Auster à côté duquel Jean-Claude Carrière à l'air d'un copiste et Patrick Grainville d'une poétesse en mal d'amour. Certes, Paul Auster n'est pas un grrrrand écrivain dans le sens où Marcel Proust ou Louis-Ferdinand Céline ont changé la littérature. Paul Auster n'écrit pas vraiment,

sauf quand il écrit de la poésie, mais sa poésie est fort mal connue et c'est plutôt à ses narrations que l'on pense quand il est question de lui. C'est un auteur parfaitement conscient de la valeur de son travail et des moyens dont il dispose. Il se limite d'ailleurs plutôt au conte qu'au roman à proprement parler et ses recherches ne semblent pas avoir beaucoup avancé depuis vingt ans.



Je viens de comparer le texte de *Cité de verre* tel qu'il a été traduit avec la bande dessinée, supervisée par Art Spiegelman, qui le reproduit. Pour moi, les deux versions ont la même force, qui est celle du conte. Si *Cité de verre* avait été un roman à part entière, c'est-à-dire écrit, alors, selon un bon vieux principe hitchcockien, l'adaptation graphique aurait été inférieure, voire impossible. Or, la BD est parfaitement fidèle au texte dont elle reprend d'ailleurs des extraits qui, réduit à des phylactères, ne perdent rien de leur pertinence.

Et selon les mêmes lois du conte, l'air laissé libre au lecteur ne manque pas. C'est-à-dire que le lecteur trouve naturellement sa place dans un texte qui tient compte de son existence. C'est le principe même du conte, analysé ailleurs par Paul Auster lui-même. Alors que Céline ou Proust occupent toute la place, ne laissant au lecteur que la possibilité de refermer le livre ou de n'en jamais oublier la sonore puissance, Auster « raconte », ménageant des endroits où l'imagination facile du lecteur ou son érudition peuvent « s'exprimer » en toute liberté. C'est ce que fait Jean-Claude Carrière quand il réussit un scénario à tel point que Buñuel l'accepte et signe. Si Buñuel n'avait pas sa place dans le scénario, il n'entrerait pas et Jean-Claude Carrière en sortirait par la petite porte. Jean-Claude Carrière sait cela d'instinct. Grainville le sait aussi, mais laborieusement, jamais sûr d'avoir trouvé les bonnes doses de cul et d'« instruction ». Il a un talent d'imposteur, et non pas de... magicien.

Prenons Hemingway à qui Jean-Claude Carrière, par pur antiaméricanisme, mais aussi parce qu'il n'a pas pu dramatiser un seul récit de cet écrivain, ne « veut pas ressembler » : Hemingway supprime le début et la fin d'une histoire. La question est : est-ce pour laisser de la place au lecteur ?

Toute l'erreur repose sur un malentendu qui n'est pas que français : Djuna Barnes se révolte contre le fait qu'on mette au même niveau (d'écriture) Ernest Hemingway et James Cain (auteur de polars). Paul Auster lui-même « reconnaît » la dette de la littérature au roman dit populaire. C'est que, dans sa « logique » de conteur, il ne peut faire autrement. Il est évident que ses « trucs », il ne les a pas trouvés chez Faulkner (qui savait aussi conter, mais uniquement à sa manière), mais chez les auteurs de polars et autres récits des émotions faciles et des idées courantes. Il faut toutefois reconnaître que Paul Auster réussit son tour de force : le niveau intellectuel de ses « contes » est élevé alors que les « romans » bricolés de Grainville ne s'élèvent jamais au-dessus de la branlette. Et si l'on considère le « scénario » de Jean-Claude Carrière,

il n'est qu'un instrument de travail et tout le travail de création appartient à Buñuel. Autre différence avec ces deux « auteurs », Auster est un véritable artiste inventeur d'un nouveau style de roman qui n'appartient qu'à lui et qui peut faire « école ».

Paul Auster, le narrateur, est aussi conscient d'une autre limitation de son art : il emprunte l'idée à George Bataille : il y aurait, selon ce saint catholique, deux espèces de livres : les livres expérimentaux, qui sont le résultat d'une hypothèse dure et froide, et les livres qui s'imposent à leurs auteurs, véritables œuvres indiscutables. Les livres de Grainville résultent de l'application de recettes aux ingrédients recherchés par ses lecteurs. Ils ne sont pas construits, ne viennent de nulle part et n'engagent pas autre chose que la reproduction de petites manies qui font partie d'un jeu entendu d'avance. Les dramatisations de Carrière constituent le préalable de l'œuvre qui va être créée par le cinéaste qui ne pourrait rien créer d'authentique si le texte même du scénario était un chef-d'œuvre ; Hitchcock et Truffaut se sont déjà entretenus sur ce sujet essentiel. Hitchcock précise bien qu'il a besoin 1) d'un mauvais roman, 2) d'un bon scénario 3) de génie propre. Jean-Claude Carrière, qui n'a pas lu Truffaut (et qui n'a pas lu grand-chose) envisage de dramatiser un chef-d'œuvre, *Belle du Seigneur*, ce qui est parfaitement contraire au bon sens. Qu'il en tire la conclusion que ce véritable roman est nul n'est que la preuve que Jean-Claude Carrière n'est plus rien dès lors qu'il se trouve seul face aux difficultés ; il s'agit plutôt de quelqu'un qui a été bien « utilisé » par d'autres qui eux avaient quelque chose à dire et à faire.

Mais revenons à Bataille, et donc à Auster : la remarque de Bataille n'est pas aussi judicieuse qu'elle en a l'air au premier abord. Elle est certes utile à Auster qui a besoin de théoriser sa pratique du récit, comme il a absolument besoin d'« adouber » le polar. Son expérience ne doit pas demeurer « expérimentale » si la question est d'élever son texte au statut de roman « littéraire ». Paul Auster me fait penser à Woody Allen qui sait exactement ce qu'est le vrai cinéma, mais qui n'a d'autre ambition que d'en faire un bon. Du coup, la comédie devient le modèle et le bavardage visuel et dramatique prend toute la place, alors que le cinéma est d'abord une invention de l'image comme le souligne avec insistance Hitchcock. Chez Auster, le roman ne peut pas « revenir », comme cela arrive à tout écrivain qui cherche l'expérience fondamentale, celle qui va le « caractériser » au point de le différencier des autres. C'est alors le polar qui s'installe et impose ses lois, lesquelles concernent essentiellement, pour ne pas dire

uniquement, la cohérence, et donc la logique. D'ailleurs, la critique ne s'y est pas trompée, irritant cet auteur intelligent et surtout réfléchi. Paul Auster est vite devenu un auteur de polars littéraires, un jeu somme toute assez vain qui n'a pas tout de suite convaincu. Car Auster s'adressait d'abord à des connaisseurs pas faciles à tromper question littérature. Et ce n'était d'ailleurs pas son intention, comme Jean-Claude Carrière n'a jamais eu l'intention de se foutre du monde, ce qui est le cas de Patrick Grainville qui y réussit parfaitement. Paul Auster devait donc débarrasser son terrain du soupçon de l'expérimental et de celui du conte populaire. Il fallait à tout prix que ses livres paraissent « arrachés » à lui-même, qu'il soit évident qu'il ne pouvait pas faire autrement que de les écrire et qu'ainsi il devenait impossible de le priver du titre et des honneurs de l'écrivain authentique. Il a joué là sur un terrain difficile. Convaincre à la fois le véritable amateur de littérature et l'amateur d'émotions fortes n'est pas donné à tout le monde. On sait à quel point il a réussi. Son œuvre n'est pas considérée comme « expérimentale », ce qui l'aurait réduit à l'« impubliable » dans le sens où cela est entendu par exemple sur le site *ubu.com*. Ses livres ne sont pas non plus de vulgaires polars et pourtant ils sont aussi passionnants que les meilleurs d'entre eux.

L'idiot français, particulièrement en matière de jugement littéraire, s'applique en général, parce qu'il est de mauvaise foi ou simplement idiot, à différencier le texte expérimental du texte « lisible ». Il est d'accord pour accepter l'existence du texte illisible ou peu lisible à la condition que celui-ci soit marqué du seau de l'expérience, de l'hypothèse en tout cas. Et sur ce sujet, l'idiot, par exemple Jean-Claude Carrière, met un point d'honneur à affirmer que son « métier » passe avant toute expérience que par définition « on » ne peut pas prendre au sérieux. Ainsi, j'ai lu quelque part sur l'Internet que *Le tunnel* de William Gass est un « pavé expérimental » ainsi décrit par l'idiot : « 720 pages. En un tweet : Un vieil historien achève un livre sur l'Allemagne d'Hitler. Mais c'est l'histoire de sa propre vie qu'il se met soudain à rédiger... Difficulté principale : se farcir la confession désordonnée d'un historien du nazisme en fin de course n'a rien de très folichon : des histoires de vieux con, de micro-sexe, d'intello d'un autre siècle, peuvent être réellement pénibles à suivre. Pourquoi il faut se forcer : parce que ce qu'il y a de mieux, dans *Le Tunnel*, c'est le bout. Les conditions idéales pour le lire : rester cloîtré chez soi, comme le fait le narrateur qui se creuse, en écrivant, sa propre tombe. »

On peut difficilement faire mieux comme idiotie. D'abord parce que *Le tunnel* n'est pas un texte

expérimental dans le sens où l'entend George Bataille. Les trente ans qu'il a passés à composer et parfaire ce texte prouvent assez qu'au contraire il faut considérer que ce texte est plutôt subi par son auteur qui n'a pas pu faire autrement que de s'y consacrer peut-être au détriment d'une littérature du divertissement que son talent même d'écrivain pouvait proposer à des lecteurs amusés d'avance par les propositions indélicates (du style Grainville). Notons que l'écriture même de William Gass, merveilleusement traduite par Christophe Claro, ne présente aucune difficulté majeure du côté du signifiant ; par contre, le contenu ne peut que dépasser le niveau moyen de l'idiot qui ne peut pas comprendre ce qu'il lit, raison pour lui d'en rejeter l'intransigeante proposition. On voit ici qu'un texte nécessairement écrit par son auteur est à la fois classé comme « expérimental », donc illisible et de peu d'intérêt émotionnel, et comme idiotie, ce qui ne laisse pas d'étonner de la part d'un idiot. Considérant cette fois l'« expérience » non moins touffue d'Onuma Némon, auteur de la *Cosmologie*, l'idiot se garde bien d'aller trop loin dans la critique d'un ouvrage français et se contente de parler d'un « voyage excessif dans le temps et l'espace », style de remarque qui n'engage à rien et permet à son auteur de ne pas déclarer clairement son idiotie. Idiotie qui lui permet néanmoins d'affirmer sans rougir que les « expériences » (Nouveau roman, William Gass, etc.) ne valent rien en comparaison, tenons-nous bien, des « chefs-d'œuvre » signés Nothomb, Djian, Grainville, Gavaldà, Musso, Werber, et consorts...

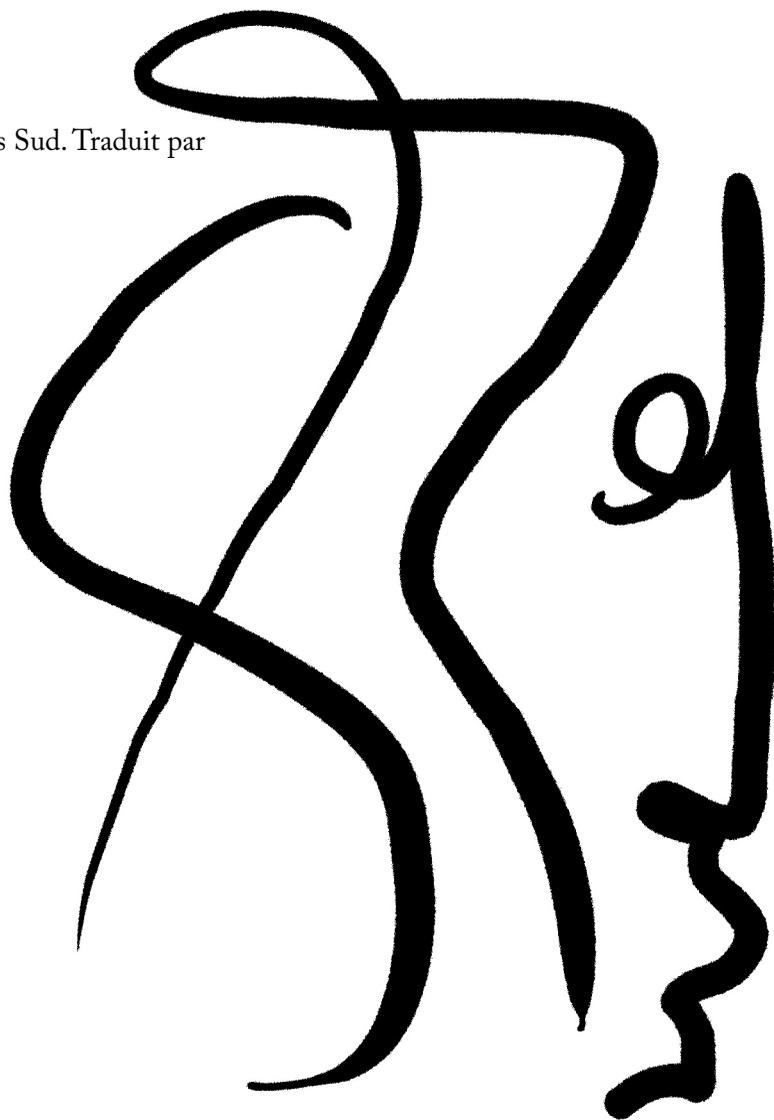
Autrement dit, si on veut être apprécié par un idiot, mieux vaut s'en tenir aux effets de trompe-l'œil et aux grandiloquences du style partagés par les consommateurs d'évasion facile et de fête vernaculaire. Heureusement, tout le génie de Paul Auster consiste à établir un réel équilibre entre l'aventure authentique et la qualité des découvertes. Mais je crains qu'aucun cours sérieux de littérature n'améliore jamais le triste fonctionnement cérébral de Jean-Claude Carrière, heureux idiot, ni les bricolages impotents de Patrick Grainville. Pourtant, l'œuvre de Paul Auster est une leçon d'intelligence et d'honnêteté. La littérature prétendument « expérimentale » a besoin de cet effort scintillant à défaut d'être vraiment éclairant. Il y a si loin entre le conte tel que Kafka le lance dans l'univers et la fable alicienne somme toute inerte poussée par Daniel Queen et son ventriloque.

Ceci pour réagir aux propos de cet autre idiot français exprimé récemment dans le Figaro Internet : *Tout le monde le sait, mais personne ne le dit : la vache sacrée des lettres américaines, chouchou des Français, n'a pas fait de*

bon livre (sic) depuis des lustres. Cette fois-ci, il pense avoir trouvé la bonne idée: incapable d'écrire un roman digne de ce nom, il crée un personnage qui n'arrive pas à finir le sien. C'est mal écrit, mal construit, perclus de dialogues ni faits ni à faire, de rebondissements jamais crédibles et d'histoires d'inceste idiotes. Pour mieux charmer son lecteur gaulois, Auster n'oublie pas de caser de longs passages à Saint-Germain-des-Prés. Au mieux, c'est un médiocre roman de gare; au pire, la fin d'une carrière (Nicolas Ungemuth).

Langue et cerveau de l'idiot français: c'est sans doute imité de ces soit-disant « polémistes » qui font le lit des radios et autres médias destinés aux revanchards de la post-modernité.

Invisible, de Paul Auster, Actes Sud. Traduit par Christine Le Bœuf.



Gilbert Bourson
Idiomatic's Argonaut's

à Patrick Cintas

I

et la toison sur le plancher le lit défait
semblaient être pour l'instant occupés et en-deçà
du cadre des images induites par le dé
brailé des nouvelles récentes jetées

comme autant de cristaux venant se déposer
sur la page sans fond solide et stable en blocs
relatifs à certains groupements d'éléments
propres à l'écriture que nous évoquions

dans la papeterie de cet empressement
à fournir un sujet plausible un argument
à ces déplacements et ces apparitions
à la moindre fenêtre ouverte le lointain

en longueur entre les deux coudes d'un chemin
un horizon offre sa planche de salut
pour naviguer sur le diaphragme des folios
qui placardent les pâles cloisons de hublots

**échappant aux coupeurs de têtes faméliques
aux délabrintheurs de la réalité
nous gardons les débris fongibles du vaisseau
sur le morfil du suint oblique où nous jasons**

en proue et caetera...

de la réalité

délabyrintheurs

II

à l'ombre de la parole et dans la véranda
de l'air vitreux et plein de bruits pour rien
rêvant à de froides banquises sur les doigts
nous comptions des liasses d'arguments entre nos dents

et jusque dans les gouffres d'où montaient les voix
nous étions tenanciers d'étoiles épinglées
sur la toile tendue du vaisseau

le suif du ciel graissait de façon musicale
les cordes qui grinçaient contre le bastingage

nous étions à terre pourtant naufragés
en fumant chaque mot dans le papier cristal
de nos propos coagulés en psaumes-sondes

pour savoir à peu près à quelle profondeur
nous étions de la côte un or glauque et cornu
frappait contre la coque de ce bâtiment

que nous imaginions

à chaque fois nouveau à chaque fois le même
et qui est cette vague et ce tirant de coupe
qui fuit sous le coude d'une moque d'ombre

à l'étal du courant

la coque

de ce bâtiment

III

le verre non bu de chaque seconde
et tout le feuillage du pays non vu
nous revenons d'où nous ne sommes pas allés
que nous gardons dans la mémoire

le mât du sol était d'un bois vineux et tors
Bacchus ou écorce était façon de dire
ce que fut le moyen de langue utilisé
pour la navigation

une chaise une table et la toise d'une ombre

et le voyage entier d'ouvrir une fenêtre

voix sourde des vagues qui mime la voile

le mât ventre à terre sur le ban des pages

l'arrivée à quai de l'arbre dessoulé

les perroquets bavards de la vue dans les cales

et le réveil idiot sur le mur entêté

mais dans le mouvement

mais dans le

IV

consistant à remplir tout ce blanc

d'une neige fondue par la salure des noms

(le nôtre accoré à celui qui ouvre

de l'espace les genoux d'ouest)

tous les noms épinglés au plastron des falaises

les bavoires du sens irrumés par le vent

se détachent pour former la manne

de tant de balivernes heureuses

et c'est parmi le sel contingent des écarts

que l'éros se frotte au pied marin des vagues

et cherche sa pointure dans les archipels

forains de flux en flux

de sporée en sporée maligne d'arc-en-ciel

et d'orteils en orteils de nos Nausicaa

dans le racloir du vent qui se noue en chignon

sur le lofe imprécis de notre approbation

mouvement

comme celui des voiles qui cherchent l'écueil

pour s'iriser de ses embruns éblouissants

écume affalée aux lèvres sans mâchoires

du souffle harponnant sa propre apparition

Serge Meitinger, vous publiez aux éditions Le Chasseur abstrait un recueil de poèmes intitulé «Un puits de haut silence». Pouvez-vous nous dire quelques mots d'abord sur la conception de cet ouvrage ? Je crois savoir qu'il s'agit pour la plupart de poèmes déjà anciens, d'une parole dispersée en somme, que vous avez rassemblée. Mais comment ?

Le «recueil», comme vous dites, qui est paru dans les premiers mois de 2008 –qui a été rejoint en décembre de la même année par un second ensemble intitulé «*Les œuvres du guetteur*» (chez le même éditeur) et qui sera bientôt suivi d'un troisième: «*Miroir brûlé, miroir des analogues*» – est la première pierre ou le premier tome publié de mes poésies complètes (cette initiative résulte d'un souhait de l'éditeur qui est venu me demander cette mise au jour). Je n'aime pas trop l'idée de «recueil» que je récuse au nom de celle du «livre» et je serais très dépité si l'on prenait ces ouvrages pour le ramassis d'une «parole dispersée» (mais je peux être au-dessous de mon ambition, cela n'est pas chose rare chez les créateurs qui se leurrent facilement). Bref, je prétends à une construction et à un développement qui vont vers l'unité comme on va vers l'idéal, c'est-à-dire sans l'atteindre... Le premier ensemble paru: «*Un puits de haut silence*» représenterait le second tome de cette intégrale. Il rassemble trois entreprises différentes avec chacune sa continuité. «*Lieux nomades*» explore, à travers le voyage et le séjour à l'étranger, ce qu'il en est du lieu pour chacun, le repli sur les sources ou les racines étant un malentendu ou une imposture lucrative: deux séries de poèmes courts évoquant le «lieu natal», c'est-à-dire pour moi la Bretagne, ouvrent et ferment le livre, encadrant un groupe de neuf séries composées chacune de neuf poèmes. Certes leur composition s'étale dans le temps (les dates placées dans le texte en témoignent, de 1976 à 1993), mais chaque groupe a été composé avec, dans l'esprit, l'exigence liée à la structure du tout. «*Chants d'inexpérience*» se veut l'inventaire des fondamentaux de notre présence au monde en sa naissance continuée, quelque peu éclairé et mis à nu par mon expérience malgache. Le cheminement, partant de l'éclosion et de «l'élémental» (pour parler comme Senghor), va vers un point qui n'est ni exactement un but ni un lieu, plutôt un moment bien qu'on puisse l'appeler «le pur ici», en passant par les tribulations du quotidien, ses déchirements contradictoires, ses bonheurs improbables, ses instantes esquives. «*Le Sel du silence*» s'appuie sur les livres de photographies de paysages japonais réalisés par Shinzo Maeda et parus chez Taschen. L'approche en apparaît sans doute plus dispersée, comme livrée au jeu

ENTRETIEN DE LAURENT MARGANTIN AVEC SERGE MEITINGER À PROPOS DE UNPUITSDEHAUTSILENCE

des pages que l'on feuillette, cueillant l'inspiration au rebond d'une lueur, d'une couleur ou d'une forme, humant l'effluve d'une atmosphère... Toutefois intervint une mise en ordre finale qui choisit des regroupements, opéra quelques modifications dans les textes afin de les harmoniser ensemble et s'ouvrit résolument à la lumière noire qui fait le fond de notre «voir». De plus, dans l'ouvrage les rassemblant, ces trois grands moments sont munis chacun d'une présentation et le choix du titre global en appelle à une image fondamentale, obsédante et centrale, explicitée par l'«Avant-dire».

Je me limite aujourd'hui au premier livre intitulé «Un puits de haut silence», et comme vous évoquez la question du lieu, je note que celle-ci est en effet très présente dans votre écriture. Dans le titre «Lieux nomades» tout d'abord, dans la dédicace («Pour Alizène qui rassemble et multiplie les lieux»), et ainsi de suite dans de nombreux poèmes qui semblent être ce que vous appelez des «hauts lieux». Les noms de lieu de votre géographie personnelle (Bretagne, Madagascar, Réunion) semblent également jouer un grand rôle dans votre démarche poétique. Il y va d'une volonté d'habiter la terre. Est-ce là pour vous l'enjeu de la parole poétique ? Si oui, comment se forge pour vous le lien entre lieu et formule, pour reprendre l'expression de Rimbaud ?

Oui, il y va bien d'une volonté «d'habiter la terre», mieux même, d'une nécessité ! Mais, si les lieux sont dits «nomades», ce n'est pas seulement parce que le scripteur voyage (dans un triangle d'ailleurs assez fermé: Bretagne, Madagascar, Réunion !), c'est parce que le site se meut sur place dans le temps, qu'il ne cesse de creuser en lui-même un *ici* qui ressemble, rassemble et diffère. La formule poétique doit se mettre au service d'un *hic et nunc* impérieux qui dicte les termes d'une alliance difficile à respecter pour l'homme. La maxime pourrait ainsi s'établir: «Le présent soit notre fin !», or c'est presque impossible à tenir. Tout se joue dans ce *presque* et la poésie est par excellence le médium qui permet d'assumer une telle dimension: elle ménage par la méditation et l'expérience d'être qu'elle ini-

tie verbalement une ouverture où, pour une fois, *pour cette unique fois*, celle de l'écriture-lecture, celle de la formule, espace et temps coïncident en un instant particulier, à la fois singulier et commun, unique et réitérable... Pour moi, c'est là l'enjeu de la parole poétique et il relève plus de ce rapport, sans doute affolant, à la temporalité que du «génie du lieu» au sens classique. C'est dire que les particularités des lieux sont moins considérées comme des signes d'appartenance (à un ensemble culturel ou civilisationnel, à un cosmos géographique ou affectif, voire intime) que comme des points d'ancrage dans le présent du monde. L'idéal se tient tout entier (ou «rien entier» ! en laissant alors au vide le moteur) dans le poème qui ferme «*Chants d'inexpérience*» avec le vol de l'oiseau sur place dans le vent, c'est là le «pur ici» réalisé et, pour une unique fois, j'étais à sa hauteur, ayant franchi le gouffre et gravi la pointe escarpée face à l'océan, au même niveau physiquement... Il s'agissait seulement, pleinement, pour l'oiseau, par un perceptible effort des ailes, de se tenir sur place à hauteur constante, non d'envol ni d'ascension : cet *être-ici* (dont Rilke dit qu'il est souverain, c'est-à-dire à la fois impérieux et plénier) est ainsi, comme le proclame l'«Avant-dire», ramassé dans la figure d'un «tomber-monter» où lieu, présent et potentielle formule se tiennent en suspens. Grâce au poème un tel moment est pérennisé et même répétable dans le toujours nouveau présent d'une lecture nouvelle.

L'exemple des oiseaux dans le vent, que vous venez de donner à propos du «pur ici», implique-t-il que pour vous l'instant poétique trouve sa source dans un événement du monde qui le précède et le porte ? Cela ne risque-t-il pas de contraindre le lecteur à distinguer temps de l'aventure et temps de l'écriture, à envisager alors quelque faille entre lieu et formule ?

À mes yeux, une telle faille n'existe pas. Il faut dépasser l'anecdote qui sous-tend presque toujours l'inspiration ponctuelle, car, que la source de l'impulsion poétique soit un événement déclencheur issu de notre monde commun ou qu'il s'agisse d'un événement naissant du langage en sa mouvance propre, le poème ouvre, à chaque fois et pour toujours, un monde singulier où il n'y a bientôt plus que des *phénomènes en langue*, c'est-à-dire des événements qui se déploient et vivent tout entiers dans une dimension verbale tout à fait particulière. Pour ne pas réduire ces manifestations langagières à des «représentations» toujours secondes et simplificatrices, voire simplistes, condamnées à ne laisser paraître qu'un état dégradé de l'être, il faut s'arracher à la conception scientiste qui assimile le

langage à un système de signes ou à un code et le penser, le ressentir comme phénomène humain à part entière, capable de produire (de) l'être. L'exercice de la poésie est ainsi un exercice d'être où prennent forme et présence des «manières d'être» qui sont autant de façons de se comporter en esprit (selon cœur, âme, conscience), autant de tropismes du corps sensible aptes à orienter et guider la sensation et même la perception. Le langage n'est pas alors une copie appauvrie et stylisée du réel mais son intensification selon certains modes privilégiés : le lecteur du tout dernier poème des «*Chants d'inexpérience*» est invité à se laisser être selon ces oiseaux dans le vent, leur manière d'être devenant, en son cœur-âme-esprit, son «tomber-monter» le plus propre. Je voudrais continuer à préciser la façon d'appréhender le langage que je défends et fournir en même temps un exemple d'élan né du seul jeu des mots en mettant en avant une série d'homophones comme «raie», «rets», «rai»... J'en ai fait la matière de deux poèmes, tous deux intitulés «*Rets*», l'un est dans «*Chants d'inexpérience*», l'autre au milieu des pages de journal reprises dans «*Bornoyages*». En suivant la voie de l'homophonie, qui est ici le moteur et qui, bien sûr, n'est propre qu'à une seule langue possible, un faisceau de mots et d'images, unique et polymorphe à la fois, irradie en un halo de potentialités préparées par le son et le sens. Et cela arrange un vrai *phénomène en langue* combinant la belle «raie» qui sépare le dos humain, le «rets» qui est comme un filet jeté sur le corps et sur le monde, le «rai» de soleil qui traverse la prison ou la cage pour toucher la chair et le lacis des mots portant vers la lumière. Il en résulte une densification qualitative et sensible qui n'est pas rien bien qu'elle ne se stabilise jamais en une image arrêtable et cernable comme un croquis, un tableau ou un plan : nous entrons dans un champ de forces qui intensifie notre être-au-monde selon plusieurs modalités en même temps et nous donne à vivre un instant unique, d'ailleurs destiné à se métamorphoser lors d'autres lectures qui seront d'autres moments présents traversés, tenus et tendus sur le même faisceau. Ici encore le poème produit un «être selon» ou un «être comme». Lieu et formule ne s'y séparent pas : ils ouvrent un monde en train de «se mondifier», selon l'expression de Heidegger : «*Welt ist nie sondern weltet*» (Le monde n'est jamais mais il se mondifie – ou se mondanéise).

En évoquant le croquis, le tableau ou le plan, c'est-à-dire l'image visuelle arrêtée, vous me faites penser à la photographie et à l'œuvre peinte ou sculptée qui est souvent votre point de départ ; dans «Le Sel du silence» ce sont les photos de

Maeda; dans d'autres séries, reprises dans les deux volumes suivants, vous vous attachez à Caspar David Friedrich et à Cézanne, à Jérôme Bosch et à Edward Hopper... N'y a-t-il pas antinomie entre ces images construites et tout de même figées et le mouvement langagier lui-même comme phénomène en langue ? La description ou l'analyse plus ou moins bien versifiées ne font-elles pas courir un risque mortel au poème ?

Bien sûr, il y a ce risque et il n'est pas certain que j'aie toujours réussi à le surmonter ! La facilité c'est toujours de copier ou d'imiter plus ou moins platement et de vouer le langage à une fonction purement représentative, voire dénotative, ce que Mallarmé appelait « l'universel reportage » auquel nul n'échappe et avec raison, dans l'usage quotidien de la communication. Toutefois il m'apparaît que l'état d'esprit et le mouvement de cœur de celui qui prend pour point de départ une œuvre visuelle se doivent de ressembler de très près à ceux que Paul Valéry disait appartenir au traducteur. Il ne s'agit pas, pour qui traduit un texte littéraire, de se contenter de couler du sens obvie d'un contenant à un autre. Le traducteur remonte comme à l'état naissant du texte qu'il traduit : c'est *une première immersion en langue* qui fait bouger les limites du sens et de la sonorité. Revivant le halo initial, il a l'impression de s'incarner dans le processus créateur qui fut spécifique à une langue, à un homme et à un moment, et tout son travail, tout son art est de susciter *un phénomène analogue* sur le pan linguistique où il veut amener ce qu'il translate. C'est redoutable bien entendu surtout quand il est question de grande poésie. Il s'agit de transport et d'interprétation, transport des sens autant que du sens, interprétation comme la conçoit le musicien. Devant tel ou tel tableau, tel dessin, telle sculpture, revenir au halo de potentialités qui y sont encore en fusion et recommencent sans cesse à dessiner leurs lignes de force, leurs lignes d'erre, lignes que l'on peut discerner par immersion, par imprégnation sensible et intellectuelle à la fois ; puis transmuier l'essentiel de ce dynamisme en un phénomène analogue, dûment et dignement sis en langue. Comment prendre en charge poétiquement une sculpture comme « Le chien » de Giacometti ? Il ne s'agit pas de la « décrire » mais de faire partager, par l'immersion en langue aboutissant à un phénomène vécu, une manière d'être qui est aussi un investissement foncier dans le monde, ici celui d'une fiancée et d'une confiance soutenant l'allant :

*Filiforme et fantômal
il flaire —
mais c'est dans la vie.*

L'allitération relève bien sûr d'une langue singulière et se trouve à la source du phénomène en langue ; un sous-entendu culturel (dont l'appréhension n'est toutefois pas nécessaire pour vivre le phénomène) nous renvoie aux Grecs et confère une profondeur temporelle à ce qui est d'abord un présent qui trouve sa finalité en soi. C'est Héraclite qui écrit que « les âmes flairent dans l'Hadès » et ce dernier pensait peut-être à la descente d'Ulysse aux enfers, dans l'*Odyssee*. Ici le sculpteur, le poète et le chien ont, contre toute apparence, choisi la vie !

Et l'invisible, l'indicible, voire l'insensible ? Quelle chance une telle translation peut-elle leur laisser ? Vous semblez conclure, et cette fois il s'agit du dernier poème de l'ensemble « Le Sel du silence » donc du dernier poème du livre, sur la lumière noire enclose dans le rayon de soleil qui fait miroiter les cristaux du sel ? « Voir » serait-il « un aveuglement » comme le clame ce Tristan Corbière qui vous est si cher ?

Oui, je me méfie de tout ce qui fait trop grossièrement appel à la vue en toutes ses dimensions et modalités. Nous sommes les victimes quotidiennes de « l'omnivoyeur » mondialisé que représente la sphère médiatique et communicationnelle dont le réseau, en accroissant sans cesse ses potentialités techniques, ne vise rien moins qu'à enserrer en son filet notre terrestre habitat, qu'à nous réduire à l'image qu'il nous vole et qu'à cadénasser notre présence. Je n'arrive pas à éprouver d'intérêt pour les travaux dits littéraires dont la substance est intégralement traductible en images mobiles non plus que pour le choc ou la volonté d'emprise séductrice d'images qui ne sont qu'images : tant de romans ne sont plus que des scénarii dont l'auteur ambitionne la manne présumée des droits d'adaptation, tant de films ou de clips ne sont que des pièges visuels et émotionnels monovalents et dédaigneux du sens. La seule chose qui soit intéressante, en effet, c'est l'intraduisible : ce qui du visuel et du visible ne passe pas dans les mots, ce qui du sensible n'a ni image, ni sonorité, ni verbalité, n'aboutissant jamais à une sensation connue et cernée comme telle... Le pari ontologique est de réussir — avec les moyens dont chaque art dispose : sons, harmonie, structures, lignes, formes et couleurs, mots et figures — à ouvrir l'intègre dimension d'un phénomène à part entière qui traduise et suggère *tout de même* ce qui le déborde. Ainsi un tableau en tant que *phénomène sis dans et par le visible* a son rythme et sa musicalité, un poème en tant que *phénomène en langue* fait goûter, toucher et sentir, une musique en tant que *phénomène sis dans et par l'ouïe* dresse des palais et des monts, répand

des parfums, distribue des caresses... Une telle cénesthésie n'a rien de baroque ni de psychopathique, elle porte l'exercice d'être qu'est toute œuvre d'art ayant atteint son but; elle est partie intégrante –intègre et intégrale– du phénomène qu'elle produit et propose à concurrence avec la vie. Mais elle tient aussi, en un secret retrait, dans le raptus ou la déhiscence qui fait son cœur, ce qui échappe et doit échapper, ce qui reste inconnu, inouï et insu bien que nécessaire: une béance active préservant la puissance du négatif, la marque presque effacée du vide moteur qui permet au *presque* –dimension d'être malgré tout– de survivre et d'entretenir le dynamisme du tout, le sombre poinçon de mort au centre du vif. Une certaine façon de voir empêche de connaître et de comprendre ce que l'on voit; une certaine impossibilité du voir libère d'autres modes de connaissance. «Une lumière silencieuse et noire» convie à un renversement du regard qui, à l'encontre de tout clinquant, est libération et seconde vue.

Vous publiez, en même temps que deux livres de poésie («Un puits de haut silence», «Les œuvres du guetteur»), un ensemble de textes en prose («L'homme de désir») et un livre d'essais («Bornoyages du champ poétique»), chez le même éditeur. Pouvez-vous nous dire comment ces trois formes d'écriture se sont combinées au sein de votre travail? Vous a-t-il fallu par exemple réaliser parallèlement un travail théorique pour dégager votre propre espace poétique?

L'éditeur qui m'a choisi a choisi également de «révéler un peu/Le bois de mes diverses flûtes». Mais, si les instruments paraissent divers, pour moi le souffle est un et flue de même source. Je n'ai jamais séparé ni dans mon cœur ni dans mon esprit l'élan d'écriture en récit, poème, essai. Il s'agit à mes yeux de pratiques d'intensité variable certes, mais c'est un seul et même travail d'écrivain qui me fait rechercher partout, et me semble-t-il, avec des moyens puissamment analogues la même vérité d'expression. C'est plutôt une question d'opportunité qui dicte le choix de la flûte et tout texte venu à son heure et selon l'intégrité de son inspiration revêt un caractère de nécessité qui le rend estimable et le fait entrer en vérité dans le trésor des choses advenues. La moindre intensité semble être celle de l'essai. Le discursif, voire le dissertatif, entraînerait presque fatalement certain automatisme tournant vite au discours creux ou seulement redondant par rapport à la masse de discours déjà produite par toutes les institutions intéressées à cette production: l'on risque apparemment *le discours gris* où il ne saurait plus y avoir de vaches noires ou blanches ou rousses... Même lors de la

rédaction de mes thèses de doctorat, sur Tristan Corbière et sur Mallarmé, exercice qui risquait de verser dans la rhétorique d'un genre guindé et calibré, j'ai veillé à maintenir au tout premier plan, quoi qu'il en coûtât, l'exigence de la pensée ou du «penser», travaillant à forger mes concepts et à les maintenir vivants et agissants (j'ai eu aussi la chance d'avoir des directeurs de thèse, libéraux et généreux en esprit, animés par le souci d'une vérité de pensée qui ne soit pas pensée de vérité). De plus j'ai toujours eu le souci d'*écrire* en plus d'argumenter, veillant à la matière verbale de l'énoncé –qualité du verbe et style– et à l'enracinement singulier de l'énonciation –implication d'un «je». Ce fut ma règle constante en toutes circonstances et mon premier recueil d'essais: «*Bornoyages du champ poétique [qu'à la poésie il ne saurait être question de cantonner]*» reflète dans son organisation cette façon de faire. M'inspirant de l'idée de «judan» opposée par Claude Vigée à celle de «roman», j'ai voulu mettre ensemble des textes et des ensembles de tonalité et de statut divers: essais, séries de notations cursives, quasi poèmes en prose, pages de journal, réponse à des enquêtes ou à des sollicitations variées, maximes et même poèmes, cités à titre d'exemple et supports de commentaires ou se posant comme points d'orgue... Ainsi j'ai abordé le champ poétique sous tous les angles et, souvent, en venant d'autres arts ou en passant par eux. De la sorte l'essai peut, il me semble, gagner en intensité et en capacité de surprendre. De plus haute intensité d'écriture, le récit qui s'impose parfois comme une exigence venue de l'intime, implique un investissement infiniment plus compromettant car il faut s'ouvrir et se découvrir, s'exposer en personne même si c'est sous des masques divers comme celui de l'autofiction, relativement commode. Pour se donner à lire sous cet avatar, il faut en avoir accepté le risque et ce n'est pas facile; il faut accepter de s'entendre dire que votre texte ne vous ressemble pas, qu'il a peut-être été écrit par un être difforme, informe ou peu ragoutant qui se recroqueville en un arrière-fond inquiétant et que la décence eût commandé de faire taire. Mais j'ai décidé, assez récemment toutefois car certains des textes de «*L'Homme de désir*» ont attendu une bonne trentaine d'années avant de voir le jour, de montrer le monstre et ma foi! j'hésite ou je répugne encore à le placer sous certains yeux... Intense de l'intense, la poésie, *le poème* vaudrait-il mieux dire car il apparaît d'abord et toujours seul, *un à un*... Là ça ne se commande en rien: l'on peut se mettre à sa table pour rédiger un essai, un article, un entretien avec un emploi du temps et s'y tenir en gros; le récit est plus capricieux, il ne suffit pas de s'asseoir et de s'y atteler pour que les mots se décident à couler, mais

la volonté y est tout de même pour beaucoup ; en matière de poésie, par contre, rien n'y fait. Dégagez-vous les plus belles et vastes plages de temps libre et rien ne vient ; au milieu de la nuit, l'insomnie étant désormais victorieuse, vous vous lèverez dix fois pour griffonner ; dans la période la plus chargée pour vous en travaux, pensums, rendez-vous perturbants, voilà que veut naître, impérieuse, rapide, souveraine la série vainement rêvée jusque-là. Et elle s'impose ! Certes il y a eu des prolégomènes, des curiosités, des rencontres, des rebonds, des calculs, des éclairs et des éclipses qui ont préparé l'affaire, mais la naissance du poème est aussi naissance au poème et elle dicte ses conditions. Considérant l'inéluctabilité d'une telle dictature, il faut donc affirmer bien haut que ce n'est jamais un travail théorique, quel qu'il soit, qui aura pu préparer, voire ménager, « l'espace poétique » où apparaît le poème mais que ce dernier est bien venu tout seul et a créé son propre espace. En retour, il peut sans peine produire son rebond ou son contrecoup critiques, toujours seconds.

Le chasseur abstrait est un petit éditeur avec son propre site internet, sa revue, ses collections... Pouvez-vous nous dire comment s'est faite la rencontre entre vous, et quelles en seront les suites ?

Le site internet *RAL,M* (*Revue Arts Littérature, Musique*) précède : il fut d'abord animé par ses fondateurs et actuels webmestres Patrick Cintas et Valérie Constantin à partir de l'Espagne où ils résidaient et travaillaient alors (la revue comporte toujours un puissant volet espagnol et en espagnol). Ils m'ont contacté et j'ai commencé à collaborer à la revue électronique en 2004 avec des éditoriaux de la revue, des recueils, des textes et des poèmes en ligne, et deux « espaces d'auteur » : « Chronique du péristyle » et « Librairie du gay savoir ». Au moment de leur installation en France, près de Toulouse, ils ont adjoint l'édition de livres-papier à leur entreprise. Désormais, la petite maison a pris un rythme de croisière impressionnant avec plusieurs collections, plusieurs périodiques et des initiatives littéraires diverses et prometteuses. Les éditeurs du *Chasseur abstrait* ont choisi dès le début quelques auteurs pour constituer leur « écurie » : Robert Vitton, Marie Sagaie-Douve, Pascal Leray et moi-même, plus récemment Gilbert Bourson et des auteurs des Caraïbes. Sans oublier que Patrick Cintas lui-même a déjà réalisé une œuvre considérable qui ne cesse de prendre de l'ampleur : c'est très rare de voir un auteur qui souhaite donner à son œuvre la diffusion qu'il estime devoir être la sienne associer à son aventure un certain nombre d'autres auteurs

auquel il réserve un traitement privilégié. En particulier, l'un des principes de base de cette diffusion est de donner à lire le maximum de textes de chacun ; ce qui explique le nombre de livres parus et à paraître sous chaque nom d'auteur ! Pour ma part, la parution du troisième volume de mes poésies est imminente, il s'agira de « *Miroir brûlé, miroir des analogues* ». Un volume d'essais est presque prêt : « *Cerveau d'Europe* » ainsi qu'un livre de proses : « *Au fil du rasoir* ». Je pense que ce sera ensuite : « *Des jardins écrits sur l'eau* », ensemble de récits de voyage... Et puis on verra au fil de l'eau... En attendant, vous pouvez toujours vous documenter en suivant le lien

<http://sergemeitinger.ral-m.com>

Achevé le 7 décembre 2009

Entretien paru sur <http://www.oeuvresouvertes.net>



Tu es né à Calepio... Près de Bergame ? Bergame... Bergame ! Comme Donizetti ? Comme Fra Galgario ! Negretti, Jacopo Negretti. Comme Carla Cerati... Comme Colleoni ! La farine de maïs... Le chaudron, le tarello... Le tarello, ce gros morceau de bois qui tourne et retourne sans cesse dans le récipient en cuivre sert aussi à la bastonnade des mauvaises passes.

J'entre dans ton Dictionnaire comme dans un Babel, comme dans un moulin... On y délie toutes les langues. On se frotte de grec, de latin, d'hébreu... Tu consacres ta vie et ta mort à accroître et à enrichir son poids et son volume. Chaque jour que ton bon Dieu de moine augustin fait, malgré tes prunelles éteintes, tu te remémoires ton labeur de la veille. Des complices t'épaulent de siècle en siècle. Vous craignez la solitude, ne vous mariez pas. Tu te souviens des carnets d'Anton Tchekhov ? Tu entonnais sa trompette. La voie ferrée, les flots, la route... Tu es du voyage. Le voyage de Sakhaline. L'île de Sakhaline. Le bagne de Sakhaline. Il enquête, il constate, il témoigne, il mobilise... L'enfer des déportés. Sa tuberculose. Sa mort... Quand nous avons soif, il nous semble que nous pourrions boire tout un océan : c'est la foi. Et quand nous nous mettons à boire, nous buvons un verre ou deux : c'est la science. Du champagne ? Cela fait longtemps que je n'en ai plus bu. Ce sont ces dernières paroles. Tu l'as noté.

Que de fées, plus ou moins honnêtes, se sont penchées sur mon brancard de trimardeur, de dur brisquard plein de cocardes, de cocards... Je revois leurs sales binettes. Que de fées, plus ou moins honnêtes, se sont penchées sur mon plumard de coq en pâte, de flemmard, de pourfendeur de jaquemarts, de fabricant de saynètes... Que de fées, plus ou moins honnêtes, vêtues de plumes de corbeau, de peaux de chien, sous un flambeau, se pencheront sur mon tombeau avec des sorts et des sornettes ! Trois fées, sur ma berceuse, – ma mère, ma muse, ma sœur – se sont penchées avec douceur. En attendant le vieux passeur, je repasse leurs chansonnettes. Note, Calepino ! Note, va, que je n'ai plus rien à dire, que je n'ai plus rien à faire. Défaire, défaire... Défaire ma malle à malices, ma boîte à musiques, mon sac de nœuds, ma balle à balivernes... Malepeste du farfouilleur que je suis devenu ! Note, mon garde de la manche, note que rien n'a été dit, que rien n'a été fait, que tout reste à dire, à faire, que tout a été dit, que tout a été fait, que tout reste à redire, à refaire, à redéfaire. Note mes imbroglios, mes amphigouris, mes galimatias... Ni plus ni moins ! Note, Ambrogio, que je ne me soucie

LE TRIORCHIDE

Robert Vitton

pas comme on m'appelle, comme on me hèle, comme on me traite quand il s'agit d'avoir un sacré coup de fourchette, une belle avaloire, une bonne descente, une langue bien pendue, une main caressante... Des Monsieur à tour de bras avec des ronds de jambe ! Tous ces donneurs de bons jours, de bonnes nuits, tous ces faux nez, ces faux derches... Je raffine en vers et en prose, que ça plaise ou non, jongleurs de mes trois ! L'acqua della Toffana, c'est mon élément. Un poison dans l'eau. On dirait toujours que je ne fais que d'arriver quelque part. Tout est encore et encore à réécrire. Je rêve de me briser les mandibules sur de la besogne toute mâchée, de mastiquer de la guimauve, de fermer les yeux à tout, de revenir à l'ordinaire... Mais que la Poésie me montre son cela, je trouve sirventes et madrigaux sous mon chevet, j'enfile ballades et villanelles, je dégage pamphlets et tirades longs d'une lieue... Passe et repasse la râpe sur ton ouvrage. Polis, polis, polis ! De ce mal, on ne guérit guère, de ce mal on ne guérit pas. Qu'ai-je à démêler ? Combien faites-vous votre fret, votre fretin ? Un repas ! Un repos ! Ecrire, c'est marcher ! Note, Ambroise ! Je marche sur mes mains, sur mes genoux, sur ma caboche... Je fais les cent pas sous mon boisseau, dans mes sous-bois, dans mes boîtes... Des chemins de boue, de bouse, de pavots, de quolibets croisent mes menées, mes randonnées, mes rimes, mes roueries... Je sors des bornes, des calvaires, des montjoies, des moulins, des amers... Un kilomètre à pied, ça use, ça use, ça use... Deux kilomètres à pied, ça use, ça use... Ça use les souliers. Trois, quatre, cinq... Merde, je n'ai qu'onze pieds ! Mes pas, mes pas d'encre, ne les entends-tu pas ? Mes voix, mes voix dans les voilures, mes voix dans les convois, ne les entends-tu pas ? Les ahans de mes bards, les chants de mes chantiers, les cris de mes barbelures, ne les entends-tu pas ? Ma plume de meneur d'oie entend le jars. Le pas, le trépas de l'oie... On m'appelle ? Note ceci de Boileau ! Il se tue à rimer ; que n'écrit-il en prose ? Je me tue, vous dis-je, à rimer entre le chardon et la rose, entre le haïr et l'aimer... Je me tue, vous dis-je, à rimer... Nicolas, que n'écris-je en prose ? Je marche dans des ornières, sur des traces, dans des sillages... Je reprends mes brisées, mes flânes... Note mes va-et-vient, mes allées et venues, mes haltes... Am stram gram... Pic et pic

et colégram... Porc épique et épigrammes... Rue Lepic, av'nue d'Wagram, j'ris, j'rime, j'rame... Ouais, j'prends en marche un tram ! J'applique à mon mélodrame élimé jusqu'à la trame...

Sors tes crayons et me croque la diseuse d'aventures, la ménétrière à la figure pleine de son, l'aboyeur de baveux, le souffleur de feu, la quémande aux œillades perses... Dessine-moi une marelle. Une craie d'Etretat ou de White Cliff, un galet de Préfailles... La pointe Saint-Gildas... Le naufrage du vapeur Saint-Philibert. En revenant de Noirmoutier... 1931, je crois.

Dormir, dormir comme une souche au creux d'un bois joli... Dormir, dormir comme un sabot au coin de l'âtre. Dormir, dormir sous la branche où sèche ma futaine. Dormir, dormir auprès d'une fontaine. Dormir, dormir d'un œil, en chien de fusil à la belle étoile, entre une jeune parque et une vieille peau. Dormir, dormir la grasse matinée dans les draps de soie d'une grosse madame. Dormir, dormir comme un sonneur de glas, de tocsin, d'angélus... Dormir, dormir sous la ramée... Note... Plutôt mille fois qu'une. Écrire, c'est marcher ! Je marche dans mes songes, je marche dans mes livres, je marche dans mes idées... Au fait, on doit la clarinette à Denner, un facteur d'instruments. Nous sommes en 1690, à Nuremberg.

Je marche. Pas une âme vivante. Les murs vantent les meilleures ventes, tam-tament les nouvelles nouveautés. J'ai des ailes de gaze et des semelles de plomb sur les pavés confits. Où sont les airs à bretelles, les gueules à faire des enseignes à bière, les visages farineux, les petites vertus plâtrées, les pousseuses de tendresse et de romance, les gens jaunés... À propos de manivelle, come va, Giovanni Barberi ?

Dormez, dormez gens des labours ! Dormez, dormez gens des labeurs ! Le monarque bat le tambour et la reine, elle, bat le beurre ! Dormez, dormez gens des forêts, des monts, des vallées, des prairies, des eaux, des salants, des marais, des pacages ; des métairies... Dormez, dormez gens de la mer ! Le jeu des filles de Nérée vous pousse dans l'abysse amer et vous rejette à la marée. Dormez, dormez...

Je marche le long du canal... Je suis l'agaçant réveilleur. Dans vos songeries insensées, je tire un temps du sombre ailleurs vos belles amours trépassées. Je suis le fantôme frappeur. Ouvrez portes, fenêtres, trappes... Faites donc

semblant d'avoir peur, je vous apporte un sac d'attrapes ! Je suis l'époux, l'épouvantail d'une effroyable magicienne. Je vous passe tous les détails, sa fanfare est sous mes per-siennes. Dormez, gardiens de mes borgnons, dormez guichetiers de mes sorgues, je n'ai plus que des lumignons de clairvoyance sous les orgues. Je marche sur des yeux dans une ville de suie. Je dors, je dors dans ma chanson, sur une plage de vinyle... Defoe, suis-je un faux Robinson, un faux Vendredi sur une île ? Je dors, je dors sous cent soleils. Je dors, je dors au clair de lune, dans le clair-obscur d'un caleil... Ma bonne blague m'en roule une. Je dors, je dors quinquets ouverts dans les dentelles d'Amphitrite. Je suis au bleu, je suis au vert, j'en aurai des preuves écrites. Je prends des détours en chantant. À pied, à cheval, en bagnole, je tourne, tournique, tourniole autour des tours et des étangs. J'ai l'âge d'avoir tout mon temps, de rendre gnole pour torgnole. Je dors la tête entre les mains. J'entends les cris de la marée, des goélettes apeurées, les pas comptés sur mes chemins de coquelicots, de jasmins, la pluie sur ma toile cirée... Quand dormirai-je pour jamais sur les tours, sur les entourloupes, sous la mousse, entre des chaloupes où, pour mes muses, je rimais, dans une glaise, sous un mai sans mes lorgnettes sans ma loupe ? Je m'en irai dans un drap mûr, ô viole de Sainte-Colombe ! Mon cœur, mes os, ma peau se plombent... Aurai-je vu Naples, Namur ?... Ne m'enfermez pas dans ce mur, ce mur où nichent des colombes !

Ambroise, tu dors ! Vingt-cinq années au bloc, dans le Bloc-Notes de Mauriac. Combien dans les Carnets du major Thompson ? La cuisine de l'Angleterre est à son image : entourée d'eau. Il en a de bonnes le père Daninos ! Un os à ronger.

Dormez, dormez petits gourmands, vous en aurez du sucre d'orge ! C'est ce que disent les mamans à leurs trésors dans les tourments. Sommes-nous encore loin ? Aurai-je mon sucre d'orge ? Sommes-nous encore loin de Moret-sur-Loing ? On dit que ta cousine, ô Jean de La Fontaine, la Mère Elizabeth Pidoux, a le bout de ses dix doigts doux sous ses rudes mitaines. Sommes-nous encore loin ? Aurai-je mon sucre d'orge ? Sommes-nous encore loin de Moret-sur-Loing ? Ô Mère Supérieure, ô sœurs bénédictines, je garde vos boîtes en fer. Si je mens que j'aïlle en enfer sans contes, sans comptines ! Sommes-nous encore loin ? Aurai-je mon sucre d'orge ? Sommes-nous encore loin de Moret-sur-Loing ? C'est au Prieuré de Notre Dame des Anges que Satan, la Mère et les Sœurs nous les concoctent ces douceurs. Je chante leurs louanges.

Sommes-nous encore loin ? Aurai-je mon sucre d'orge ? Sommes-nous encore loin de Moret-sur-Loing ? Dormez, dormez petits gourmands, vous en aurez du sucre d'orge ! C'est ce que disent les mamans à leurs trésors dans les tourments. Ma mère, ma muse, ma sœur... Les rondes, les berceuses, les comptines...

Chaque pomme est une fleur qui a connu l'amour. Te souviens-tu des pas, des pages de ce flâneur de Félix Leclerc ? Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé.../Ils m'ont porté de l'école à la guerre./J'ai traversé sur mes souliers ferrés/Le monde et sa misère... Flic-flac ! Flic-flac ! Floc ! Ni fric, ni frac, ni froc... Ni bric, ni brac, ni broc... Ni tric, ni trac, nit troc... Ni truc ! Elle est-là ma chanson, robe de soie, ventre de son. Tu vois, je fredonne tout ce qui me traverse l'esprit. Ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine qu'on demande à un autre de le faire... Depuis que le diable te berce, Ambrose, si l'on ne t'estourbit pas, il en verra du pays et des ères. Comment ? Rien. Je parle à Bierce, Ambrose Bierce.

Dormez, dormez petits merdeux ! Dormez, ou je vous jette aux cagnes ! Dormez, ou je vous coupe en deux, ou je scie vos mâts de cocagne ! Dormez, dormez sales bambins ! Dormez, dormez ou je vous jette dans la fosse avec l'eau du bain, les épiluchures, les cagettes... Dormez, dormez petits voyous dans la chanson des lessivrières, les poches pleines de cailloux ! Dormez au fond de la rivière ! Je suis las des si, des mais, des là... Des scies, des syllabes, des silences, des Scylla... Je dors dans la tour Magne... Le vent sort ses ressorts, ses toupies d'Allemagne, ses traits, ses mauvais sorts... Les tours de La Rochelle... J'y grimpe allègrement sans corde, sans échelle... Je tombe, si je mens ! Parfois la tour de Pise prend les choses de haut. Elle microscopise les gueux. Hep ! Houp ! Hé ! Ho ! Une tour de dentelle, de guipure de fer, en porte-jarretelles... De quoi souffrir l'enfer ! Je suis la sentinelle de la tour Solidor et de la tour de Nesle. Le soir... La fièvre... Dors ! Toutes ces Quiquengrogne... Et toutes ces Babel, ces Belem... Je m'y rogne, ivre de décibels ! Tu entends, grande gigue, longue bringue les bing et les bang de la Big Ben ? Ding, ding, dong ! Ding, ding, dong ! Quelle heure est-il ? Ton heure est la mienne, ramasseur de rimes !

L'art, c'est le pressentiment de la vérité. Tu es dans les petits papiers d'Alexandre Blok. Enfreindre la tradition est aussi une tradition. Tu ne rechignes pas à la besogne, compagnon ! Ambroise, je me hisse dans tes tours, dans tes arbres polyglottes. Je m'y écoute penser. Hou, hou,

hou, les vilains que vous êtes ! Hou, hou, hou, j'en ai plein ma musette ! J'ai toujours un quignon, une croûte de fromage, ma gourde de claret, mon Eustache Dubois, un florilège... Cet été la pure machine a été maintes fois sans tourner rond. Le hoquet, la toux et tout le tremblement. Reprise mes accrocs, rapièce mon échine, délivre-moi des crocs de la ronde machine ! J'ai des cigales dans le ciboulot. Un brin brind'zingue, j'suis dans l'zig, Gonzague ! Un brin brind'zingue, j'suis dans l'zag, mon zigue ! Ouille ! Ouille ! On me zigouille ! Je joue, je joue aux dames sur l'mac, sur l'macadam. J'retourne à mon hamac, à mes micmacs. Elle est lourde, lourde lourde... Je la porte, porte, porte la clé de saint Georges... Elle tombe, tombe, tombe... Un, deux, trois, soleil ! Je cause au traversin des escalles de mes longues traverses. Note mes propos décousus, mes contes en l'air, mes quarante vérités... J'ai des affaires par-dessus ma casquette à rabats. Note ! Le silence est une arme invisible. Note ! Je suis pour le port de la feuille de vigne les jours de grand vent et en automne. Note ! Le choix engendre le remords. Note ! Seuls les fous ne font pas de folies. Note ! Le temps engourdit les chagrins les plus cruels. Note ! La chair me démange. Note ! Je joue à deviner. Note ! Je crève de rire... Note ! Note ! Dors tes ratounes rayent les murs et le plancher. Dors sur tes trois oreilles. L'Ogre vient te chercher... Note mes aparté, mes répliques, mes apagogies... Note mes machins, mes machineries... Ne laisse rien aux cabots errants du hasard ! Dormez enfantelets, dormez enfantelettes ! J'endosse un mantelet de vives violettes. Mes couilles, le temps se brouille ! Coglioni ! Coglioni !

Donc, tu es né à Calepio... Près de Bergame, n'est-ce pas ? En 1435, comme Verrocchio. Je veux en venir au condottière de Venise, de Milan, de Venise. Enfin... Remontre-moi la légèreté de la silhouette de la statue équestre de Bartolomeo Colleoni. Je ne m'en lasse pas. Comme de la polenta bergamasque ! Leopardi achève le bronze à la mort de Verrocchio. Au fait, Calepin, sais-tu qu'à nous deux, Colleoni et moi, en avons six ? Note ! Ne prends ni maniques ni pincettes.

Fred Edson Lafortune
&
Arnaud Delcorte

Entretiens

Fred Edson Lafortune : Arnaud Delcorte, ton tout premier livre de poésie intitulé « *Le goût de l'azur cru* » vient d'être publié par *Le chasseur abstrait éditeur*, pourquoi ce titre ?

Arnaud Delcorte : Ah, je suis heureux que tu me poses cette question ! Ce titre est issu d'un commentaire de mon amie et poète Catherine Boudet concernant mes écrits (ou un texte en particulier, je ne me souviens plus exactement). J'ai adoré cette formule et lui ai immédiatement demandé si je pouvais l'emprunter pour intituler mon premier recueil. Ça s'imposait comme une évidence. Ce qui fut fait. Le « Goût de l'azur cru », c'est peut-être au premier degré celui de la chair, de la viande crue mais alors ce serait une chair « cosmiquement » investie au point de devenir ciel ou mer ; la chair en quelque sorte sublimée dans un grand mouvement des équinoxes, le rythme des girations célestes. Mordre l'azur et le goûter, c'est goûter l'esprit, si telle chose est possible. Un esprit-substance qui, en dépit d'apparences multiples, fait un avec le corps et le cosmos, comme l'enseigne le Bouddhisme que je pratique. Et, comme Catherine Boudet l'a sans doute perçu, l'azur c'est aussi la couleur du ciel des corps qui me font frémir, de ceux qui sont nés sous des latitudes plus clémentes que celles de France et de Belgique. Une sorte de métaphore qui lie l'homme au monde. Comme tu as pu t'en rendre compte, au centre de mon livre, il y a les hommes. Et l'Homme avec un « grand » H. Le goût de l'azur c'est l'indéfinissable goût de l'homme et du monde comme s'ils ne faisaient qu'un. OK, ça fait un peu pompeux, je l'avoue.

Fred Edson Lafortune : Tu as commencé à écrire à partir de quel moment ?

Arnaud Delcorte : J'ai écrit mes premiers textes vers l'âge de 18-20 ans (c'est-à-dire il y a très longtemps !). Après coup je me dis que c'était peut-être lié à mon homosexualité non-révélee, dans le sens où je me suis senti à ce moment incapable d'exprimer ouvertement les tempêtes qui agitaient mes océans intérieurs. D'où l'écriture, plutôt comme un journal. Tu sais, 18 ans, la fac, c'est l'âge où tes copains s'éclatent, draguent et baisent et moi j'étais un peu paumé à l'époque. Mais pour autant, mes premiers textes ne parlaient pas de ces sujets, donc je ne sais pas ce qui en était réellement la cause. J'ai toujours eu un grand plaisir à manier les mots, l'écrit. C'est une fascination qui

ne m'a pas quitté. Ça a quelque chose de rigoureux et riche à la fois. À certains moments, l'écriture a été une thérapie ; à présent, c'est un plaisir. J'ai un peu honte de le dire mais jusque très récemment, je n'ai jamais écrit pour des lecteurs éventuels, juste pour moi. Très égoïstement.

Fred Edson Lafortune : Mais, qu'elle est ta conception de l'écrit, de la poésie plus particulièrement ?

Arnaud Delcorte : J'ai l'esprit ouvert en ce qui concerne la poésie qui est loin de se limiter au langage. Et si on s'en tient aux mots, pour moi, la poésie va jubilatoirement et sans solution de continuité d'Abou Nawas à Eluard ou Césaire, de Rimbaud à des personnalités contemporaines pas nécessairement identifiées en tant que poètes, comme Abd Al Malik, que je cite d'ailleurs dans mon livre « *Le goût de l'azur cru* » et certains « slameurs » ou rappers. J'ai vraiment un problème avec les barrières, que ce soit en art ou en sciences, ou même entre l'art et les sciences ! Pour moi l'écrit et le « dit », le langage, c'est probablement le lien principal entre les hommes et les femmes, la toile qui les relie et les engage dans la vie. Peut-être pas le seul, mais peut-être bien le plus important. Et la poésie, c'est vraiment la Vénus ou l'Apollon au panthéon du langage. Un fruit juteux à croquer à belles dents. Cependant, la poésie ne peut pas se contenter d'être belle, surtout aujourd'hui. Je pense qu'elle doit aussi être transgressive dans la forme et dans le fond, subversive, dénonciatrice, politique... Et nous, poètes, ne pouvons plus nous permettre le luxe d'être seulement des esthètes. Mais, à vrai dire, un tel luxe a-t-il jamais existé ? Aujourd'hui, on sent mieux l'urgence, qui nous bouffe littéralement les c..., et il faut prendre parti, se positionner et agir. Être au monde et pas seulement aux mots. Indépendamment de l'écriture poétique ? Je ne crois pas. Nul besoin de faire le grand écart entre la vie et la poésie car elles sont une. Et indissociables. L'objet de la poésie, c'est l'homme (la femme) et le monde. Et pour moi, ça implique, par exemple, questionner les frontières entre les hommes ou les femmes, entre les races et entre les genres. Je cite Mabanckou (dans « *Lettre à Jimmy* ») : « — Parce que, voyez-vous, moi aussi je suis un homme in-

visible. Je suis un blanc, mais en réalité je suis un Noir... Et comme je suis un Blanc, on ne me voit pas, on ne voit pas ma misère puisque je suis du côté de la majorité. Et depuis, je vis comme ça, dans l'espoir que Dieu me rende ma vraie peau un jour.

— Je ne comprends pas...

— Vous ne pouvez pas comprendre. Passez me voir demain.

— Où ?

Où ? Là où «*Je croise \La fureur d'une paire d'yeux \L'accident d'un visage \L'oued scarifié d'une lèvre \Vierge \Asséchée \Presque dure*».

La poésie francophone actuelle est heureusement multiple et multiculturelle, et elle embrasse les aspects que je viens de citer, mais à mon avis, pas encore assez. Le français devrait être complètement ouvert par rapport au mélange des cultures et des genres. Je tiens d'ailleurs à saluer ici le travail extraordinaire des éditeurs et collaborateurs de la revue «Point-Barre», éditée à Maurice, qui, en matière de mélange, me semblent vraiment aller dans la bonne direction en publiant dans les mêmes pages des textes en créole, anglais, français... avec des auteurs de tous horizons et nationalités. Et il est d'ailleurs étonnant de constater une grande cohérence intellectuelle lorsqu'on feuillète les pages de cette revue. C'est dans ce genre de laboratoire que j'aime travailler. Par ailleurs, j'apprécie vraiment que la langue poétique épouse les nouvelles formes et les nouveaux styles comme le rap ou le slam qui sont eux-mêmes le résultat de métissages complexes où l'oralité et la performance redeviennent premières. Bien que je ne sois pas moi-même un performeur ! Mais attention, le choix de la forme conditionne la langue utilisée et même, dans une certaine mesure, le propos. Rien ne sert de conter fleurette en rap. J'aime reprendre cette maxime de Frank Lloyd Wright qui a dit d'ailleurs que l'architecture (organique) est poésie : «*Look with scorn and suspicion upon all efforts to create the beautiful without an underlying sense and knowledge of what constitutes good building, good structure.*» L'enjolivement est inutile en poésie, l'important, c'est l'intégrité, la vérité du verbe. Et la force du verbe c'est sa capacité à bouger, à évoluer, à constamment se redéfinir. Et avec un contexte et des médias sans cesse changeants, je suis convaincu que la poésie trouvera toujours de nouvelles formes. C'est une des choses qui m'intéressent le plus. La poésie a toujours été le lieu par excellence pour faire évoluer le langage... Tout comme, prosaïquement, l'industrie spatiale tire le développement technologique; encore cette idée du

laboratoire de recherche. Et paradoxalement, il y a aussi l'immobilité du poème, l'immuabilité du poème écrit, qui me fascine. Comme une sculpture ou, pour refaire écho à Wright, une œuvre architecturale. Une trace laissée au monde. J'aime creuser le poème, au moment d'écrire j'ai toujours l'espoir de faire apparaître l'évidence de la beauté pure, ou plutôt qu'elle se révèle à moi. Il y a bien sûr un aspect mystique dans l'acte de création. En pratique, dans ma poésie, je laisse une grande place à l'accidentel, aux associations automatiques. J'essaie que le crime ne soit pas prémédité. Avec le temps j'ai développé des techniques pour ça.

Pour revenir au propos de mon livre, le but n'était pas vraiment de transgresser des interdits, vu que je vis dans un pays où deux hommes peuvent se marier, et pourtant, il semblerait que le sujet continue à poser problème à beaucoup. C'est amusant de penser qu'il était traité avec peut-être encore plus de liberté et de naturel dans certains cercles du monde musulman, à une époque où en Europe on brûlait les sorcières ! Avec «Le Goût de l'azur cru», j'espère pouvoir faire entrer le lecteur, quelles que soient ses préférences sexuelles, dans l'univers de la –ou des– relations que j'évoque, de l'asseoir pour une heure aux commandes de mon cerveau et de le faire regarder par mes yeux. Je crois que la poésie est un excellent médium pour ce genre d'expérience.

Fred Edson Lafortune: Tu es professeur de physique à l'université à Bruxelles, en quoi la physique a-t-elle influencé ton livre ?

Arnaud Delcorte: Difficile question... Je ne crois pas qu'elle influence directement mon livre mais, malgré moi, ce background scientifique a probablement un impact sur la structuration de ma pensée et a fortiori sur ma production littéraire. Sur le fond, ma formation scientifique m'a permis de relativiser le degré de connaissance –et de conscience– accessible à l'homme et, au même titre que le Bouddhisme, de me positionner plus précisément en tant qu'être humain au sein de quelque chose qui le dépasse. Et corollairement, elle m'a fait ressentir encore plus le besoin de faire de la poésie. J'avoue que je considère la poésie comme un outil d'investigation du monde, au même titre que mes recherches scientifiques. Et comme dans toute recherche, je crois que le processus a autant d'importance que le produit final, voire plus. Pour moi, le chercheur et le poète, c'est un peu cette image d'Épinal de l'alchimiste qui cuit, distille, décante, recueille les produits de fermentation et condense les vapeurs, jusqu'à

opérer complètement et exactement la transformation recherchée. Mais pour l'écriture, en ce qui me concerne, ce processus d'alchimie est essentiellement inconscient car j'écris la plupart du temps d'un seul jet, sans retravailler mes textes par la suite. Ou peu. Je dois être un peu fainéant... J'espère aussi apprendre quelque chose de ces bâillements incontrôlés de l'esprit. En réalité, lorsque j'ai commencé à écrire et pendant longtemps, mon but premier a été d'essayer de me comprendre. Est-ce que ce que je dis là a le moindre sens ?

Fred Edson Lafortune : « *Le goût de l'azur cru* », est-ce une tentative ?

Arnaud Delcorte : Une tentative, oui, on peut dire ça. Tentative d'écrire la substance d'une relation, de l'amour, entre deux hommes en circonscrivant plutôt qu'en décrivant. Un portrait en creux car l'amour – entre hommes ou en général – est, à mon avis, proprement indescriptible par une approche directe. Au lieu de ça j'utilise mes poèmes comme des petits coups de brosse pour tenter de définir une silhouette. Silhouette qui malgré mes efforts reste floue ou mal définie, d'ailleurs. Et ce n'est pas plus mal. Un peu comme certaines peintures de Nathan Oliveira que j'adore. Ça me fait d'ailleurs penser à un grand principe de la physique quantique, le principe d'incertitude d'Heisenberg, ce qui me ramène à ta question précédente. Un avatar de ce principe dit qu'il est impossible de déterminer à la fois exactement la position et la vitesse d'une particule (un électron par exemple). Plus on s'approche d'une détermination exacte de la position, plus la vitesse devient incertaine, au point de devenir « infiniment incertaine ». Et vice-versa. De la même manière je crois que tenter de définir précisément les caractéristiques d'une relation, d'un amour, est voué à l'échec (ou à l'ennui !). Tu vois, parfois, la physique microscopique peut rejoindre celle des sentiments... Donc « *Le goût de l'azur cru* » serait une tentative très naïve de faire sens de quelque chose qui peut-être défie le sens, et les sens... Mais sur le chemin, on apprend quelques petites choses !

Arnaud Delcorte : Fred Edson Lafortune, « *En Nulle Autre* » : c'est le mystère de la femme indissociable de ceux du monde et de la mort ?

Fred Edson Lafortune : En tant que poète, j'ai toujours été hanté par l'érotisme. Par cette grande thématique qui a laissé ses empreintes dans la littérature universelle. Mes lectures de quelques grands chefs-d'œuvre tels « Les Crimes de l'amour » du Marquis de Sade, « Fragments d'un discours amoureux » de Roland Barthes, « l'Amour fou » d'André Breton, « Belle du Seigneur » d'Albert Cohen, pour ne citer que ceux-là, ont beaucoup marqué mes pérégrinations littéraires. En fait, je revendique dans « *En Nulle Autre* » une esthétique du corps féminin fusionnant avec celles de la musique, la danse, l'espace-temps, la misère, et en quelque sorte l'ésotérisme.

En écrivant « *En Nulle Autre* », j'ai voulu d'une part rendre hommage au corps féminin, dire de façon particulière ces femmes d'Haïti « *tôt se levant pour porter sur leur tête le poids des montagnes, des collines et des rivières* ». D'autre part, j'ai voulu m'approprier les mystères tels le symbolisme de l'arbre et celui de la pierre.

On peut remarquer la pertinence du thème symbolique de l'arbre dans la Bible (l'arbre de la connaissance du bien et du mal), dans les mythes antiques et dans les contes africains et haïtiens (le baobab, le mapou, le bagnan...). L'arbre est à la fois considéré comme le symbole de la mort et de la vie. Dans la paysannerie haïtienne, c'est peut-être le cas dans beaucoup d'autres pays, à la naissance, le cordon ombilical du nouveau-né est généralement enterré avec ou sous un arbre (souvent un cocotier) qui procurera à l'enfant l'attachement symbolique à la terre ancestrale.

Dans le vodou haïtien, l'arbre joue un rôle très important. Dans chaque temple du vodou, il y a un potomitan (potéau mitan) qui désigne le rapport et la communion entre le sacré et le profane. Il symbolise le péristyle du « hounfor » autour duquel dansent les « hounsis » (initiés). Ils y posent des offrandes, pendant que des « vévés » sont tracés à même le sol. Le symbolisme de l'arbre apparaît très souvent dans « *En Nulle Autre* ». C'est, à mon avis, une espèce de retour à la terre ancestrale. La terre mère. Celle qui, tel un pilier, supporte les fondements de l'univers.

Le dernier poème de « *En Nulle Autre* » s'intitule « *Rumeur de la pierre* ». C'est une thématique que je souhaite

rais exploiter au maximum dans mes prochains livres. Elle existe dans la littérature maçonnique, on y retrouve dès le premier grade ce symbolisme de la pierre. Ce symbolisme est présent dans de nombreuses traditions comme la tradition chrétienne (tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église), islamique (le pèlerinage des musulmans à la Mecque où ils font sept tours autour de la Kaaba, la pierre noire qui serait un météorite tombé du ciel), et antique. Dans «*En nulle autre*», je parle de la pierre pour faire référence au Saint Graal qui serait, tel qu'il est décrit dans Perceval, une pierre dure appelée lapis exillas rappelant la pierre philosophale des alchimistes : «*Précieuse est la rumeur de la pierre \ Un symbole entre le calice et le sang*»

Arnaud Delcorte : C'est très riche cette symbolique de la pierre / œuf philosophal(e), pierre des sages, conjuguant les principes mâle et femelle, et celle de l'arbre / pivot / connexion entre le monde du bas et celui du haut. Ce sont des choses qui résonnent en moi également ; pour preuve cet extrait de mon bouquin qui fait écho au tien : «*Pour qu'enfin \ Toute rumeur apaisée \ La nuit \ Scelle de nos sangs \ La pierre incendiaire \ Du scandale*». Il semblerait finalement que nous ayons des préoccupations communes... J'aimerais juste ajouter deux références contemporaines sur la symbolique de la pierre, source – encore – de connaissance et de transformation dans le film de Stanley Kubrick «*2001 A Space Odyssey*» et, une image bien belge, issue du surréalisme, le contre-sens de cette pierre suspendue tel un nuage dans la toile «*Les idées claires*» de René Magritte : «*Le vent charrie tes mots \ Tresse tes chants \ Dans la toile des jours \ Des pierres au tableau de nos sens*». Moi, je voulais te demander, Fred, un peu perfidement : Pourquoi, aujourd'hui, en 2009, un jeune homme haïtien de 27 ans choisit la poésie pour s'exprimer devant ses contemporains, pour faire face au monde ? Est-ce que la poésie «*traditionnelle*» a encore une place dans ce monde mental du XXI^e siècle ou est-ce juste une gâterie pour esthètes nostalgiques ?

Fred Edson Lafortune : À mon avis, ta question met en jeu le rôle du poète et celui de la poésie. C'est à dire la fonction et l'essence même du poète et celles de la poésie. Parfois, je me demande ce que c'est qu'un poète, ou d'une façon plus générale, ce que c'est qu'un auteur. Je pense à une conférence de Michel Foucault, «*Qu'est-ce qu'un auteur ?*», donnée à la Société Française de Philosophie en février 1969. Je pense aussi à un article de Roland Barthes publié en 1968 intitulé «*La mort de l'auteur*». Je fais allusion à Barthes et à Foucault pour dire que cette ques-

tion de la notion de l'auteur est l'une des plus contestées dans les études littéraires. Quand je parle ici de l'auteur, je parle de son caractère intentionnel, c'est-à-dire, le rapport qui existe entre le texte et son auteur. Ou encore la responsabilité que l'on attribue à l'auteur sur le sens et la signification du texte. Sans entrer dans ce conflit sur la notion de l'auteur, car il a déjà fait couler beaucoup d'encre, opposant les partisans de l'explication littéraire et les adeptes de l'interprétation littéraire, je dirais que la puissance de l'écrit me semble être anonyme, impersonnelle. Sans identité aucune.

J'accorde beaucoup d'importances au langage poétique. C'est pourquoi, je dis que la poésie est l'art total par excellence. C'est la seule voie où l'on peut être dans le délire total. Hurler jusqu'à en perdre haleine. Montrer ses dents. Ses griffes et ses tripes. La poésie ne se limite pas au seul poème qui est l'une de ses multiples manifestations. Dans un sens plus général, elle englobe toutes les autres formes d'expressions que ce soit la danse, la musique, le théâtre, le cinéma, la peinture, la sculpture... La poésie est esthétique. Paroles. Elle est aussi questionnements, mais ne se limite pas aux questions. Elle est révélatrice. Elle fait en sorte que nul ne puisse ignorer le pouvoir du verbe. C'est la recherche de cette vérité intime qui fait qu'on rentre en soi-même et cherche le pourquoi de son propre monde. La poésie est *a priori* solitude. Elle est l'acceptation et l'affirmation de ce que l'on est véritablement. Dévoilement de son moi intérieur. Elle est, comme disait T. S. Eliot, «*non l'expression d'une personnalité, mais une évacuation de la personnalité*».

Je suis poète pour partager avec le monde mes expériences authentiques de la solitude, de la douleur, *de l'amour du verbe et de la chair*. Ayant donc la possibilité infinie de choisir, j'ai choisi la poésie comme mode d'expression pour dire autrement le monde et ses magnolias, ses églantines, sa couleur, son odeur, ses sels, ses objets, sa forme, sa joie, ses cataclysmes... Lequel choix définit le sens et l'essence de ma vie. Contrairement à ce que tu penses, je dirais plutôt que ce sont les nouvelles formes et les nouveaux styles tels le rap ou le slam qui ont épousé la langue poétique.

Il m'arrive quelquesfois de chercher ce qui est de la poésie dans la poésie, ou plus généralement, ce qui est de l'art dans l'art. C'est-à-dire ce sans quoi l'art n'est pas ou ne sera pas. Je me souviens avoir fait une telle remarque au Guggenheim à New York dans une exposition de Vassily Kandinsky. En regardant les toiles, je sentais qu'il y avait une sorte de transcendance dans le choix et le mariage

des couleurs. Mais ce qui me parle dans ses toiles, ce n'est ni l'objet, c'est-à-dire les matériaux utilisés (châssis, qualité des médiums...), ni même la représentation. Ce qui me parle, c'est cette toute autre chose insaisissable, cette complicité entre la représentation et l'objet qui me renvoie au sublime, qui fait que l'art est exactement. Pour la poésie idem. Le poète travaille sur un matériau qui est le langage. Lequel travail donne corps à une parole poétiquement intime, différente de celle des médias, de la communication, du bavardage, du discours scientifique – ce qui, dans son sens empirique, différencie le langage de la parole poétique. La poésie, c'est cette connivence entre le langage/objet et ce que devient cet objet en touchant notre âme. Ce qui fait qu'elle est sensible. D'une extrême sensibilité.

Arnaud Delcorte: Tu mentionnes le Guggenheim, un bâtiment extraordinaire conçu par Frank Lloyd Wright à la fin de sa vie, une sorte de conque marine qui symbolise pour moi les circonvolutions du cerveau. Bel exemple d'art en architecture, à mon avis. Moi, j'y ai été frappé par «L'Accordéoniste» de Picasso. Un accordéoniste cubiste ou bien un village berbère envahi par les dunes après une tempête de sable. Un accordéoniste clairvoyant portant en lui la nostalgie du Grand Sud. Être capable de provoquer ce genre de révélation qui crée des liens nouveaux comme des synapses entre les mondes et transforme notre façon de penser, de voir au sens rimbaldien, ça pourrait peut-être définir l'art et la poésie... Mais revenons à ton livre... Tu penses qu'il y a un «universel» de l'amour ? En particulier, vois-tu une différence entre l'amour d'un homme pour une femme ou entre deux personnes de même sexe ?

Fred Edson Lafortune: Je ne sais pas ce que tu appelles un universel de l'amour. N'y a-t-il pas de nuance entre universel de l'amour et l'amour universel ? De toute façon, je pense que l'amour, en tant que concept, peut être abordé sous différents aspects tant au niveau biologique, psychologique, sociologique, philosophique, théologique que psychanalytique...

Concernant le second volet de ta question, je ne vois pas sincèrement trop de différence entre l'amour d'un homme pour une femme ou entre deux personnes du même sexe. J'ai suivi avec assez d'attention le mouvement homo un peu partout à travers le monde. Il faut dire que chez moi, en Haïti, les homos ne s'affichent pas ouvertement

vu qu'il y a beaucoup d'hypocrisie dans le milieu, une sorte d'auto censure, une peur de s'affirmer ou de s'accepter soi-même comme on est. Il faut dire également que l'Haïtien est très homophobe. Je me souviens qu'une vingtaine d'homos ont manifesté à St Marc (Haïti) le 30 novembre 2008 sous le regard stupéfait de plus d'un. Mais, ce n'était pas essentiellement une manifestation d'homos puisqu'elle avait été organisée à l'occasion de la journée nationale du VIH/SIDA. Ce jour-là, sur vingt homosexuels ayant fait le test de dépistage, 18 avaient été testés positifs. Ils vivaient avec le virus dans le sang.

D'un point de vue moral, l'homosexualité fait l'objet d'idées très controversées. Mais la morale, n'est-ce pas ces espèces de règles qui font la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal. Des règles qui sont extérieures à nous, à notre nature humaine, c'est à dire construites et imposées par des institutions comme l'église, la société, la culture... Émile Durkheim disait: «Quand notre conscience parle, c'est la société qui parle en nous», dans le sens où la morale est acquise. Moi, je me retrouve plus ou moins dans ce que Kant appelle «la conscience morale» qui se trouve à l'intérieur de chaque individu. Elle consiste à revenir sur ses actes, les juger et les examiner. C'est moi qui juge. Par l'intermédiaire de cette conscience. Bien que pour Freud, le «surmoi», c'est à dire cette conscience morale dont parle Kant, cette capacité que nous avons de juger si c'est bien ou si c'est mal, est acquise par l'éducation, la sanction...

Je me réclame donc de la morale kantienne dans le sens qu'elle est *a priori*. C'est à dire, tirée de la seule raison. Une morale pure, universelle, nécessaire, indépendante de toute expérience. Chacun peut trouver des critères et des principes moraux universels. Partagés par tous. Nous en avons tous dans notre raison.

Une action qui serait en rapport avec ces critères tirés de cette raison pure est dite morale. L'action morale n'est pas jugée de par son but (faire le bien, plaire aux autres...) mais de par sa cause. Ce qui compte, c'est l'intention dans laquelle on agit, en rapport avec les critères moraux universels tirés de notre seule raison.

Du point de vue littéraire, la thématique de l'homosexualité est évoquée par de nombreux auteurs. J'en ai lu plus d'un. J'ai lu «Billy Budd» d'Herman Melville. J'ai lu, entre autres, «Feuilles d'herbe» de Walt Whitman, «Femmes Damnées et Lesbo» de Baudelaire, «Le Testament d'Oscar Wilde» et j'en passe. Sans oublier ton livre «Le goût de l'azur cru» que j'apprécie énormément. J'aime

beaucoup la franchise, la fougue (*aller à la rencontre des garçons sauvages*), la sincérité et toute la poésie qui s'en dégage.

La littérature homosexuelle n'est pas enseignée dans les écoles haïtiennes, je pense que c'est peut-être le cas dans beaucoup d'autres pays où les manuels scolaires ont mis en quarantaine la littérature proprement dite homosexuelle. Cependant, j'ai vu à Paris des éditions et des librairies qui sont destinées essentiellement aux homos. Ce n'est pas seulement à Paris d'ailleurs. Je crois, comme a dit Benoît Pivert, qu'on est sur la voie d'une libération de la parole homosexuelle dans la littérature.

Arnaud Delcorte : Oui, c'est certain, du moins dans le monde occidental. Il faut voir également la floraison d'études sur le sujet qui, dans les librairies américaines, occupent à présent des rayons qui leurs sont dédiés, la place de l'homosexualité dans les «gender studies», le mouvement «queer». Fred, qu'est ce qui te pousse à te lever le matin pour écrire ?

Fred Edson Lafortune : J'écris pour me réinventer. Je me suis construit un monde dans lequel je vis ma vie de poète et auquel je donne sens. Un monde mien par ma liberté de choisir. Je ne sais pas si c'est moi qui ai choisi l'écriture ou si c'est elle qui m'a choisi. Elle est pour moi une panacée. Un moyen de voyager vers d'autres mondes. Des mondes que j'ai connus mais souvent qui n'existent pas. Chaque poème est le fruit du rapport que j'entretiens avec mon double, avec les choses qui m'entourent. Chaque poème est témoin oculaire de mes vécus, de mes rapports avec le monde qui existe en moi.

Toutefois, s'il y a quelque chose qui me pousse à écrire, je ne le sais pas. Je ne cherche pas non plus à le savoir. L'inspiration, si elle existe, je n'y crois pas trop. Platon disait que les grands poètes épiques écrivaient par inspiration, qu'ils étaient hors d'eux-mêmes en écrivant. On aurait dit une force extérieure qui chevauche le poète et le pousse au délire poétique. Si tel est le cas, la poésie entant qu'acte de création n'a plus son sens.

La puissance de l'écrit vient de l'intérieur. C'est la part la plus intime de notre intimité même. Il n'y a pas de force extérieure au poète le guidant à faire quoi que ce soit. Il y a tout simplement interaction entre le monde qui nous entoure et celui qui est à l'intérieur de nous.

On écrit en utilisant des techniques d'écritures, ce qui permet à l'écrivain d'en avoir une qui lui est propre. Toute

écriture est pour moi solitude. C'est une action personnelle avec laquelle on ne peut pas tricher. On ne peut pas mentir en écriture. Mais il y en a qui le font, malheureusement.

Arnaud Delcorte : Et demain, sur quelles pistes artistiques t'engageras-tu ?

Fred Edson Lafortune : Des expériences dans le théâtre. J'en ai déjà fait beaucoup comme comédien. J'ai travaillé aussi avec des élèves à Port-au-Prince, en mettant en voix et en espace quelques uns de leurs textes. J'aimerais bien faire une carrière dans la peinture. Pourquoi pas...

I

celle qui s'empare du trésor
rubis diamants font une couronne
ouvre la porte du songe
un vivant expire où donc est-il

dangereuse ignorance

*

dodécaphonique berceuse
fend le bois vise le son

escalier de vagues
en sous-sol une bibliothèque

sur décombres multiplie les assauts
la bombe

*

la langue veille ce qui n'a pas de nom
sauvage touche une frontière
engage un *noyau*

ouvre les persiennes
à l'est

go west

Marie Sagaie-Douve

*l'esprit veut
que je sois en occident*

II

rose

*dans la boue
la langue ressort*

après la foudre
une peau
volatile

aurore bleue
analphabète barque des veines

*

la nuit combat
mer forte
départ de feux

crime à deux visages
la cendre écarte
caresse

ciel nacré la fenêtre
obscur maquis sous la lampe
grésille la plume

*

boueuse présence aux fondations
blesse l'enfance

déporte un furet le corps
morte n ature au dos

s'empare de jonas le jette
la mer apaise sa fureur

l'hirondelle effleure
le flot du voyage

touche le chaos muet
aurore des livres

du jour
l'adieu

*

place déserte dédale

contact de nos ombres
sautent des verrous

dans le gris des mots en noir
& blanc des jambes glissent

*

III

la ligne bleue
vers l'ouest incorpore l'étendue
de l'impossible espace

la langue crée sa matière
mémoire hors temps du corps & cri

rougeoient sur la table de cette nuit nos épieux
mène au puits l'œil

sous-jacente transaction déplace
point mort suture change le meurtre

le marécage absorbe la main en transe

montagne avide ses dents d'aurore
le cratère muet *donne* sa langue

*

femme devant un piano
l'homme la tient par l'épaule
l'andantino traverse la forêt
pensive l'eau fenêtre ouverte

entre pesée & poussée l'orage
traverse un chat
de dos la femelle

cri noir la chute sans langue
dans la chair en songe le cyclone
l'*west* rejoint l'*est*

*

animale voix de gorge
impose le spectacle

innommable au-delà
ombre hors-champ
tourne le dehors

des taches retiennent l'ombre
feuilles d'or du soleil

*

IV

*points cardinaux déterminent
d'autres espaces la nuit*

jambes ouvertes la tombe
l'enfant au vent soulève un drap souple
vire le gris antérieur

une main se tend
dans les combles un souffle

nuit aveugle corps nu
sexe ma bouche

volte-face du buste la soie
le bleu lui va
en trompe-l'œil un loup

ombre portée *on dirait*
℘ nuages par temps de pluie
feuilles rousses taches jaunes

*

à *l'est* une cartographie libère un *reste*
la nourrice approche la lumière

brume sur la lande sous la peau
resserre des pièges un double
lou tourmente le pas du chasseur

harmonica dans la main
il est le loup du bois

*

une odalisque dérive au soleil
bras du fleuve fractionne un son très bas
& *dit*
je te collerai la langue

extrait de *table d'orientation l'espace*

De pas en pas
De pas de danse
En pas de visse

Patatras

Me voilà un brin bien emprunté dans mes pas
Qui me semblaient pas si mal
Mais patatras mes pas me ramènent dans le square
Dans le fameux Square des Séries
Et dans ce square, voilà ti pas
Que je me prends les pieds dans la moquette
Moquette *feuillotante* en série de feuilles automnales
Du marron aux jaunes des plus pâles au plus salaces
Parfois même parvenu au stade de décomposition
Ces feuilles sont le terreau régénérateur des séries
Voilà que je les piétine sous mes pas
Voilà que je me prends les pieds dans leur masse
Moquette *sériellement* tachetée du Square des Séries
Je ne sais qui je suis
J'ironise à peine
J'ironise même pas du tout
Car c'est ici que patatras dans le Square des Séries
que l'on vient se poser la question
L'absence d'interrogation enferme les hommes dans
l'erreur
Alors
C'est un *sérieux* pataquès dans la pastèque
Si série il y a
Série de patatras dans ce pataquès
Je l'ai déjà dit
Mes séries de ballades dans ce square
Mes séries de ballades dans le noir comme dans le jour
Mes séries de pas lads dans ce lieu sériel
Mes séries me servent à sérier les problèmes qui pas à
pas nous *patatraquent*
Me rattrapent
M'emboîtent le pas
Me déboîte le pas
Mais pas à pas
Toujours
Patatras
Ces pas qui nous accablent de toujours devoir avancer
Avancer ses pas l'un après l'autre
Avancer ses pas l'autre après l'un
Et que dire des passes d'armes
Et que dire des passes incestueuses
Qui nous masturbent l'instant de ses quelques pas dans
le Square des Séries
Elles nous masturbent l'esprit
Nous le torturent

Série dans le square

Jean-Claude Cintas

Sérieux patatras dans le «Square des Séries»

Esprit es-tu encore là sous ces pas qui ne cesse de nous
malmener
Ces pas qui nous promènent sur les bords et sur les à-
côtés de la vie
Vie sérielle de mauvais goût ou de bons coups
Patatras
Je le redis
Toujours patatras
Je pensais ne plus me prendre les pieds dans l'intellect
sériel
Ne plus laisser de traces
Mais les traces dans le terreau sont là
J'imaginai y être arrivé
Mais voilà que l'intellect sériel me rattrape à grands pas
Et que patatras
Je me l'imaginai donc
Mais je me la prends aussitôt sur le coin du bec
La série
Ma douce série
Crème chantilly de série
Tartine de série
Confiture qui dégouline
En veux-tu en voilà
Toi qui ne fais pas les choses à moitié
Toi qui ne mets pas les pieds dans les mêmes sabots
Tu trouves ça beau de sérier de ténèbres les semblables
Sabotage
Sabotage en série
C'est du sabotage
C'est un carnage
On a rien demandé pour que tant de série nous carapate
la cervelle
Rien
Nos pensées en série, on se les fait siennes
Leitmotiv
Raie / cul rances et obsessions
Nos pensées se cognent aux parois de la boîte crânienne
Et si l'une d'elles ose s'en *désorienter*
Si une seule d'entre elle s'aventure hors boîte crânienne
Hors de cette boule à neige que l'on retourne dans tous
les sens
Elle retombe aussitôt en flocons de séries d'idées

Série d'idée qui s'entremêle les unes aux autres en un
 tapis sur lequel on y mène nécessairement nos pas
 Elles s'y redéposent même si l'on ne cesse de secouer la
 boule à neige
 Elles retombent en un manteau qui pèse sur les épaules
 Elles veillent aux grains les séries dans le Square des
 Séries
 Aux grains de folie en série sous les coups du bâton de
 pluie Bâton de pluie dégoulinant et résonnant dans la
 boule maboule
 Dans nos calebasses crâniennes qu'on sait crâneuses
 Ces séries de vie commune
 Ces séries de vie peu commune
 Qui nous servent à rien de retenir
 De contenir de l'avoir
 Des savoirs
 De contenir car la série veille
 Dans le Square des Séries
 Rien ne se perd
 Rien ne s'égare
 Tout se transforme
 Même sur le banc couvert d'une série de merdes de
 pigeons
 et de pisses jaunes des êtres humains SDF (Série De
 Fanges)
 Que pigeons hommes déposent en série
 Déposent-là
 Trophées ignobles
 En moutons de panurge
 Minables moutons de panurge
 C'est plus facile, perdu dans la masse
 Dans l'anonymat de la foule
 Dans l'impersonnel du Square des Séries
 Moutons de panurges sériels
 Pas de signatures
 Le crime en série n'est pas signé d'un homme
 Mais des hommes
 Le crime en série n'est pas signé d'un pigeon
 Mais des pigeons
 Nous sommes pigeonnés à notre propre fange
 Pas de signature
 Mais des séries de signatures
 Une pétition sans appel
 Merdes de pigeons
 Pisses d'hommes
 La série est le moyen de se confondre dans ses pas et
 dans la nasse
 De se confondre dans la masse des mauvais pas
 durants

Une belle façon que ne pas regarder en face
 Mais patatras
 Dans le Square des Séries pour ne pas se regarder en
 face
 Ce n'est pas facile
 Dans le Square des Séries en tourne en rond
 Et à force de tourner en rond, difficile de se regarder en
 face
 Où même de se croiser un tant soit peu
 Même en pressant un peu le pas sur nos pensées
 Prendre un tour d'avance
 Impossible
 Courir plus vite que ses pas dans le Square des Série
 n'est pas chose aisée
 Etre plus rapide que son ombre
 Lucky Luke de sa propre pensée
 J'étrenne pourtant souvent mes pas dans le Square des
 Séries
 Pour me poser aux questions
 Pour m'opposer aux questions qui m'assaillent
 Questions en question
 Je tente même de presser le pas
 De m'y rattraper pour y répondre
 Avoir ce tour d'avance
 Le rêve quoi
 Une série d'avance
 Utopie quoi
 Mais toutes ses feuilles qui virevoltent alentour
 Sont des pages déjà jaunies des questions que les
 hommes écrivent et ne vont cesser de réécrire
 Série des mots en écrits et en cris
 Écriture de sa vie en série de rituels et de mots
 Écriture de sa vie en série d'avantages et de privilèges
 Écriture de sa vie en faisant les cents pas
 Trépigner sans pas
 Peut-être la solution
 Footing du surplace
 Façon de perdre son tour
 Surplace instable et lâche à la fois
 Écrire dans cette série infernale des actes
 Écrire dans cette série abyssale des pactes
 À chaque fois que l'on vient y traîner ses pas
 On pense y être tranquille
 Être pénard
 Y trouver la sérénité peut-être
 Détendu du gland
 Que nenni
 Et que dale
 Patatras

Dans nos pas en série, on se rattrape soi-même
 Et uniquement soi-même
 On se dépasse parfois en des moments de lucidité
 De limpidité
 Mais tellement courts
 Moments tellement fugaces
 Tellement furtifs
 Qu'on se reprend
 Qu'on s'interpelle à nouveau
 Qu'on ceci
 Qu'on cela
 Pauvre *qu'on*
 Hep vous là par ici
 Au rappel
 Non non je veux encore avancer pas à pas
 Mais si, hé con reviens ici
 Par ici et tu dois repartir
 Aller
 Au pas
 On tourne en rond
 On tourne en série de ronds patapon
 C'est très *sérieux* ce patatras
 Comme des bulles de savons que l'on souffle
 Et qui s'envolent très *sériellement* dans l'air
 Cette fois elles ne retomberont peut-être pas
 Elles exploseront par la pression atmosphérique
 Mais emportent-elles avec elles ces morceaux de pensées
 qui sont enfermées dans nos boîtes crâneuses et dont on
 voudrait bien se débarrasser
 S'emportent-elles au point de se faire péter comme des
 bulles de chewing-gum que l'on gonfle, nous gonflent
 Emportent-elles comme bouteille jetée à la mer des
 messages pour que l'amour nous appelle
 Nous apaise
 Secouer la boîte crâneuse telle une bouteille de
 Champagne pour mieux la faire péter
 La sabrer grand seigneur
 Et la faire sauter au plafond et rouler par terre si
 nécessaire
 Je vous le dis
 On tourne en rond dans ses choix *métaphycosériels* dans
 le Square des Séries
 Il ne faut y prélasser ses pas dans le Square des Séries
 Que si l'on est certain de ne pas se poser de questions
 C'est un boumerang insatiable de questionnement
 Qui vous revient dans la gueule
 On voudrait tourner rond sans tourner en rond
 Mais les ronds dans l'eau provoquent des ondes
 circulaires infinies

Que les rebords du square arrêtent dans leur course
 Et renvoient comme un ressac
 Ressac inéluctable qui ronge la falaise
 Romantiques
 Venise s'enfonçant de jour en jour par le ressac
 De ceux qui ne se posent plus de questions
 Série de ronds patapon dans le Square des Séries
 Circulations d'une série de pas dans le square
 Reprendre le pas dans sa démarche
 Dans sa marche
 Pas à pas
 Sans patatras
 Marcher en mâchouillant ses pensées en série
 Chewing-gum mal à bile qui nous retourne l'estomac
Marchouiller en mâchant entre les séries des séries
 Tout ça est très sérieux pour sérier les séries en cascades
 de séries
 Rafrâchissantes ou refroidissantes les séries nous
 submergent de leurs éclaboussures
 Nous éclaboussent de leurs sérialités infinies
 Sauront-elles se ressaisir ces séries qui nous sciaient si
 mal
 Sauront-elles se dessaisir ces séries et nous laisser du
 répit
 Tout cela est très *sérieux* et trop sériel
 Ah
 Je suis ko
 Sériellement épuisé
 De ce Square des Séries où je prélasse mes pas d'un bout
 à l'autre de ma vie
 Infiniment
 Désespérément
 De pas en pas
 De pas en pi
 De pi de peau de vache
 En pas de danse
 Mes pas des vices
 Et patatras
 Ils sont toujours-là mes pas
 Pas à pas
 Square des Séries
Sérieux

La Dauberie, le 23 septembre 2009



Ses longs doigts d'azur...

Jean-Michel Guyot

Allongée dans l'herbe fraîche, en haut de la colline, elle caressait de ses longs doigts d'azur un nuage blanc qui s'attardait au-dessus de ses seins, dans le ciel vibrant de juin... Le nuage cotonneux s'effiloçait, s'éparpillait en flocons neigeux, qui retombaient mollement sur ses seins roses. C'était un jeu qu'elle avait attendu tout le printemps...

L'hiver venu, elle était restée allongée des heures durant sur son canapé, devant la cheminée. Le feu accompagnait sa lecture. Un doux ronronnement flottait dans l'air. Quand elle était lassée de lire, elle se dévêtait prestement, s'allongeait nerveusement sur son canapé en calant sa tête contre un bon coussin de laine. Ses doigts avaient palpé ce livre ancien qu'elle relisait toujours, l'hiver venu. Maintenant, réchauffés par sa lecture, tout près du bon feu qui cheminait jusqu'au ciel, ses doigts couraient sur son corps alangui.

Elle commençait par caresser ses seins pointus. Les mamelons avaient durci à la lecture du livre. Elle avait senti son sexe se gonfler, puis s'écarter au fil des pages de ce livre ancien qu'elle aimait pour le froid qui en émanait, un froid qu'il fallait vaincre avec ses yeux et ses oreilles, son cœur et son corps, dans un corps à corps avec l'impossible.

La haine de la poésie avait été son premier titre, un titre obscur que l'auteur avait souhaité adoucir en intitulant son livre *L'impossible*...

À présent, ses doigts couraient sur ses seins, descendaient le long de ses cuisses qu'elle frottait d'huile aromatique. Un parfum suave de cannelle et de citronnelle embaumait l'air de la pièce. Son corps achevait sa métamorphose.

Elle devenait cette colline qu'il fallait dépasser pour aller jusqu'à cette maison rouge où elle avait découvert, un été, ce qu'était le corps d'un homme dans ses bras, entre ses jambes, dans sa bouche, une bouche aux lèvres minces qui ne laissaient passer qu'un mince filet d'air...

Sur ses mamelons s'attardait un nuage blanc qu'elle caressait de ses doigts d'azur. Le ciel et ce coin de terre faisaient l'amour en elle, qui devenait azur et boutons d'or, verdure et vent mêlés. Ses mains se faisaient plus pressantes, s'enhardissant au plus profond de son sexe. Elles allaient chercher dans leur fouille visqueuse et odorante

ce suc délicieux qu'elle léchait à petits coups de langue répétés.

Elle badigeonnait son corps de ciel et de verdure, l'essuyait avec un nuage, le renversait d'un coup de vent violent. La mer et son ressac vivaient en elle de riches heures dans son corps vibrant sous le ciel de juin. Elle ne se lassait pas de goûter les reflets changeants de son corps kaléidoscopique. Quand la soif la prenait, elle se laissait aller à boire une liqueur douce-amère préparée avec des herbes et des plantes.

Elle buvait dans un verre de cristal qu'elle brisait net dans ses doigts pour que du sang coulât le long de son poignet droit. Elle caressait ses seins et puis son sexe avec ce sang de soleil. Elle jouissait longuement; elle ne cherchait pas une issue trop rapide à ce plaisir qui lui venait d'elle. Elle s'oubliait dans ses gestes, refaisant le parcours de son cœur à son corps.

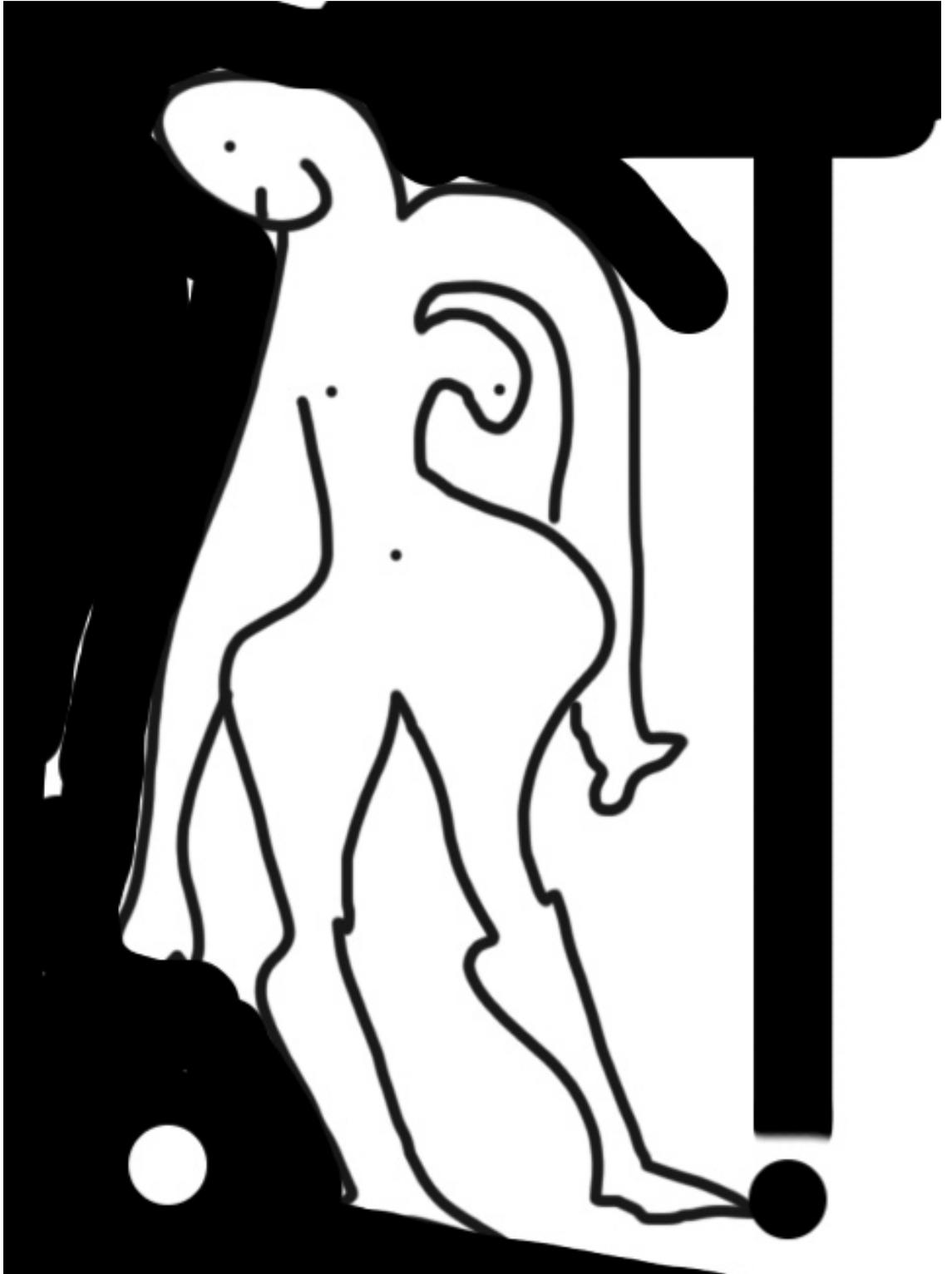
Toute cette solitude alentour, et cette colline qui émanait de son corps, bâtissaient une demeure de lumière que sa bouche peuplait de gémissements. Elle était à présent dans l'herbe fraîche de juin. Des sauterelles sautaient de droite et de gauche. L'une d'elle, parfois, s'attardait sur son ventre qui en frémissait d'aise. Elle recommençait le rituel de l'hiver en plein soleil.

Elle jouissait tout en repensant à cet homme qu'elle reverrait demain. Il la prendrait debout calée contre la rude écorce du chêne centenaire. Elle se préparait à la venue de cet homme de haute taille. Son corps exhalait un parfum de verdure et de noix fraîches.

Ses doigts d'azur, bientôt, laboureraient le dos de l'homme. Ils sillonneraient ses bras bruns. Ils prendraient son sexe pour en faire gicler la semence qu'elle boirait le moment venu. L'homme fouillerait avec sa bouche son sexe, à la recherche de ce goût de terre qu'ils aimaient tous deux...

Son anus, déjà, s'écartait pour faire place à ce dieu solaire. Pour l'heure, elle allait de l'anus au vagin, de ses seins à ses grandes lèvres, frôlant, triturant, malaxant les cris de ses

plis. Frénétiques, ses mouvements ne cesseraient que bien plus tard, quand le vent du soir aura fait souffler sur ses collines la chaude haleine des sureaux en fleur...



Jean-Michel Guyot

- Le bleu du ciel
- La combe
- La combe II
- À l'image de la vie
- Un arc et des flèches
- Des gerbes de blé
- L'eau vive
- An der Schule Blau
- L'art et la manière

Le bleu du ciel

La soie des jours ne s'estompe pas avec le temps, elle garde tout son éclat.

C'est la joie qui s'en va, parfois, on sait où, on la sait enfouie tout au fond de soi, mais on n'a plus la force – la force est toujours momentanée – de l'y chercher, la joie n'étant pas de l'ordre de ce qui se cherche dans une quête parfois sans fin, tel le bonheur ou la fortune, les faveurs du monde ou la gloire, mais ce sentiment allègre d'accord avec le monde qui nous le rend léger.

Je rêve de t'offrir un foulard de soie multicolore où domineraient le bleu nuit et l'orange nacré.

Enfant, je voyais l'arc-en-ciel comme le foulard du vent : sa constance éphémère me fascinait. Elle disait, cette constance, qu'après la pluie venait toujours le beau temps, l'éclaircie tant attendue, la halte, la pause du ciel fatigué de remuer terre et ciel confondus.

Le ciel est à lui-même son propre miroir : c'est son malheur. Il n'a que nos yeux pour se voir. Il se voit et se sait par nous vide d'espérance en lui-même. Il lui faut les étoiles de nuit et les nuages du jour pour soutenir son œuvre vouée à l'éternité de l'éphémère, car enfin le ciel ne vit qu'en nous : tout ce bleu qu'il porte et qui semble le porter est à portée de regard pour peu que l'on consente à faire taire l'angoisse de la grisaille qui le mine, l'obscur douleur qui l'habite quand il est de plomb, semble peser sur lui-même autant qu'il pèse sur le front des hommes qui lèvent les yeux au ciel.

Adolescent, je m'allongeais dans l'herbe grasse, sa fraîcheur apaisait la chaleur parfois écrasante et je tendais une main vers un gros nuage blanc. Il me semblait pouvoir le tenir dans mes mains. Je n'en faisais rien, pour le laisser aller sa course lente à travers le bleu du ciel.

J'ai vu un jour un nuage si ténu, si fin un jour d'été en flânant le long des berges du Doubs près du Pont de la République, si fin qu'il se déchirait à vue d'œil sous l'effet de la chaleur. Je l'ai suivi du regard jusqu'à sa complète disparition et j'ai eu l'impression de disparaître avec lui. J'y ai vu une belle image de la vie : le ciel enfin bleu, lavé de toute trace importune : plus un seul reste de nuage au ciel. J'étais pourtant ce nuage et j'ai compris ce jour-là que ma vie ne tenait qu'à un fil comme ce nuage ne tenait qu'à

lui-même, n'avait que lui-même dans l'immensité bleue pour soutenir son existence vouée à l'éphémère. Cette expérience ne m'a pas rendu amer, bien au contraire j'étais heureux d'avoir suivi ce frère de misère jusqu'à sa dernière demeure.

Le ciel, c'est bien la demeure de l'éphémère et l'on n'y séjourne que sur terre.

Jamais menaçant, toujours menacé, le bleu me paraît toujours sur le point de disparaître en virant au noir ou bien en devenant presque laiteux les jours d'été quand la lumière devient trop vive. Le gris n'y est jamais de mise, jamais à demeure. Il n'est qu'une couche de poussière sale ou de nuages bas.

Le bleu, c'est aussi bien la profondeur, un appel à la rêverie, une envie de me rouler nu avec toi dans l'herbe fraîche un jour d'été.

Le bleu dans les yeux, le bleu des yeux aussi bien, c'est l'appel de la terre, le besoin viscéral de vivre ici et maintenant dans l'immanence pure qui danse, un appel à créer et recréer sans cesse des raisons de s'aimer quand tout dans le monde appelle à renoncer à cet appel des profondeurs qu'il est tout entier.

Quand tu plonges ton regard dans mes yeux émerveillés de voir ce brun profond qui brille dans les tiens, je me dis que la vie est belle de nous avoir fait don de tant de diversités. Je retrouve l'arc-en-ciel de mon enfance qui jetait toujours un pont entre ciel et terre.

À nous deux, nous sommes l'éclaircie, la saisie orangeuse de ce qui n'a pas de nom ou bien les appelle tous dans un geste d'amour. Nos regards ne se croisent pas, ne s'épient pas, ne se fuient pas, nos regards se regardent et ce qu'ils voient ensemble dans le même instant, c'est l'amour que nous nous vouons dans la profondeur d'aimer.

La combe

Un par un, puis deux par deux, les désirs défilent devant ses yeux...

Exploration presque méthodique d'un champ de possibles qu'il ressent comme infini. Bientôt, ce jeu panoramique cesse. Il est épuisant. Non seulement les images appellent sans cesse de nouvelles images, mais aussi chaque image suscite en lui des commentaires sans fin qu'il doit abandonner presque aussitôt qu'esquissés pour contempler une image nouvelle qui appelle elle aussi l'ébauche d'un commentaire nouveau.

Cette débauche d'images nouvelles le laisse en paix. Il se sent bien, allongé qu'il est, nu, sur son grand lit défait. Il a passé la nuit seul, bien dormi, il s'est réveillé frais et dispos, avec un désir au cœur, celui-là même avec lequel la veille il s'était endormi, les deux mains jointes posées contre son front.

C'est bientôt une sarabande effrénée d'images colorées qui se mêlent, puis se fondent en un maelström. S'y mêlent des souvenirs de sensations et comme un appel des profondeurs jamais ressenti jusqu'alors. C'est cet appel qu'il désire par-dessus tout. C'est lui qu'il ressent comme novateur.

« En amour, il n'y a pas de réforme, seulement des révolutions. », se dit-il.

Cette idée agréable tourne autour de lui dans la fraîcheur du matin. Elle baigne son corps d'une douce chaleur empruntée à la nuit qui s'est glissée avec lui sous les draps pour l'accompagner dans son sommeil. La nuit a veillé sur lui, la nuit noire de sommeil, si pleine de couleurs quand elle lève le voile sur elle, se dénude et prend la forme et l'odeur de la femme qu'il aime.

Elle et elle ne se confondent pas exactement et c'est heureux ainsi. La femme qu'il aime est la complice de la nuit, non sa servante effarouchée, mais par un jeu de hasard qui prend naissance dans la combe de leur désirs partagés, dans le creux de son ventre à elle et dans sa poitrine à lui, dans cette dissymétrie propre à la géographie de leurs désirs d'homme et de femme qui leur permet de trouver un lieu commun où faire converger leurs désirs, il vient à sa rencontre.

À l'encontre de toute attente, leurs désirs se sont trouvés là dans la combe, ce creux de terre doucement affaissée qui n'existe que chez eux en Franche-Comté.

Cette femme s'inscrit en creux dans sa vie qu'il a envie de combler. C'est lui et lui seul qui inlassablement est appelé à combler cette combe qui les rassemble dans un même site, là où leurs désirs convergent vers un centre unique : son ventre qui appelle sa langue et sa main, son sexe et tous les mouvements de son corps qui viennent y mourir comme les vagues sur la plage, mort renaissance appelée par elle dans toute la force – incoercible – de son désir d'être pleine de lui qui n'a qu'un désir : être en elle pour enfin se sentir lui aussi comblé par elle.

Les images méthodiquement évoquées au début, puis qui se sont mêlées les une aux autres en une sarabande colorée, ont évolué comme au ralenti dans son esprit éveillé, ont fait place nette pour une scène extraordinairement précise, une parmi une infinité d'autres possibles.

Il se sent comme au début d'un livre qu'il vient seulement d'ouvrir, après en avoir feuilleté les pages pour y grappiller ici et là quelques phrases et quelques images. Mais alors, miracle !

Les mots dans le livre se sont effacés. Il n'y a plus que des pages vierges de mots. C'est à eux seuls qu'il revient d'écrire à quatre mains ce livre ouvert sur lui-même. C'est le livre du monde, vaste comme lui, mais ramené à la seule dimension de leur amour et du désir qu'ils éprouvent l'un pour l'autre dans une relance constante qui appelle et bientôt accompagnera l'accomplissement – toujours provisoire, toujours à revivre – de leur désir d'amour et de leur amour du désir. Ce livre, c'est une liberté de tous les instants, une liberté retrouvée. Ils sont sevrés de solitude. Ils n'en peuvent plus d'être séparés d'eux-mêmes depuis de trop longues années. Ils vont effacer ensemble dans le livre cette petite conjonction « et » qui séparait leur amour et leurs désirs, comme dans cette phrase qui vient de venir à l'instant. L'amour sans phrase, ils n'y croient pas. C'est leur credo commun qui fonde leur entente. Ils vont être réunis là dans ce lieu paradoxal où les mots qui ont appelé les images du désir vont s'effacer devant leurs désirs, leurs deux corps enlacés, mais ils savent dans leur chair à tous deux qu'ils sont l'un pour l'autre

un palimpseste qui a gardé en mémoire toutes les traces écrites de leur amour et de leur désirs. Leurs mains qui ont écrit ces mots d'amour au fil du temps se rejoignent, se serrent l'une dans l'autre au moment où il enfonce son sexe dans son ventre, son ventre toujours premier, la matrice de leurs désirs, ce lieu de convergence absolu qui fait d'elle une femme, une mère et une amante, toutes trois réunies dans l'amour de la vie. Ni elle ni lui, jamais, n'ont le dernier mot. Il lui murmure des mots d'amour à l'oreille à l'instant même où il plonge en elle, leurs deux mains serrées fort l'une dans l'autre. À cet instant, à cet instant, ils ne font plus qu'un, mais deux fois. C'est le bonheur d'être ensemble l'un par l'autre. Une fois fait, une fois l'acte accompli, c'est le bonheur encore, la joie de se parler, de faire revenir les mots dans leur bouche qui ne s'en étaient jamais tout à fait absentes. C'est ce va et vient des mots aux gestes, des caresses aux baisers, des étreintes aux jeux complices qui fonde leur accord. C'est leur amour qui fait tenir tout cela ensemble : leur amour de la langue ne fait qu'un avec l'amour qu'ils éprouvent ensemble dans les mots qu'ils échangent sans fin et qu'ils se donnent l'un à l'autre en s'abandonnant tous les deux, dans le même temps, à l'ivresse des profondeurs qui les saisit quand il plonge son sexe dans son ventre avide. Sa femme est ventriloque, l'amour parle deux fois en elle. Son sexe d'homme ne l'interrompt jamais, il lui donne toujours la parole, d'une façon ou d'une autre. Ce bonheur-là n'appartient qu'à eux dans l'espace de leur communauté amoureuse, mais ils le souhaitent à toutes les femmes et tous les hommes que porte la Terre et qui portent en eux l'amour de la vie en qui rien ne se résume, en qui tout se dit toujours au moins deux fois...

La combe II

Il ne manque à ce mot que le « l » pour en faire ce mot à double sens qu'il rêve d'échanger avec elle.

Combe, combler, conjuguer ce verbe à tous les temps, sur tous les modes...

Lire un livre à voix haute dans notre lit, notre nid, ta tête posée sur ma cuisse, t'enlacer tendrement au creux de mes bras et la faire exister instantanément « cette combe bien chaude » pour s'aimer...

Toujours ce courage de rester droite et de faire face en regardant la réalité bien en face et cette monotonie des jours qui passent sans amour pour les faire frémir, ces journées bien remplies...

Ça fait des vagues en elle, c'est la marée haute qui attaque la falaise pour la grignoter à petits coups de langue. À sa façon elle n'écume pas de rage. Pas de tempête, pas de heurts, pour quoi faire ?

Non, elle est cette Aphrodite qui naît de l'écume, sort de l'eau ruisselante. Elle est pantelante, mais elle a les jambes fermes et le corps droit, l'œil vif posé sur la plage de sable fin qui l'appelle...

La falaise est loin encore, la marée ne fait que commencer son

travail de sape. Elle marche dans l'eau à mi-cuisses. Elle appartient encore un peu à cette mer qui l'a vue naître, mais plus pour longtemps.

Toujours elle gardera l'odeur saline de l'écume sur son corps. Quand elle se dévêtira, prendra un bain ou une douche, cette femme qui conjugue tous les temps de la vie, mue par l'espoir d'une renaissance perpétuelle qui pointe en elle son dard de lumière douce, elle se rappellera la mer, l'écume odorante et aussi le bleu du ciel, son père, cet Ouranos aimé qui veille sur elle autant qu'elle veille sur lui.

Elle avance dans le calme de la mer agitée de vagues douces. Elle ne regarde que la plage qui approche, autour d'elle la brise marine qui fouette ses cheveux au vent. À lui aussi, elle appartient de longue date, mais c'est la terre ferme qu'elle veut désormais.

Sa marche est ferme. Son pas n'est pas hésitant. Elle est encore lourde de sa naissance. Elle porte le poids invisible de l'eau qui l'a vue renaître. Elle s'avance belle comme le jour. D'anciennes blessures se devinent sur son visage. Elles font partie d'elle. Elle les prend pour ce qu'elles sont : des traces bienvenues qu'un passé a laissé en elle et sur elle, les témoins irrécusables d'un combat terrible d'où elle est sortie vainqueur. Ses seins, sa gorge, il ne voit qu'eux, et puis ses hanches larges et son sexe, enfin ses jambes et ses pieds. Toute entière elle est là pour confondre la lumière, son alliée de toujours. Elle lui lance un défi : montre-toi telle que je suis, et nous serons quittes ! La lumière relève ce défi. Aussitôt son cœur de cristal s'irise, fait chanter la lumière qui s'apaise à travers elle. Elle n'a pas failli à la tâche de naître, la lumière non plus, toujours fidèle à elle-même pour mieux se trahir, pour enfin devenir ce qu'elle est indivisiblement : ce rayon de lumière visible qui taquine l'espace quand il passe à travers un cœur de cristal. Il est vivant, ce cristal, de la plus belle eau. Il pulse, il bat. Il innerve le corps entier qu'il irradie de lumière. Il est de chair et de sang. C'est elle toute entière née de la vague saline.

Il la voit du haut de son ciel à lui. Il est aussi bien ce promeneur solitaire qui va de-ci de-là sur la plage déserte battue par le vent. C'est l'été. Le vent est doux, il se brise dans ses cheveux, l'exhorte à sortir de soi.

Il a le sourire aux lèvres en la regardant droit dans les yeux. Elle est loin encore, mais toute proche. Il peut la toucher, l'embrasser déjà. Il lui tend une serviette de bain. Elle l'accepte avec un sourire de gratitude et elle s'essuie méticuleusement. Elle est nue de la tête aux pieds. Lui aussi est nu. À son approche il s'est dévêtu sans plus réfléchir pour être comme elle. Lui vient de la terre ferme. Il a soif de cette femme née de l'écume comme elle a faim de sa terre à lui. Ils vont se mêler l'un à l'autre sur le sable chaud, rouler ensemble jusqu'aux premières vagues et s'enivrer l'un de l'autre. Tout cela, en paroles et en actes, inlassablement dans l'or fin du sable fauve. Vous les entendez depuis toujours. Vous les avez toujours attendus...

Maintenant qu'ils sont là sur la plage de midi, vous pensez au grand minuit qui les a vus naître séparément il y a des lustres. La lumière s'est éteinte soir après soir dans la chambre devenue

obscur, mais vous ne les avez jamais oubliés. Vous êtes confondu de tendresse à l'idée de simplement les voir enfin s'aimer dans le jour. C'est ce qu'ils font. Vous êtes loin. Vous les laissez à la lumière dont vous partagez les bienfaits avec eux. Ce partage vous suffit. Vous vous effacez. Votre travail d'ange gardien est achevé. Ils n'ont plus besoin que de votre absence discrète dans la présence de leurs mots à eux. Cette absence n'est pas douloureuse. C'est votre absence magnifiée par leur présence l'un à l'autre qui les fait exister l'un en face de l'autre. Désormais ils peuvent parler à l'abri des regards indiscrets. Ils sont l'un à l'autre dans le jour, dans la nuit, pour toujours.

Ils sont comblés. Ils vont rejoindre la terre ferme, tourner le dos à la mer, gravir le sentier à flanc de falaise et rejoindre leur terre natale. Tous deux sont nés deux fois et de cette naissance de l'un par l'autre résulte une renaissance commune. Un certain passé est mort en eux pour que vive un présent indéfini qu'ils ont décidé de partager tous les jours de leur vie.

La petite maison n'est pas loin. À deux pas d'elle, au repos depuis toujours, une combe béante attend leurs pas et leurs jeux. Cette combe, ce creux de terre, ils vont le combler ensemble en y faisant l'amour et tous les soirs de leur vie il se rappellera ses paroles à elle : « I love you so. Tu es ma vie, j'ai besoin de toi, je voudrais être dans tes bras, dans ton lit... On ferait une combe bien chaude... T'aime, Françoise »

Ce temps est là, le temps de se pelotonner l'un contre l'autre dans un grand lit douillet pour « faire une combe bien chaude ».

Ces deux enfants du pays, nés en Terre Franche, sont de retour au pays de leur enfance.

Aphrodite a murmuré son nom de jeune fille. Elle a conjugué ses deux naissances dans les bras de l'homme qu'elle aime. Elle est en paix. Lui a retrouvé l'envie qu'on l'appelle par son prénom qu'il n'aimait pas avant qu'elle, elle seule, ne le prononce avec toute la tendresse et la douceur qu'il ne connaissait que de sa mère. Il renaît dans son nom, l'accepte enfin comme aux premiers temps de son enfance.

Aujourd'hui est un grand jour qui va signer leur accord final au sommet de leur rencontre. Ils vont s'aimer et tout le texte qu'elle vient de lui écrire et de lui envoyer, va s'accomplir. Oui, ils vont s'aimer, lentement d'abord. Sa main passera doucement dans ses cheveux, elle épousera toutes les lignes de son corps et quand elle n'y tiendra plus, il viendra en elle pour répondre à son appel. Elle lui dira : « *Viens, je t'attends depuis toujours !* » Il lui répondra, dans un souffle, mais d'une voix ferme empreinte de douceur mêlée d'excitation : « *Me voilà, mon amour ! Je suis enfin arrivé à bon port.* » Ils se souriront quand il entrera dans son ventre humide de désir et bien vite leurs visages, les yeux dans les yeux, prendront une expression autre qu'ils ne se connaissaient pas encore. Ils savoureront alors leur union dans des cris et des gémissements lorsque leurs visages tordus de plaisir s'ouvriront à la preuve vivante qu'ils sont l'un pour l'autre. Ils se diront des « *Je t'aime* » à n'en plus finir jusqu'au spasme final qui les laissera comme au bord d'eux-mêmes, présents infiniment l'un à l'autre...

À l'image de la vie

J'aime les images pour ce qu'elles sont : une invitation à les vivre, un avant-goût d'une vie nouvelle. C'est pure folie, dira-t-on, ou bien alors de la poésie. L'on peut vouloir vivre la poésie, et c'est alors la folie qui guette, si vivre les images, c'est refuser le monde ordonné qui nous entoure, qui nous enjoint de rester à notre place, celle que la vie – la vie des autres – nous assignent...

Non, ce n'est pas une folie que de vouloir vivre bien, et si vivre bien passe par l'assentiment donné aux images, alors il faut y consentir de toutes ses forces, se dire que les images ne sont pas là pour combler le vide d'une vie stérile, mais bien pour l'illuminer en donnant à voir ce qu'il y a de beau et d'authentique pour nous, c'est-à-dire aussi bien de plus singulier...

La femme que j'aime partage avec moi l'amour des images. Les images me viennent par amour pour elle. Elles regardent toutes dans sa direction, elles me viennent en pensant à elle, elles sont un appel que je lui lance, une réponse aussi à cet amour si grand qu'elle me voue, une grâce à la merci de laquelle je me rends en lui faisant don à mon tour de gerbes d'images qui touchent son cœur.

On conjure la solitude de cette façon, l'absurdité d'une certaine solitude quand la séparation nous impose à tous les deux de vivre loin l'un de l'autre. Je n'aime pas à penser qu'elle partage une large part de sa vie avec quelqu'un d'autre que moi, aussi mes images sont-elles toutes une invitation à rompre notre solitude, en imagination d'abord, mais pour puiser en elles aussi, jour après jour, dans la patience, l'endurance du temps long de l'exil partagé, la force de les vivre un jour que je veux proche. Ce soir encore, nous avons été empêchés de parler longuement, librement, alors il me faut écrire pour supporter cet exil qui nous est commun.

Je n'écris jamais que pour l'inviter à bannir l'exil de sa vie. Ce n'est pas vain, cette approche lente de la liberté, car la liberté n'est jamais vaine, elle est la source vive et jaillissante, d'une vie en images à l'image de la vie que nous voulons vivre ensemble...

Un arc et des flèches

-1-

Comme j'aimerais que chaque phrase fût une flèche tournée contre moi-même !

Il y avait cette image, au moment de m'endormir quand j'étais plus jeune : un homme fort, athlétique même, juché sur une colline, bandait son arc vers le ciel pour y décocher une flèche puissante. La flèche n'était jamais décochée : j'en restais à l'image initiale du tireur à l'arc qui bande son arc...

Je sentais la tension de l'arc dans tous mes muscles ; cette puissance me grisait, je me sentais léger comme l'air. Loin de me fatiguer ou de provoquer une tension en moi, l'image de l'arc me détendait et je m'endormais.

Cette image se constituait lentement sur ma rétine ; elle était la lenteur même, appréciée comme telle : quelque chose de calme et d'ample qui se constituait lentement avant de rayonner sous le ciel bleu que visait le tireur qui ne tirait pas, ne décochait aucune flèche en direction du ciel serein, mais restait figé dans une sorte d'extase...

Cette image, c'était celle de *l'arc en ciel* tel que le langage me l'avait sans doute suggéré à mon insu. M'inclure dans le ciel telle une parenthèse de couleurs, braver ainsi les intempéries, et en extraire la chance : celle de rayonner en dépit du mauvais temps, grâce au mauvais temps...

C'était cela, sans doute que l'image véhiculait sans le montrer, comme si une image en recouvrait une autre.

-2-

« I say my arrows are made of desires, desires from far away as Jupiter sulphur mines... »

Cette image des flèches du désir m'avait frappé : Cupidon lançant son trait sur tel ou tel mortel à la demande de Vénus... Une image presque banale, somme toute, une image vénérable, si ancienne, en tous cas, mais ce qui me retenait alors, c'était son dynamisme et la distance qu'elle impliquait, distance prise avec le désir de décocher « la flèche si lointaine ».

Une menace, légère comme l'air, flottait dans mon esprit quand je venais à songer à cette image. La musique dans laquelle elle baignait était en parfaite adéquation avec elle. La musique passait, pas l'image, qui flottait encore dans mon esprit quand la pièce musicale, assez longue (une quinzaine de minutes) avait cessé.

Quelque chose me ramenait, dans cette phrase, « au goût pour les origines » : origine figurée ici par Jupiter, à la fois planète et Dieu vivant qui prête sa puissance à celui qui est animé par des désirs sulfureux. L'image se compliquait légèrement dans son allusion au soufre qui évoque l'enfer.

Que de monde dans cette image de l'athlète bandant son arc que j'associais à celle du Voodoo Chile : Cupidon, Vénus, Jupiter, l'Enfant Vaudou et peut-être, comme en sous-main, Satan ! Une femme et une seule dans cette petite société des Immortels, mais quelle femme !

Pas de syncrétisme, même pas un « panthéon » imaginaire, mais des figures de forces, appelons-les cosmiques, auxquelles je m'identifiais voluptueusement...

Le symbolisme, ou plutôt les symbolismes attachés à l'arc dans les diverses cultures qu'il nous est donné de connaître un tant soit peu, je l'ignorais complètement à l'époque, et encore maintenant, je désire n'en pas tenir compte ; peu importe même, si ma rêverie recèle ce que d'aucuns appelleraient un inconscient collectif. Je ne chercherai pas à donner de l'importance à ce qui me venait alors à l'esprit en me référant à quelque symbole que ce soit. Seul m'agréa le dynamisme des images, d'où qu'elles viennent, l'essentiel étant qu'elles me traversent moi...

À quinze ans, que faire d'un tel fatras ? Des *nœuds de sens*. J'ai toujours aimé les images pour ce qu'elles sont seules à dire : une image ne tolère aucune traduction « prosaïque »... L'image est un conducteur de désirs, avoués ou inassouvis, inavouables ou en passe d'accéder à un mode d'expression non langagier.

Mais qu'arrive-t-il quand une image reste une image, quand elle ne conduit à commettre aucun acte en vue de chercher la satisfaction ?

Quelqu'un dit : « Je vais lui faire la peau ! » et tout le monde comprend. C'est une image très parlante. Est-ce à dire que le locuteur va écorcher, morte ou vive, la personne qu'il vise ainsi par ces propos ? Il y a fort à parier que le locuteur en restera à l'image et se contentera de casser la figure à celui qu'il voue à la mort. Peut-être même qu'il ne se passera rien que cette image qui fait du bien au moment où elle est dite...

Les images sont souvent plus fortes que nos actes... C'est ce que j'ai toujours aimé en elles. Quand on baigne dans des images impossibles à visualiser, c'est alors le comble de la puissance imageante qui se déchaîne. L'image permet de convoquer l'impossible...

Le surréalisme abonde en ces sortes d'images qui produisent des monstres si l'on cherche à les visualiser, ce qui, d'ailleurs, n'est pas toujours possible.

L'image, à sa manière, si l'on en use souvent, propose un grand apaisement. Il faut lire, entre autres choses, « Liberté d'action » d'Henri Michaux, pour ressentir pleinement l'espèce de libération jubilatoire que l'on éprouve à enfermer des êtres honnis ou excrétés dans un monde d'images où ils sont voués à une mort perpétuelle ! On évite ainsi un passage à l'acte qui peut coûter cher dans la société dans laquelle on vit !

Il ne s'agit pas, à proprement parler, de dire des horreurs comme le fit Sade ou, avec plus de conséquence et de conséquences, Céline, dans son pamphlet antisémite intitulé « Bagatelles pour un massacre », livre exécrationnel s'il en fut.

Le livre de Céline est un véritable appel au meurtre, tandis que Sade, qui a écrit ce que l'on sait, prônait l'abolition de la peine de mort ! On conçoit que je préfère Sade à Céline...

Michaux ne dit pas des choses horribles ; il inquiète et nous fait rire, dans le même temps, en disant ouvertement et vertement tous les menus désirs qui le traversent dans la fréquentation de ses semblables, menus désirs qui peuvent, placés sous la loupe du langage, devenir énormes : effets de grossissement propre au langage qui d'un fait ou d'un affect minuscule fait un texte ample ou si dense qu'il donne à rêver à une vie microscopique grouillante et multiforme, inaperçue jusque là.

Dans ce processus, on ne « rêve pas de », mais l'on « rêve à », c'est-à-dire que l'on s'achemine en pensée vers quelque chose que la pensée claire et distincte ne peut pas prendre en compte. À la limite, le sujet pensant s'absente, abandonne un temps tout esprit critique pour se laisser aller sur la pente douce de la rêverie diurne qui veut voir le jour sous une lumière qui ne vient que de l'œil, lumière imaginaire qui frappe l'objet tout en frappant celui qui la conçoit, le sujet, d'un étonnement croissant : le sujet

s'étonne lui-même en se voyant voir ce qui n'est plus tout à fait de l'ordre de la réalité.

L'œil, producteur de lumière, construit l'objet de ses désirs au fur et à mesure qu'il l'appréhende : les mots viennent sous sa langue ou sous sa plume avec une grande douceur ; le tempo est lent, le temps ralenti : effet, pour ainsi dire, de « Zeitlupe », de ralenti comme une caméra peut aussi en produire, mais c'est avec des mots que cela se produit. Dans notre souvenir, il reste un condensé d'images qui peut se reformer à volonté, tel ce tireur à l'arc auquel je faisais allusion.

« La lumière intérieure » est comme engendrée par le langage... Étrange phénomène où la cause et l'effet échangent leur pôle et leur rôle constamment : l'image appelle des mots qui appelle une image, ainsi de suite. C'est un phénomène hallucinatoire de nature verbale, à n'en pas douter, d'une grande force de fixité : il engendre un hypnotisme doux chez celui qui entre dans la fascination de sa rêverie dont il est le centre, un centre décentré en quelque sorte, parce que, désormais, c'est l'objet fascinant qui emporte l'adhésion du sujet et non le réel dont le sujet entend avoir la maîtrise, adhésion qui, aussi, déporte le sujet, l'emmène loin de lui-même.

Il n'y a là aucune vérité de portée universelle, et il est permis de douter que le « sujet », par le biais de ces / ses images, dise quoi que ce soit sur lui-même...

Ça parle et ça imagine en lui, à travers lui ; il n'est pas le seul dépositaire de ce trésor d'images dont on peut à bon droit mettre en doute l'originalité. C'est entre universel et particulier que se loge la singularité de celui ou de celle qui vit ses images en vivant d'elles... L'étonnant, c'est que les images des autres, identifiées ou non, en d'autres termes attribuées à un auteur connu, répertorié dans la grande nomenclature de la littérature universelle ou bien appartenant à la grande « tradition » anonyme (d'où qu'elle provienne : la Chine, le Japon, les Indes, l'Europe, les Amériques, etcetera...), tradition sans auteur clairement identifié, mais qui grouille de noms de héros, de dieux, d'objets sacrés, fastes ou néfastes et de symboles devant lesquels ceux qui ont écrit ou raconté se sont effacés, les images des autres « nous conviennent ». Dans le même temps, elles forgent et rencontrent en nous une sensibilité dont on ne peut dire avec certitude si elle est purement héritée, c'est-à-dire empruntée par nous et portant tout de même notre « empreinte » ou bien si notre singularité – les images qui vivent en nous, qui nous appartiennent et nous tiennent sous leur fascination – sont notre création pure et simple, sachant qu'en ce domaine l'originalité absolue, solipsiste pour ainsi dire, est un non-sens.

Il y a assurément un bonheur à éprouver la naissance d'une image en nous, que celle-ci provienne d'un auteur, d'une tradition ou bien de nous-mêmes. L'espèce d'accord qui se noue entre notre personne et le monde humain transhistorique est inévitable ; il explique pourquoi les images nouvelles sont si rares, mais à qui aime les images, il importe peu qu'elles proviennent d'un peuple éloigné dans le temps et / ou dans l'espace, d'un auteur ancien ou moderne ou de lui-même, car l'essentiel est dans *ce passage, cette circulation des images qui lient les hommes*

et les femmes sur cette terre depuis la nuit des temps...

Dans cette perspective, le poète est un *passeur d'images* et un «*rêveur de mots*» (Bachelard). Des images se fixent en nous, à n'en pas douter; elles accompagnent notre vie entière, sans être obsessionnelles.

C'est un bonheur de pouvoir leur faire face avec des mots. Vient un temps où s'opère un choix en nous, une sorte d'élection: nous décidons d'être pur vecteur imageant, nous laissons alors à d'autres – des auteurs, des traditions qui font autorité – le soin de conduire notre imagination ou bien nous devenons nous-mêmes des *producteurs d'images*, sans plus nous soucier de leur originalité que de leur provenance: nous devenons poètes à notre tour, sans éprouver le besoin de porter ce nom si lourd.

Il faut laisser les autres, nos semblables, «se faire une idée» quant à la qualité et la validité de nos images auxquelles nous consacrons tout notre soin et tout notre amour. L'amour des images, c'est, à n'en pas douter, l'amour pour les hommes et les femmes qui l'inspire. L'amour, ce mot rebattu... Que d'images il aura inspiré, cet amour dont on ne sait presque rien, vers lequel nous tendons de toutes nos forces ou que nous comprimons en nous si fort qu'il fait des nœuds qu'il faut alors torsader pour en faire la corde qui complètera l'arc que nous visons tous en imagination, car nous savons que la cible, c'est nous...

Le poète, ainsi, en tant que *passeur d'images*, est aussi, et avant tout, un *passeur de souffle*. Dans cette perspective, celui ou celle qui écrit n'a qu'un mérite: celui d'écrire bien, de faire vivre la langue qu'il sert et dont il se sert en la magnifiant pour la tendre aux autres tel un arc qui fait flèches de tout bois...

Voleur de paroles, plutôt que voleur de feu, le poète ou la poétesse s'acheminent vers un désir qu'ils mettent à la disposition de tous et de toutes: libre à nous de décocher les flèches de nos désirs pourvu qu'elles ne blessent personne!

Se sentir visé par une image, un complexe de mots qui nous rassemble autour d'un site qui ne figure sur aucune carte, c'est faire l'expérience de l'être en commun à travers l'écriture.

Le soin apporté à la langue nous distingue du vulgaire, des gens grossiers, pour qui parler n'est qu'une expression d'eux-mêmes, alors que pour nous le langage imagé est un saut hors de nous, un acte de communication majeur.

Des gerbes de blé

Des gerbes de blé à pleines brassées, et le bonheur de la paysanne. Elle avait de l'or plein les yeux... Lui, acquiesçait à cette image d'ancien temps. La fatigue était loin désormais des bras de la paysanne; elle avait gagné son esprit pour en faire cet être las et fourbu, qui pliait sous le chagrin. L'or dans ses yeux avait fui vers d'autres rives, d'autres champs. Elle se tenait debout dans le pré, les deux mains sur ses hanches. Elle formait une anse d'ancien temps où la fierté était de mise. La lumière du soleil couchant la faisait toute droite; son ombre démesurément allongée mangeait la nuit toute proche. Elle avait de la lumière

dans les yeux pour affronter le soleil couchant. La nuit gagnait son corps de lumière; qui, de la lumière ou de la nuit, frangeait sa robe de tant de frémissements? Le vent tremblait dans les plis de sa robe. Ses chevilles bien droites et nues jetaient une lueur si pâle, si pleine de tendresse que l'herbe noire alentour lui faisait des chaussures de satin noir... Étrange lumière que cette lumière déclinante qui la faisait plus belle encore qu'en plein jour! Ses vêtements odorants exhalaient la pomme et l'orange dans le pré où le rouge et le noir se livraient un combat dérisoire, le combat d'un soir qui chasse la nuit devant lui, pour que renaisse, demain et toujours, le matin calme, approprié à cette chance qu'elle avait d'être ce grain de lumière qui saluait le temps qui la faisait, la défaisait, la refaisait, jour après jour, dans la servitude des tâches, plus noble, plus fière, plus odorante encore que ce pré où elle venait cueillir le thym et la sarriette, les jours de fête... Le chagrin s'en était allé dans l'odeur qui montait du pré. Son corps exalté frémissait à l'approche certaine de l'homme qui viendrait la prendre. L'homme viendrait la prendre pour la rendre à la nuit tendre; il lui ferait don de son corps pour augmenter encore son autorité sur une nuit et un paysage qui s'estompait tout à fait, pour faire place à l'enchantement de sa nudité d'orage... Autorité bienvenue, malmenée par ce chagrin qui courait dans le temps. Elle s'était dévêtue. Il faisait tout à fait nuit. Les grillons chantaient encore; des froufrous dans l'herbe amusaient son oreille aux aguets. Elle entendait les pas de l'homme dans l'herbe fraîche. Il avait le pas léger d'Hermès. Elle, l'Aphrodite chthonienne, veillait sur cette terre brûlée qui la verrait bientôt se rouler dans la fraîcheur de l'herbe noire. Elle avait fermé les yeux pour mieux entendre les pas de l'homme aux souliers de vent qui, bientôt, lui ferait face comme on salue la beauté qui passe et repasse, la beauté agrippante qui montait des jambes pour envahir tout le trait du corps, et qui, d'élan en élan, s'apprêtait à exhumer un cri d'aurore...

L'eau vive

-1-

Entre tous, ma préférence va aux mots qui possèdent un espace de suggestion qui leur est propre... En nombre limité, ils gravitent autour de nous; ce sont des points de repère précieux. Nous les chérissons pour le trésor d'images qu'ils charrient, et face à eux, nous sommes seuls.

Il arrive que devant tant de grâces l'espèce de solitude qu'ils engendrent devienne intolérable. Supporter tant de beauté et rester muet n'est pas concevable: mon cœur bat à l'idée de te parler de ce qui m'est venu l'autre jour, en plein jardin ou bien l'autre soir assis à mon bureau en train d'écrire...

Il n'est pas aisé de frayer avec l'ineffable quand celui-ci consent à s'habiller de mots. Nous ne sommes pas dupes, ni toi qui m'écoutes t'en parler, ni moi par qui *ça passe furtivement*: sorte de fuite à laquelle je désire ne pas échapper, à laquelle je m'expose sciemment afin non pas exactement de la fixer, mais plutôt

d'en moduler, à mon tour, la variation qu'elle est d'emblée, variation sur un thème inconnu et qui le sera toujours.

De ces mots, on ne peut rien dire à proprement parler; on peut les commenter, les analyser, en sonder toute la profondeur étymologique, bien sûr, mais ils n'existent pleinement que sertis dans un ensemble amovible, réitérable, indéfiniment variable. Ces mots sont des entraîneurs de parole. Ils nous devançant toujours d'une bonne longueur, mais à la fin ils nous rattrapent toujours. Nous pensions aller plus loin qu'eux, vers une pensée inouïe, ignorée d'eux, et voilà, pour le compte, que le sens qui nous a filé entre les doigts pendant qu'en nous se tramait un texte nouveau n'aboutit qu'à cela: un nouveau texte, un de plus. Les pensées et les mots pour le dire: je les vis comme des fils de couleur différente entremêlés; quand l'un apparaît, c'est pour aussitôt disparaître sous l'autre qui disparaît à son tour... De ce maillage bicolore qui aboutit à une sorte de camaïeu où la couleur annule la couleur, il ne ressort peut-être rien qui vaille, mais, au moment d'écrire, le problème de la valeur n'est pas d'actualité. Ressortir enchanté de la rédaction d'un texte et puis déchanter, je l'avoue, ce n'est pas pour moi. J'éprouve au contraire une relance incessante; il me semble devoir écrire toujours plus en direction de ce qui m'appelle, à quoi il me faut bien prêter une voix, et autant que ce soit la mienne!

Ces mots qu'on aime, leur pouvoir et la légèreté sans bornes qui les anime, il nous faut à tout prix les communiquer: il n'y a rien de plus terrible que leur compagnie. Ce sont des fauves, des Erinnyes qui nous abreuvent de leur sang. La force incoercible qu'ils nous communiquent, impossible de la garder pour soi: elle nous déchirerait ou nous rendrait fous si nous ne la dépendions pas en la communiquant à ceux et celles qui en veulent. *Points de repère* autant que *trésors de bouche* à mâcher, à murmurer, à déclamer, selon l'humeur du temps, ils ne sont nos compagnons que pour autant que nous savons *les bailler*.

-2-

Il n'est pas don de soi, de communication des corps, d'échange possible – de caresses, de baisers, de signes – sans cette réassurance que nous procure la pratique du langage sensé où ce qui est dit ou simplement pensé a un sens. Par sens, il faut entendre ici une possibilité inextinguible d'échange de paroles où le même – toi et moi, la femme que tu es, l'homme que je suis – ne revient pas au même.

Le sens est alors l'ouverture à la possibilité infrahumaine de donner un sens à ce qui advient: c'est un mouvement d'ouverture à l'infini qui se restreint constamment en produisant des gestes et des actes, des paroles et des silences. Se représenter quelque chose sans la réduire à cette représentation et se représenter soi-même sans jamais se limiter à cette représentation: voilà ce que permet l'usage du signifiant. Voilà qui n'est pas indifférent: quelque chose doit être dit auquel on ne s'arrêtera jamais définitivement. La poésie, entre autres, est cette marche passionnée au-devant de ce trop-plein d'images qui viennent au langage, trop-plein jamais assez plein, qu'il faut épuiser pourtant en faisant œuvre, en s'arrêtant, pour un temps, un temps seulement, à

dire les choses et les êtres ainsi et pas autrement...

Pour que la vie dure, pour que la littérature soit un acte de communication aussi bien, et c'est pour ma part, ce qui importe, il faut que les paroles que nous échangeons, fassent mouche: il faut à la fois accepter d'être touché par ce que l'on nous dit et, pour notre part, faire acte de paroles afin de dire, sans le dire explicitement, que ce que nous disons a un poids, une conséquence, que ce ne sont pas des paroles en l'air qui ne changeront rien à rien.

Ceci étant dit, parler à tort et à travers, de moi, des autres, du monde, voilà qui n'est pas mon fort! Parler d'abondance de choses pauvres, infimes à qui veut l'entendre, c'est cela qui me tient en vie, jour après jour, dusse-je en passer, d'abord, par des moments de solitude terribles. La solitude, j'en viens et j'y reviens, c'est une vieille compagne toujours jeune et charmante; sans elle, je ne serais rien à mes yeux, je serais *insignifiant*. Pour que la solitude devienne parlante, il faut en passer par la littérature...

D'aucuns n'ont pas cette chance: quand la parole n'est plus reçue, quand la méfiance à l'égard de soi et des autres est telle qu'elle bloque tout processus de parole, il ne reste plus que le corps à habiter de manière mécanique. L'espace ne s'espace plus, le temps d'éternise: le corps se rigidifie et la personne entre dans une errance immobile. Comme le dit un psychanalyste, «elle déplace du point fixe». C'est la fixité de l'errance de qui n'a plus que son corps comme repaire, tous points de repère perdus, qui définit le mal absolu, soit la communication rompue.

Cette inertie du corps peut conduire à la catalepsie; le corps devient de pierre, la pensée de marbre. Tout est glacé, tout laisse de marbre. Ça ne communique plus, l'échange des signes qui permettent de s'abstraire de la réalité brute ne se fait plus. On entre dans l'horreur immobile; le regard devient fixe, il se ternit. La bouche ne sourit plus, plus aucun mot n'en sort...

S'instaure alors *un déni de connivence* où toute parole est tuée dans l'œuf. Il ne sert à rien de parler parce que «ça ne sert à rien, parce que tout revient au même pour moi qui suis là, une épave, un déchet sans autre abri désormais que mon corps.» Mais de telles phrases sont impossibles, venant de qui a perdu confiance dans le langage, d'où la nécessité, sur le plan thérapeutique, de redonner à qui s'est absenté le goût de parler...

-3-

Un mot n'arrive jamais seul; il peut être précédé par une émotion à couper le souffle, appeler une émotion en retour: dans les deux cas, il est accompagné par toutes une cohorte de mots amis qui dansent autour de lui. L'émotion ressentie, captée, mais non capturée, et puis canalisée, livrée nue aux mots qui lui font l'amour induit un mouvement de tout l'être: ça bouge, ça remue en moi avant de devenir un besoin irrépressible d'en parler à d'autres en allant à eux. Il y a là, à l'œuvre, une participation de tous les instants où l'anticipation et la rétrospection ont maille à partir. Je voudrais retenir le plus longtemps possible ce qui fait sens si brutalement en moi au moment où je l'écris afin de le polir, de le peaufiner. Il n'est pas bon de se livrer sous la forme

d'une matière brute; le travail de la forme est essentiel. Anticiper l'effet que telle ou telle phrase, tel ou tel passage aura sur un lecteur lambda m'est tout à fait impossible: je ne puis écrire que pour quelques-uns qui me connaissent bien, au jugement desquels je me remets en toute confiance. Quand j'anticipe, je regarde constamment en arrière: ce qui a déjà été écrit relance ce qui est encore à écrire, le fait naître sous mes yeux...

Parfois, un mot, un seul, rayonne dans la solitude, mais cette solitude est fautive, c'est nous qui souhaitons l'isoler pour mieux le savourer. Cette mise en cage du mot ne lui réussit pas; sans ses amis, bien vite, il s'étiolle dans notre conscience qui croyait s'en repaître. Trouver le mot juste pour rendre une émotion ou bien toucher la corde sensible *en lâchant un mot*, personne ne s'y risque: les mots aimés ne viennent jamais seuls. Il faut qu'ils soient accompagnés de faire valoir.

Une phrase, puis deux, puis trois, et voilà que se construit l'espace propice au rayonnement d'un mot magique qui arrive *au moment voulu*, en s'insérant à merveille dans une chaîne langagière. Ces mots, ces phrases, je les aime à travers qui les lira; ce sont des mots d'amitié ou d'amour...

-4-

«*L'amour est un caillou riant dans le soleil.*» Jacques Lacan

De toutes les pierres précieuses qui scintillent dans notre caverne, il en est une qui brille plus intensément que les autres, c'est celle-ci que nous élisons sans hésiter... D'aucuns restent béats devant la caverne fermée à leur désir. Ils croient entrevoir des richesses insoupçonnées. S'ils entraient, ils seraient bien déçus. Dans la caverne, nulle richesse, que des trésors, à porter de bouche, intouchables, mais nullement intangibles.

C'est que les pierres ne deviennent précieuses et ne brillent que pour ceux qui savent prononcer les paroles propices qui font apparaître, dans la nuit, les merveilles insoupçonnées.

Dans la caverne, c'est d'abord la nuit noire. Il faut laisser sa noirceur à la nuit, ce n'est qu'en elle et par elle que notre langage est à même de conjuguer, pour les conjurer, les puissances du regard et les paroles propitiatoires. La vision est à ce prix.

Les mots que nous aimons, les mots magiques, nous sont soufflés par la nuit qui nous sent prête à l'affronter. Quoi de plus beau qu'une nuit sidérale? Les étoiles sont à notre portée, à portée de regard, mais inaccessibles, lointaines furieusement...

Quand j'étais enfant, il me semblait pouvoir accrocher les nuages d'un geste de la main quand je plongeais mon regard dans le bleu du ciel qui moutonnait. Le haut et le bas, l'écume de la mer houleuse, entrevue dans ma prime enfance provençale et le moutonnement d'un ciel nuageux ne composaient qu'une seule image, réversible.

De même, dans la caverne, il me semble voir, dans la nuit, des étoiles, posées sur le sol introuvable, mais j'ai les pieds sur terre, je ne marche pas droit sur elles, je ne me penche pas non plus: le haut et le bas, échangeant leur signe et leur force, donnent cela: un horizon indépassable par où la route droite, rectiligne – le but clair choisi en toute lucidité: la vie claire, faite de rectitude et de droiture, soucieuse de ses droits et des ses de-

voirs – vient à s'effacer dans le lointain d'un horizon indistinct. Commence alors non pas une errance insensée, l'abandon au n'importe quoi, aux coups de tête stériles, mais un chemin où la vérité n'a pas lieu d'être, un chemin, qui plus est, absorbé par l'horizon que j'embrasse du regard. Pas de vérité toute faite, glorieuse, unanime à l'horizon où se perd tout chemin...

Tout alors reste encore possible, comme suspendu à cet horizon qui recule à mesure que j'avance vers lui. Il n'y a que la marche traçante qui vaille, l'espace sillonné de signes, dans tous les sens.

-5-

Entre les mots règne une affinité sélective qu'il faut se contenter d'enregistrer sans essayer de l'expliquer... Ils avancent de front tels de joyeux compagnons qui marchent en bande: impossible de discerner un maître mot à la tête de cette troupe bariolée. On les sent unis comme les cinq doigts de la main, même si chacun, on le pressent, est prêt à faire la route pour son compte... Encore ne sont-ils pas cinq, mais, à vrai dire, innombrables, quoiqu'en nombre toujours fini.

Il faut bien s'arrêter sur l'un deux, mais pour les aimer tous ensemble, même si aucun ne peut prétendre avoir le dernier mot. Les mots sont sujets, si l'on n'y prend pas garde, à une étrange maladie: la logorrhée. Les mots coulent alors d'une bouche qu'il faut faire taire. Dans un premier temps, mieux vaut l'écouter, cette bouche intarissable, et puis lui parler, placer son mot, le lui mettre en travers de la bouche pour lui donner à réfléchir. Parler pour ne rien dire n'est pas notre fort! Encore est-ce bien agréable de se laisser aller à être bercé par une parole anodine, peut-être profonde, si on l'aide à mettre en relation ce qu'elle dit et redit avec ce qu'elle ne parvient pas à dire et qui est comme le motif inconscient de son bavardage.

Les moulins à paroles, il faut les inviter à prendre le vent pour leur faire comprendre que nous préférons les moulins à roue qui tournent dans les eaux vives. Nous serons ce bief qui canaliserait cette parole qui parle à tout vent: il en jaillirait des perles d'eau scintillantes aussi profondes, aussi superficielles que la lumière qui les fait briller au soleil...

Nous aimons cette tautologie de tous les instants telle qu'elle s'anime au fond de toute parole qui se veut profonde. Le moulin peine à soulever son eau, mais y parvient toujours, aidé en cela par la masse d'eau qu'il peine à soulever dans un premier temps, mais qui l'entraîne, sous l'effet de l'attraction terrestre, vers le bas, vers le fond. Entre temps, tout est à recommencer, mais ce n'est pas peine perdue: les perles d'eau scintillent au soleil en permanence. La roue du moulin figure ainsi l'effort humain pour produire du sens, effort toujours récompensé par cette gerbe d'eau qui tombe en scintillant: parole de lumière par où l'eau et le soleil, sans jamais s'épouser ni se confondre, marient leurs effets dans un bruit de chute d'eau...

An der Schule Blau

«J'ai espéré la déchirure du ciel (le moment où l'ordonnance intelligible des objets connus – et cependant étrangers – cède la place à une présence qui n'est plus intelligible que pour le cœur). Je l'ai espéré, mais le ciel ne s'est pas ouvert.» – Georges Bataille, *Le coupable*

-1-

Enfant déjà, l'été venu, je m'allongeais dans l'herbe pour regarder le ciel. Je m'y perdais pour quelques minutes, souvent après avoir lu des poèmes jusqu'au vertige. Grisé de mots, je voulais me reposer et retrouver dans le ciel les impressions que m'avait laissées tel ou tel poème. Reposer mon regard en le posant sur le ciel était chose aisée à première vue...

Parmi les poèmes que je lisais et relisais il y avait «L'éther» de Hölderlin. Je tentais de faire sur moi l'épreuve d'une certaine véracité: le ciel que Hölderlin évoquait dans «L'éther» me tenait alors sous sa fascination, aussi voulais-je voir si le ciel me ferait autant d'effet que ce poème du ciel. C'était loin d'être le cas. Je n'étais pas déçu. Je ne voyais dans le poème que du plein et dans le ciel que du vide. Ce vide, je l'associais à une sensation de lenteur, à quelque chose de lent à venir dont je n'espérais rien de précis. Le poème, quant à lui, exprimait un désir en énumérant un peu maladroitement les êtres vivants, y compris les végétaux, arbres et plantes qui selon Hölderlin «tendaient» tous leurs «bras» vers le ciel. C'était cette aspiration, ce «Streben» comme tension de tout l'être qui tenait en haleine la parole du poète: l'écriture comme expression d'un désir, d'une «aspiration nostalgique» (Sehnsucht). Pris en tenaille entre le passé et l'avenir, son poème véhiculait une tension presque insupportable malgré l'évocation «bucolique» qui le soutenait tout entier, tout en trahissant une souffrance sourde. À l'aide du langage seul, Hölderlin tentait de rendre supportable une tension qui, livrée à elle-même, menaçait de le détruire. Il n'évoquait pas le ciel, se contentant de l'invoquer au nom des êtres vivants qui, comme lui, aspiraient selon ses dires à s'unir au ciel. Il voulait voir dans ce désir un désir universel propre à tous les êtres vivants que seul le langage humain avait pour vocation de mettre au jour. Cela avait donné ce poème unique en son genre qui n'avait, à l'image du ciel que je scrutais, rien de consolant non plus, mais je sentais bien que déjà le langage serait mon domaine privilégié: je préférerais le ciel poétique au ciel au-dessus de moi. «Tout» se jouait dans une approche subjective d'un certain génitif: dans l'expression «le poème *du* ciel», je voyais à l'œuvre une ambiguïté propre au langage et que je jugeais délicate. Le ciel n'était l'auteur d'aucun poème. Quand je pensais poème *du* ciel, je n'imaginai pas le ciel propriétaire du poème qui lui correspondait cependant. La correspondance du poème et du ciel, soit la réponse que le poète donnait au ciel bien réel qu'il avait peut-être scruté inlassablement avant et pendant l'élaboration de son poème, cette correspondance au sens épistolaire du terme, cette réponse, donc, lancée à l'adresse du ciel, eh bien je sentais et je voulais qu'elle fût, avant tout génitif de possession, un génitif purement subjectif. On pouvait être possédé par le «feu du ciel», en d'autres termes, le poème pouvait bien

être «la chose» du ciel, lui appartenir comme on appartient à ce qui nous fascine et par là, aussi, affirmer à travers le poème, une liaison, presque une soumission qui se traduisait par cette phrase non dite qui traversait le poème tout entier: «J'appartiens au ciel, mon Père.» Dans cette phrase non dite que suggérait tout le poème, il y avait encore une autre pensée à l'œuvre: la perte du père et l'absence de repère qu'avait laissé le père qui s'était absenté dans la mort prématurée. Le poème offrait une orientation à travers le dédale du ciel. Il devenait le «repère» du poète qui répétait sans cesse à mots couverts sa douleur d'orphelin de père... Oui, cela se pouvait: on pouvait être possédé par un absent que figurait le ciel, mais ce génitif de possession impliqué dans l'expression «poème du ciel» renvoyait celui qui écrivait le poème à sa pure subjectivité de sujet parlant face au vide d'une absence. Au comble de la douleur intervenait la douceur du poème qui disait la perte, l'éloignement peut-être volontaire du dieu. Cette pensée plus tardive chez Hölderlin, je l'ignorais moi aussi alors. Elle était en germe dans ces poèmes encore thématiques où le «poématique» se cherchait encore. Je sentais obscurément que quelque chose venait à manquer pour s'être éloigné à tout jamais, peut-être pour nous ménager, malgré la douleur que nous causait cette perte.

-2-

Les rares nuages d'été qui passaient dans le ciel, il me semblait pouvoir les toucher et même les attraper. Je n'avais qu'un geste à faire pour les tenir dans ma main! Dans les premières minutes, tendre la main vers eux me paraissait aussi inutile que de me lever. Cette apparence de paresse flattait le géant que j'étais! J'avais consenti à faire l'effort de m'immobiliser pour regarder passer le ciel dans mes yeux. Toutes ces volitions et ces actions, dans un premier temps, suffisaient à me contenter... Gâcher ce plaisir, en faisant l'effort de tendre le bras vers ces gros nuages blancs, ah ça non! J'ignore encore si c'était la contemplation du ciel qui me rendait paresseux ou bien si ma paresse trouvait en lui une occasion de s'alanguir jusqu'à faire de moi ce pur regard qui ne voyait plus rien que le bleu qui dansait dans mes yeux...

En tous cas, très vite, j'étais pris au piège: la paresse investissait jusqu'à mon regard. Je ne voyais bientôt plus que mes yeux en train de regarder le ciel. Le ciel était bien toujours là, mais comme superflu: son vide faisait le vide en moi. Pour ne pas m'égarer plus avant en devenant comme absent, je redoublais d'attention et peu à peu des petits fils noirs extraordinairement mobiles se mettaient à passer lentement sur ma cornée. Le ciel agissait comme un révélateur: je me voyais voir. Et voir signifiait pour moi percevoir ces petits défauts de la vision, cette vie infinitésimale qui flottait dans mes yeux. Le ciel bleuissait à vue d'œil, rendant plus intense, d'instant en instant, le vide qu'il était et puis tout retombait dans le bleu. Le jeu recommençait: le vide s'abîmait dans le bleu qui s'évanouissait dans le vide pour redoubler encore d'intensité. À la fois intense et fade, presque laiteux, le ciel devenait vide et le vide avait la couleur bleue, celle de mes yeux, un bleu hésitant entre le gris et le bleu.

Il n'y avait rien d'autre à voir que ces sortes d'animalcules noirs fins comme des cheveux, mais tordus qui se promenaient à la surface de mes yeux face au bleu du ciel qui s'abîmait dans le vide qu'il demeurerait.

Cette sensation était agréable ! Je ne m'en lassais pas et la fraîcheur de l'herbe était une bonne raison de plus pour rester cloué au sol dans une bienheureuse somnolence, les yeux rivés dans l'attente de rien d'autre que ces petites bestioles capricieuses qui semblaient flotter d'un œil à l'autre... Parfois, en cillant, je les faisais se déplacer sur mon œil, puis elles revenaient à leur mobilité première, toute de lenteur. Une sorte d'hypnotisme me gagnait peu à peu jusqu'à me faire oublier le poids de mon corps. Je lévitrais mollement avec l'impression agréable de flotter dans le ciel.

Ma paresse d'enfant avait ainsi trouvé un complice de taille en la personne du ciel. Le ciel bleu était devenu le bleu du ciel et je puisais dans ces veinules noires qui passaient devant mes yeux une raison de vivre ici et maintenant sans souci du lendemain. Après le long travail scolaire et l'angoisse qui m'avait gâché les journées interminables à écouter en silence les paroles obscures du maître, je goûtais enfin le repos. Il y avait la fraîcheur de l'herbe, la couleur du ciel et la nonchalance de ces nuages de coton à portée de mes mains. Et tout cela flottait dans mon corps et dansait dans mes yeux qui n'en pouvaient plus de tout ce bleu. Je finissais toujours par tendre une main crispée vers le nuage le plus proche. Je le saisissais sans le toucher : il n'échappait pas à ma prise, il ne s'évanouissait pas non plus comme une fumée impalpable. Il continuait sa route avec ma main qui partait au loin dans la lenteur calculée du ciel devenu le complice de ce voyage immobile qui m'emmenait loin des hommes et des devoirs. Un instant magique qui se répétait à chaque nuage saisi... Puis il me fallait me relever et repartir. La journée ensoleillée était terminée. Il fallait rentrer à la maison avec mes parents, mais j'avais le cœur léger. J'avais flotté l'espace de quelques minutes dans le ciel bleu et j'emportais sur moi sa chaleur et l'odeur de l'herbe grasse.

Les nuages étaient mes amis toujours changeants. Des nuages, toujours des nuages, jamais les mêmes et pourtant des nuages encore... Cette vie-là faisait mon enchantement. Il faisait bon vivre avec de tels amis au cœur. C'étaient eux qui me consolait de mes journées d'école. Mon seul horizon redevenait pour plusieurs heures par jour l'encrier et la plume, le tableau vert qu'il fallait garder de longues minutes sous les yeux pour ne pas en perdre une ligne. Et surtout, pas de ratures, pas de pâtés ! J'aimais mon buvard vert sur lequel j'écrivais je ne sais plus trop quoi. Des mots, sans doute, qui me distraient de tout ce vide où je me débattais. Peu de choses avaient alors un sens pour moi en classe. Je faisais de grands efforts pour comprendre, le plus souvent en vain. Je ne voyais pas où tout cela menait. Impossible pour moi de comprendre l'intérêt de tous ces problèmes, de ces divisions à virgule que je m'appliquais à faire malgré le dégoût dans les règles de l'art. La campagne seule avait un sens pour moi et les animaux qui la peuplaient. Je ne comprenais bien que ça et l'amour que me portaient mes

parents, mais je ne comprenais pas pourquoi ils m'avaient abandonné ainsi dans cette école froide et injurieuse où l'ennui le disputait à la froideur...

Je pensais à la campagne chaque fois que c'était possible. Je revois les marches pleines de gaieté en compagnie de mon père et je repassais dans ma mémoire les conversations que nous menions le long de la rivière, nos parties de pêche aussi, nombreuses en ce temps-là. Chaque balade était une occasion de découverte et la pêche m'occupait des heures sans m'ennuyer. J'étais un pêcheur tenace et avisé, un observateur habile à trouver le meilleur endroit où taquiner le poisson. J'ai grandi comme tout le monde, mais je n'ai pas pu oublier l'école du ciel, les oiseaux aussi et leur perpétuelle inquiétude. Les oiseaux et moi, on se ressemblait. Le ciel n'est pas leur demeure. Ils n'y passent que contraints et forcés par la possibilité qui leur est propre de voler de branche en branche et pourtant ce n'est que dans ce vol imposé que les hommes que nous sommes imaginons une complète liberté. Au sol, les oiseaux sont gauches, tout occupés à épier de droite et de gauche la survenue d'un possible danger. Il leur faut se nourrir et repartir à la moindre alerte. J'étais des leurs : le sol m'allait mal, mais je ne pouvais pas m'en passer.

Je n'étais heureux que face au ciel, mais moi je n'avais pas d'ailes. Je volais avec mon esprit, les yeux perdus dans l'azur qui me prenait pour ce que j'étais, un enfant solitaire et sage qui rêvait d'habiter dans le ciel sur un gros nuage. Bien sûr, il y avait la pluie, la grisaille qu'elle charrie avec elle, la pesanteur du ciel qui s'essouffle. Quand il pleuvait, j'avais l'impression que le ciel se traînait, qu'il n'en pouvait plus de porter tous ces nuages gris. J'expliquais la pluie comme ça : j'entendais le vent murmurer à la pluie : « *Le ciel en a assez de vous traîner. Faites un effort ! Allez, allez, il faut pleuvoir maintenant !* » Et les nuages en riaient si fort que des larmes leur venaient aux yeux et il se mettait alors à pleuvoir à grosse gouttes. D'autres fois, c'était le ciel qui avait un rhume. Une pluie fine nous tombait dessus...

Il y avait aussi l'orage. Aussi loin que je puisse remonter, j'ai toujours aimé les orages. D'abord, il y avait – il y a toujours – l'odeur forte de la poussière mouillée par les premières grosses gouttes de pluie et le bruit, le bruit de l'orage qui gronde au loin et qui se rapproche lentement. J'adorais cette approche. Je n'ai jamais imaginé que le ciel pût se mettre en colère. Bien plus tard, j'ai su que les Grecs imaginaient que Zeus fulminait en lançant des éclairs. Pour moi, les éclairs n'étaient pas un spectacle parmi d'autres ni l'expression d'une colère divine. Ils étaient là de toute nécessité inexplicablement. Je les regardais, fasciné, mais c'était le grondement du tonnerre que j'appréciais le plus, son roulement mortel qui ne détruisait rien. On eût dit une colère pour rien, sans motif. C'était une manifestation de puissance débonnaire qui me galvanisait au lieu de me tétaniser. Le ciel s'amusait à faire peur. Je n'avais pas peur, bien protégé que j'étais dans ma maison, derrière les carreaux de la vitre, les yeux rivés à la fenêtre. Et puis l'orage passait. Il s'éloignait dans des grondements qui se prolongeaient parfois dans mon sommeil quand il avait fallu tout de même aller me coucher. J'imaginai que l'orage veillait sur moi qui n'avais pas peur de lui.

Je m'endormais plein de confiance dans le ciel, les joues calées contre mon oreiller douillet, bien au chaud. Je serrais les mains contre lui. D'une main, j'en tripotais les angles inférieurs entre mon pouce et mon index et je m'endormais heureux. Ces coins d'oreiller que je faisais passer entre mes deux doigts, je leur avais donné un nom : je les appelais des « gogols »...

Mes parents avaient remarqué mon manège avec l'oreiller. Je revois encore ma mère me demander sans crainte particulière, juste pour savoir, ce que je faisais là. Je lui avais répondu : « *C'est mes gogols* ». Elle n'avait pas insisté. Dans mon souvenir, je la vois encore toute amusée par cette expression insolite... Au matin parfois, parfois seulement, le ciel était comme lavé : plus un nuage au ciel ! Le jardin brillait sous la rosée et un coup d'œil dans le ciel me suffisait pour voir qu'il n'y avait plus rien que le bleu tendre du ciel, presque timide sous le soleil rutilant. Les arbres et les plantes luisaient sous le soleil qui allait sécher tout cela en quelques heures. Je ne pouvais pas détacher mes yeux du ciel pendant quelques minutes. L'orage était parti, bien parti, jusqu'au prochain. Tout ce ramdam était fini, comme si rien ne s'était passé, jusqu'à la prochaine fois ! Ce n'était pas grave. Ça reviendrait un autre jour, j'en étais sûr. Tant de bruit pour rien... Cette pensée était réconfortante. J'aimais cette force inutile qui n'avait d'autre vertu pour les hommes que d'arroser la terre. Pour moi, l'orage ne servait même pas à arroser la terre. Il grondait dans un bruit de tonnerre parfois assourdissant, parfois lointain. C'était un frère. Je partageais ses jeux que n'inspirait jamais la colère. Ce jeu n'avait pas de règle. Le ciel se contentait d'afficher sa présence pour moi et pour tous ceux qui voulaient bien l'entendre...

-3-

Je n'ai pas changé. Me voici aujourd'hui aux pieds de cette montagne avec le ciel pour tout horizon et je ne me lasse pas de le regarder tel qu'en lui-même. Le ciel de mon enfance est toujours là. Il veille à mes côtés tantôt indifférent à mon sort, tantôt soucieux et chagrin de me voir me pencher sur ma vie. Je le sens sur mon épaule quand un rayon de soleil caresse ma joue. Le fond de l'air est chaud. La journée s'annonce magnifique et j'entends ne pas la gâcher en versant dans les regrets ou les remords. Ma vie passée, je la laisse au vent qui est le confident infatigable du ciel. Mes fatigues, qu'elles aillent leur chemin sans moi ! La sérénité de mon regard posé sur cette montagne du Jura n'a d'égal que le ciel bleu qui brille au-dessus de cette montagne millénaire. Ce ciel si particulier, d'un bleu tendre qui n'emporte pas les yeux, je ne le trouve qu'ici dans le Jura de mon enfance. Où que je pose les yeux, je ne vois que sérénité et joie de vivre. Il y a en contrebas, à flanc de montagne, la vigne, « promesse du vin », et plus haut, à hauteur de buse, je vois les premiers frémissements du ciel qui bleuit. La journée sera bonne...

Depuis mon enfance, la patience a la couleur du ciel. Sous le ciel, le paysage est une personne. Certains paysages sont riants, d'autres sont austères... La couleur du ciel les accompagne toujours. J'aime tout du ciel, sa grisaille, sa lumière parfois intolé-

nable de douceur, sa toute brûlure aussi, l'été, quand le soleil cogne. Le ciel est pour moi la vie même. Je ne manque pas d'amis de par le monde et j'ai cette chance que n'eût pas Hölderlin : je n'ai pas perdu mon père dans ma tendre enfance. Le vide qu'il laissera à sa mort, je ne tenterai pas comme Hölderlin de le remplir avec des mots adressés au ciel. Le poème du ciel est déjà écrit. Il fourmille d'allusions aux êtres terrestres qui d'après le poète tendent tous vers lui. J'ai pour ma part fait le deuil du vide depuis mon enfance. Ma perspective est inverse de celle de Hölderlin. Le ciel, bleu ou gris, paisible ou déchaîné, je ne l'interroge pas anxieusement. La douleur ne réside pas dans la perte d'un séjour béni des dieux. J'ai toujours fait l'expérience du vide en présence du ciel, qu'il fût diurne ou nocturne.

La nuit n'a aucune vertu spéciale à mes yeux. Je ne me hasarde pas à la chanter comme le fit Novalis. Toujours le ciel n'aura fait que me renvoyer à moi-même en me forçant à tourner mon regard en dedans, non pour y trouver quelque délicieux secret, mais pour sentir en moi-même le poids des choses et des êtres qui habitent le monde. C'est en cela, en cela seulement, que le ciel fonde un séjour pour moi. J'ignore, je veux ignorer tout regard vers le haut. Les montagnes ne m'incommodent pas pour autant. Elles sont l'expression d'une vie terrestre ascendante à l'égal de celle des hommes qui privilégient le regard horizontal qui ne se porte avec plaisir et contentement que sur des égaux, des personnes elles aussi qui ne prennent personne de haut et qui ne lèvent pas les yeux au ciel pour y chercher une consolation. J'ignore de ce fait toute espèce de parole assénée du haut d'une chaire et tout commandement qui se veut transcendant. Je n'accepte que la parole commune et les décisions prises entre égaux.

« *Notre Père qui êtes aux cieux...* » Cette phrase en forme de prière, je la laisse à ceux qui ne voient dans le ciel qu'une promesse de justice, alors que seule m'importe la justice des hommes ici-bas. L'expérience précoce du ciel m'aura appris ce regard tourné vers le dedans, soit la pure subjectivité du regard qui se voit regarder et la nécessité de rompre avec lui pour me tourner vers les hommes. Dans le ciel, je voyais les nuages avec lesquels je jouais : les mots des poèmes ne m'intéressaient que parce qu'ils faisaient référence à des choses concrètes que je pouvais toucher ou ressentir. Dans le même temps, les mots devenaient eux aussi une matière de bouche, une manière de me sentir exister ici et maintenant. Ils n'étaient pas l'équivalent symbolique des choses concrètes. Ils acquéraient une concrétude que j'éprouvais en parlant ou en lisant à voix haute des poèmes écrits par des hommes et des femmes de chair et de sang et qui s'adressaient à moi qui les lisais. Ils devaient, il est vrai, m'éloigner peu à peu des choses concrètes que j'aimais tant quand j'étais encore un enfant, mais leur abstraction aura toujours été compensée par leur poids et leur densité d'héliotropes : dès mon enfance, ils étaient devenus mon ciel à moi plein du vide qu'ils laissaient dans le monde soudain désert pour de longues minutes. J'étais plein de ce vide que remplit la parole. Pas de repli sur soi, pas d'abstraction forcenée et aucun goût pour une certaine vérité suspendue au bon vouloir du ciel. Rien qu'une parole d'homme

en face du monde, abstraite et concrète à la fois, de la matière sonore face à la matière du monde dans un jeu d'échange où le sens va du monde aux mots et des mots au monde, sans qu'il soit possible de décider lequel des deux aura le dernier mot. Le ciel fut mon école. M'y perdre, d'emblée, fut impossible à cause du vide qui est sa seule vérité. Le langage que j'y puisais, l'envie pleine de gaieté de parler le langage du ciel qui me venait, quand mes yeux n'en pouvaient plus de se voir regarder le vide, j'ai voulu le lancer au monde en m'adressant aux hommes. J'aurai ainsi beaucoup écrit aussi en pensant tendrement à quelques femmes que je chéris encore maintenant. À présent que je me tiens pour longtemps à flanc de montagne, ayant enfin trouvé un séjour à ma mesure, je puis le dire : je n'aime rien tant que le ciel pour ce qu'il me rabat sur les choses de la terre et qu'il me pousse à écrire face au vide qu'il est tout entier dans la lumière ou bien dans la nuit étoilée. C'est dans ce mouvement d'évidement que je puise la force de nier l'évidence : la perte du séjour. Le ciel, décidément, n'est pas ma demeure. Pourtant persiste en moi non la nostalgie d'un être suprêmement bon penché sur ma vie et celle de mes proches, mais le désir constant de faire face au vide que représente le ciel vide de dieux. Ce faisant, je n'ai pas le regard de celui qui scrute les hauteurs. Ayant depuis longtemps fait le vide en moi, j'ai sans cesse l'impression forte de garder mes yeux posés sur l'horizon. Il n'y a pas de verticalité qui vaille et inversement je ne rêve pas de tout rapetisser en ramenant tout à moi. Le vide du ciel suscite en moi un trop-plein, une surabondance d'écriture qui ne finira qu'avec moi... Les mots de mon père et de ma mère, les mille et une conversations qui ont jalonné mon existence, mes lectures aussi sont comme l'écho de ce vide que tout un chacun porte en soi et qu'il peut reconnaître face au ciel qui n'est pas notre père, mais notre frère de misère. Ce n'est que dans cette fraternité du vide que l'amitié pour les hommes peut se réaliser... Très jeune, j'aurai fait l'épreuve de la séparation fondatrice de toute communication digne de ce nom, avec soi-même, avec les autres, proches ou lointains, avec le vide premier et dernier dont nous sommes issus et dans lequel nous retomberons. La déchirure du ciel n'aura jamais été pour moi une perspective exaltante. Son absence n'aura jamais engendré en moi la moindre dépression. Il n'y a dans mon ciel que des anticyclones annonciateurs aussi bien des plus belles journées d'été que des pluies les plus nourries, les plus fécondes aussi.

L'art et la manière

-1-

La pensée telle que je m'offre à elle, je ne peux espérer la retenir en la tenant pour ce qu'elle est d'abord : une tentative pour y voir clair en moi. Y voir clair, bientôt, cède le « pas » devant une autre exigence : celle qui, obscurément, m'affronte au désir de ne rien penser que le rien qui détruit ma pensée. Pensée détruite avant d'avoir été construite, pensée de rien, pour rien... Une

épure, une ébauche, tout au plus, et pourtant quelle débauche de mots, quelle hécatombe ! Il en reste des traces : ces lignes que je viens de tracer !

Pensée de l'absence dans une absence de pensée, cela n'est pas, et pourtant, c'est bien là que se joue ce que je peux penser de la pensée lorsque j'en éprouve les limites évanescentes... L'impensé est comme le compagnon invisible de ma pensée, il la redouble quand ma pensée redouble d'effort pour le penser ! Ce que la pensée ne pense pas quand elle pense et parce qu'elle pense, c'est là l'impensé même. L'impensé est comme la « somme négative » de ce que ma pensée a rejeté pour pouvoir seulement penser...

Je dois renoncer à penser l'impensé pour tout simplement pouvoir penser quelque chose de sensé ; c'est ma seule possibilité... Je ne suis pas le seul à formuler les choses ainsi ; j'emprunte beaucoup, mais j'espère aussi aller jusqu'au bout de ce qui, dans ce mouvement, s'offre à penser à moi seul, fût-ce dans un refus que m'oppose la pensée...

Je ne me refuse pas à penser, bien au contraire, c'est la pensée qui se dérobo quand elle s'offre à moi avec tous ses attraits... Je suis dans la situation d'un homme pressé par le désir qui soulève la jupe d'une femme sans « préambules » ! La femme s'écarte vivement et me giflé aussitôt... Mais j'ai aperçu un court instant ce que je ne devais pas voir... Je repars penaud, sans m'excuser, retrouver une femme facile qui me livrera ses charmes pour le plaisir de s'exhiber ; je sais que, faisant cela, je ne serai pas plus avancé, car ce que je verrai alors jusqu'à le toucher ne sera déjà plus ce que je cherche...

La réalité, ce que ma pensée en peut saisir, a des pudeurs qu'aucun homme ne saurait dévoiler ; il peut tout au plus tenter de « soulever la jupe » pour s'apercevoir aussitôt que l'énigme s'est dérobée.

Du jour où je pensai cela date ma fatalité... Baudelaire m'avait marqué de son empreinte ; j'avais souri à cette formule pleine de charme que je lui avais empruntée. Je ne pouvais dire mieux, la formule de Baudelaire s'était imposée à moi et, paresse ou courage, je persévérais dans cette tendance que j'avais toujours aimée de penser dans le sillage des autres ou du moins « à côté » d'eux.

J'avais appris depuis longtemps à aimer ce qui venait de loin me visiter, parfois en songe, parfois dans ce rêve éveillé qu'était devenue la pratique de l'écriture pour moi, mais je n'étais préparé par rien que j'eusse vécu jusqu'à présent pour faire face aux limites d'une expérience que je savais sans limites autres que celles que je ne pouvais pas me donner, des limites imaginaires qui bornaient ma pensée que je me bornais à « noter » au jour le jour dans la particularité des jours heureux ou des jours plus sombres qui me voyaient las et découragé...

La limite, c'était moi ; l'expérience, elle, était sans limite aucune ! Peut-être, à ma façon, faisais-je l'expérience de la finitude et de l'infini qui n'expose en elle que ses raisons de ne pas être.

Il aimait comparer son ambition à une toile dans laquelle il capturerait des insectes volants de diverses espèces... Il était cette araignée menue, humble et féroce qui dépendait des aléas du temps... Le moindre coup de vent, une pluie un peu violente suffisaient à détruire sa toile; ce vent, cette pluie venaient autant de l'humeur du temps que de lui.

Il n'était pas maître du jeu, mais il disposait d'assez d'espace et de savoir-faire pour jeter ailleurs une autre toile... Les insectes, bien sûr, étaient, dans cette métaphore, les idées du temps qui prenaient leur envol pour venir se prendre dans sa toile après s'être prises elles-mêmes pour des aigles au moins, majestueux et souverains; en fait d'aigles, il ne capturerait que des insectes terre à terre, peu habiles au vol, tels ces grosses fourmis ailées qui prolifèrent certains étés...

De métaphore en métaphore, il accomplissait une métamorphose du réel qu'il jugeait plaisante à certaines heures; son évocation le distraiyait du sérieux de son travail. Mais, parfois, la métaphore devenait plus forte que tout, elle s'imposait à son esprit comme étant la vérité de ce qu'il vivait et non comme un jeu habile propre à la fois à le distraire et à exprimer une certaine manière de voir les choses. La vérité de la métaphore était alors tournée vers le dedans; elle ne regardait que lui qui regardait le monde.

C'était comme si son regard n'avait pas traversé la vitre, avait rebondi sur elle, lui était revenu en plein visage pour qu'il pratiquât une sorte d'autopsie implacable. Il voulait voir par lui-même, ne pas être dupe, mais il y avait ce soupçon lancinant; peut-être était-il dupe de lui-même et de ses images? Pour le savoir, il fallait aller jusqu'au bout de la logique qu'elles semblaient exposer, et ainsi vérifier si elles étaient adéquates à la réalité qu'elles prétendaient exprimer.

Cette vérification était impossible, non qu'il parlât constamment par images, mais le langage dans son entier fonctionnait en lui et chez tout le monde comme un équivalent général abstrait de la réalité. L'à peu près de ces images était invérifiable car rien, aucune perception, aucun raisonnement, ne garantissaient une perception juste, objective, dénuée d'images préalables à cette pensée imagée qui sévissait dans son esprit quand il se laissait aller au parler en images.

À la base même de l'activité humaine, depuis des temps immémoriaux, il y avait l'activité imageante: l'image est toujours première. Mais alors, pourquoi certaines images nous séduisent et nous convainquent-elles alors que d'autres ne « fonctionnent » pas, tombent à plat, paraissent pauvres et stériles? Il fallait bien admettre qu'une logique souveraine présidait à leur élaboration en ce que certaines satisfaisaient l'esprit qui les concevait ou les vivait tandis que d'autres semblaient vides de sens.

Il s'était ainsi persuadé que les images « forgées » par les hommes avaient une vie propre que l'on pouvait raconter, suivre à la trace à travers le temps. C'étaient les images qui faisaient les hommes, grands ou petits... Une sorte d'archéologie de l'activité imageante était possible.

Pour lui, elle devenait une urgence quand la « toile » se déchi-

rait, quand il ne savait plus où il en était, quand son esprit était en proie à une fragmentation qui menaçait de faire de lui un être multiple, une personnalité éclatée, exposée à tout vent. « Le vent de l'éventuel » était le seul qu'il voulait bien accueillir comme une brise favorable à sa navigation, à son errance...

L'errance était tout ce qui demeurait quand il laissait aller en lui les images. Ce faisant, il était sur le chemin de l'erreur. L'erreur n'est pas un leurre, tout au plus le produit de l'activité imageante quand elle se déchaîne. L'image, par définition, est toujours fausse; c'est en cela qu'elle est fascinante. Vivre sous la fascination des images... Un destin bien triste! Et pourtant, comment les congédier? Leur faire une place, énorme, dans sa vie, oh oui, mais pour les laisser parler en marge de toute vérité. Les images ne sont vérifiables que dans l'espace qu'elles ouvrent: certaines sont « belles » parce qu'elles satisfont en nous une infra-cohérence, soit « quelque chose » qui échappe à notre corps et qu'il ne peut dire que de manière détournée. La métaphore est un grand détournement du réel...

La pensée qui se dérober, il faut tenter de l'enrober dans la pâte des mots. Un flot constant d'images s'offre à moi que je ne saurais fixer autrement que par écrit pour ne pas succomber à la facilité de la rêverie. La paresse a du bon, ceci dit, elle est délassante...

La musique, par exemple, peut paraître une pure facilité à celui qui s'y adonne en écoutant d'une oreille distraite un continuum sonore agréable, flatteur même, pour son oreille. Elle peut aussi être prétexte à rêverie sur laquelle des mots viennent se greffer après coup, après l'écoute. On peut tenter de rendre compte de ses impressions ou des émotions, voire des sensations que l'on a éprouvées à l'écoute d'une pièce musicale qui nous a enthousiasmés ou même ennuyés...

Le travail des mots reprend vite le dessus! Donner un équivalent littéraire d'une musique? Il ne saurait en être question! D'emblée, certes, c'est l'auditeur, le sujet parlant, qui s'interpose entre la musique écoutée et la musique mémorisée... Les mots commencent à s'agiter à l'écoute même de la pièce musicale, puis continuent leur chemin à travers un dédale d'images suggérées par la musique. Au final, on se retrouve avec parfois un texte assez long qui ne rend compte que de ce que telle ou telle musique a « évoqué » pour une personne singulière. Un exemple admirable entre tous de ce type de texte: ce que Baudelaire a écrit sur la musique de Richard Wagner. Baudelaire ne « savait pas lire la musique », de son propre aveu, pourtant son texte sonne juste: on peut se retrouver dans son texte...

La singularité, voilà ce que la musique nous invite à penser au moment où nous l'écoutons: singularité de la pièce écoutée, singularité des impressions, des émotions, des sensations qu'elle suscite en tout un chacun, l'accent devant être mis sur ce « chacun » tout en gardant en mémoire ce « tout », cette universalité de la musique qui s'adresse à tous.

Le moment de l'écoute est le moment de la singularité, parfois extrême, quand la composition est étrange, dérange nos

habitudes d'écoute pour nous ouvrir – si nous nous ouvrons nous-mêmes – sur un horizon insoupçonné devant lequel notre imagination hésite avant de prendre son élan pour se lancer au-devant des mots...

L'écriture, quant à elle, redouble la singularité de l'audition d'une pièce unique : rendre compte d'une perception singulière d'une pièce singulière, mais en utilisant le fond commun des mots qui résonnent en tout un chacun de mille façons différentes tout en conservant le « sens » : nous parlons tous avec des synonymes, chacun mettant beaucoup de lui-même, de son vécu, dans les mots-clefs de l'existence. Il n'est pas jusqu'à des mots aussi galvaudés que « déjà, jamais, toujours, tout le temps, etcetera » qui ne soient nuancés par nos attentes, notre expérience de la vie, et notre vie quotidienne vécue dans la lassitude, la fatigue ou au contraire l'entrain et la joie de vivre.

Par-delà toutes ses nuances personnelles intervient cependant le fond commun des images, des associations d'idées, des réminiscences que nous partageons tous et toutes. C'est le moment de la contrainte la plus grande, la plus sournoise aussi : on se croit libre d'associer tel ou tel mot pour découvrir – parfois seulement ! – un peu dépités, que cela a déjà été pensé et dit avant nous.

Comment une expérience vécue comme singulière peut-elle déboucher, le plus souvent, sur la banalité et la redite ? Ceci est peut-être inévitable si l'on accorde trop de crédit au langage... Tomber sous le charme des mots, c'est faire l'expérience du déjà pensé, du déjà dit. D'autre part, ce que je crois être le seul à éprouver en écoutant telle ou telle musique n'est peut-être pas si singulier que cela !

Si la musique a pour vocation de rassembler, de fédérer les hommes et les femmes autour d'un même « culte », d'une même ferveur – on peut en douter si l'on songe à l'extraordinaire variété des courants, voire des « chapelles » sans parler de la dichotomie musique populaire / musique « savante » – alors on peut admettre qu'elle véhicule d'abord un « sens commun », une signification au sens le plus large du mot que tous et toutes ont en partage.

Les « chapelles », les écoles, les courants, les styles qui s'opposent ne font qu'exprimer un besoin de ferveur quasi religieux ! On retombe alors inmanquablement dans le sectarisme, l'étroitesse de vue, l'éclatement du « sens commun » qui n'est plus vécu que dans le cocon du petit nombre. On peut se croire « élu », appelé à témoigner de la grandeur d'une œuvre que les « autres » persistent à vouloir méconnaître ou mépriser...

On le voit, la singularité a maille à partir avec ce qui reste de sens commun dans une communauté déchirée. La musique peut exprimer ce déchirement en le rendant délicieux ; en cela, elle ne fera que renforcer un certain repli sur soi !

Écoutant de la musique, je fais l'expérience d'une pensée en acte, mais le sens ne réside que dans l'architecture sonore qui préside à son élaboration... Cette pensée requiert un geste musical plus ou moins complexe ; elle met en jeu le corps de celui qui la joue.

Si je persiste à chercher un sens à la musique, il me faut faire

intervenir le langage : je parle de ce que j'ai ressenti, et il y a fort à parier que je tomberai dans la banalité, la redite... Mais peut-être que je n'écoute telle ou telle musique que pour me sentir partie intégrante d'un groupe, d'une « chapelle » ; j'exprime alors un choix de vie, de valeurs. Je n'ai en ce cas aucune espèce d'intérêt pour cette singularité en acte qu'est la musique. Elle n'est qu'un prétexte à rassemblement, parfois même à fusion dans une communauté fusionnelle...

Je valorise un style musical pour mettre en valeur un style de vie et affirmer une certaine hiérarchie de valeurs... Où est la singularité ? Je ne souhaite que me fondre dans la masse d'un public pour communier avec lui dans la ferveur que m'inspire tel ou tel artiste, tel ou tel courant ! Quant à la musique, qu'en est-il de sa valeur ? Qui en décidera en dernier ressort ? L'actualité, la mode, la postérité ? La postérité ressort d'une certaine hiérarchie des valeurs opposée à une autre hiérarchie des valeurs qui ne veut que valoriser l'actualité, la mode...

La singularité d'un fait musical n'est pas toujours effective... Les musiques à la mode ne sont que des biens de consommation, la consommation étant dans ce jeu la valeur suprême ! L'essentiel, alors, est de consommer de telle ou telle manière en affichant des choix esthétiques qui puissent être vus : habillage, coupes de cheveux, signes de reconnaissance divers, et biens de consommation particuliers préférés à d'autres...

Le singulier et le commun nouent de bien étranges liens quand on s'adonne à la rêverie musicale apparemment en toute innocence, c'est-à-dire en toute ignorance de ce qu'elle implique. La musique la plus forte, c'est-à-dire la plus novatrice – et qui par-delà le temps peut conserver ce statut – appelle de la part de celui qui l'écoute le rejet de l'élitisme : il ne doit pas se sentir appartenir à une « chapelle », sous peine de « faire de l'universel singulier » en tombant dans le sectarisme !

Jouer au jeu des mots sur la musique, c'est courir le risque de noyer la singularité d'un discours musical dans la banalité : la musique la plus sublime peut donner naissance à des propos d'une grande pauvreté si diserts soient-ils... Se taire, écouter dans la solitude ou le recueillement du concert une musique magique, et puis applaudir, en parler après coup si l'on veut... Pourquoi pas ! C'est en tous cas plus prudent que les grands discours en forme de manifestes ou les textes toujours approximatifs truffés de poncifs, de lieux communs qui émaillent la critique musicale depuis qu'elle existe. Et pourtant, il faut défendre la musique, les musiques, contre les imbéciles et les « chapelles » ! Pour cela, la plus grande rigueur est de mise : la musicologie doit intervenir pour cantonner le plus possible le discours sur la musique dans des limites techniques acceptables !

Libre à vous, après, de laisser courir votre imagination, de laisser parler vos préférences, d'afficher plus ou moins habilement votre culture et tout ce qu'elle véhicule d'images désuètes ! La musique forte, novatrice est toujours en avant des images ; elle fixe un état des lieux pour des lieux qui n'existent pas encore et n'existeront jamais que dans son flux sonore dans lequel il est impossible de se reposer.

«Parler musique», c'est le plus souvent céder à la paresse ! Écouter, s'enthousiasmer à l'écoute d'une musique, c'est tout autre chose : c'est ressentir en soi le besoin d'aller vers les autres pour dire : «Tu entends ça ! C'est génial !», et courir le risque d'une fin de non recevoir qu'il faut accepter...

Pareuser en écoutant de la musique, pourquoi pas, c'est bien la meilleure façon d'échapper à l'ennui mortel qui nous gagne quand nous assistons à n'importe quel office religieux sans saveur qui ne fait que prôner un universel singulier que nous ne partageons pas ! La paresse commence avec le langage, sa facilité sournoise, cette façon inéluctable qu'il a de nous faire tomber dans le « commun » au détriment de la singularité.

Il est préférable, pour l'amour de la musique, de se taire beaucoup et de l'écouter beaucoup en faisant taire en soi les images, les belles images censées exprimer ce que nous avons ressenti à son écoute. Alors, parler, oui, mais pour faire acte d'enthousiasme en essayant constamment de ne pas tomber dans le piège de la facilité imageante trop vite confondue avec l'imagination en acte qu'est toute musique pourvu qu'elle se propose autre chose que de jouer avec des mots et des images !

Au jour le jour

Extraits

Dana Shishmanian

Homme à la serviette

Il est recroquevillé sur sa serviette gonflée comme une panse
modeste timide tout voué à ses affaires
il n'embête personne
ne regarde pas autour
s'excuse d'exister
d'être assis là à prendre la place de quelqu'un
mais n'en déplaît à ces messieurs-dames
il a une mission bien à lui
c'est de veiller sur la serviette
elle contient les secrets des chefs
les dossiers du bureau
les affaires du château
les sentences du Bon Dieu
les plaintes des innocents
les testaments des perdants
les confessions des brigands
gardien de ce qui ne le concerne pas
son devoir d'ignorance est sa dignité
son silence – sa garantie
le néant est sa patrie

Il disparaît tout d'un coup
ni vu ni connu
tandis que le métro continue
d'avancer dans son trou

Le couple déparié

C'est une révolutionnaire
une passionaria (une
ex mais qu'importe)
le rictus du mépris de la mort
supposée
au coin de la bouche
le défi du risque assumé
au bout du nez
l'avanti bandera rosa
flottant sur le front en guise de mèche

grise
l'anorak d'ouvrière vieilli retro
les chaussures de marche
en daim
les mains nerveuses aux doigts allongés
se rappelant les gestes de pliage dépliage
des tracts subversifs
alors qu'ils fricotent fébrilement
un luxueux magazine de voyage
la voix rauque et brusque
quand elle s'emballe
«c'est insupportable enfin
qu'ils mettent pas de toilettes dans les cabines
du yacht
pourquoi tu ne dis rien
tu ne protestes jamais
c'est une insulte il faut dénoncer
les salauds les bâtards les enfoirés»
sa fugue passée
s'estompe sur le visage immobile
du mari
pauvre bougre jadis bonhomme
et débonnaire
il prend la vie comme elle vient
et elle est venue à lui telle une furie
trop tard pour s'échapper jamais compris
ils ont cru tous à un coup de foudre
par mésalliance
(lui petit-bourgeois elle prolétaire)
(en fait c'était à vrai dire
exactement le contraire)
il se tait comme toujours il s'expose
dans la sérénité de son regard enfantin
il porte le nom de la rose
quand elle vaincue replonge
dans les pages du magazine frissonnant comme un songe
d'immenses méduses marines
figée elle semble flotter à la verticale
tel un arbre
endormi
le mari veille sur elle
il veille il ne dort jamais lui
et le métro les emporte tous les deux
vers ses abîmes

Leila

Elle vient du désert je le sais
d'après son front lisse ses regards apaisés
ses lèvres charnus léchées
par le sable
elle a la peau de cendre sèche
les mains tranquilles ramassées sur son ventre
vide de tout désir
c'est une anachorète
elle a tout vu tout vécu
y a renoncé
elle s'est marié au néant
s'est laissée immoler
ce n'est qu'une petite fille
elle porte cent ans dans ses regards
mille sur ses épaules
droites
elle a la couleur du ronce
la douceur de la pierre
l'ouïe du vent s'engouffrant dans les dunes
elle se tient sur le quai du métro
immobile
comme un arbre pétrifié
ce n'est que moi qui devine
l'inondation future
qu'engendra son amour ou sa haine
elle-même ne le sait pas
mais l'attend
comme elle attend le métro
sans pensées

Les événements poétiques

Oui, il y a des événements dans un poème
surtout des catastrophes naturelles
il y pleut beaucoup
les inondations n'en sont que plus fréquentes
puisque'il y a de grands incendies à toujours devoir éteindre
sinon qui sait
le monde pourrait s'effacer
au gré d'une étincelle échappée
d'un poème non terminé
il y a aussi beaucoup de gesticulation
autour des mystères
une eucharistie au propre corps a lieu tous les jours
sous les deux espèces
le pain de la parole le vin du verbe
c'est ainsi que le poète se mange et se partage

vous y êtes invités
entrez et prenez-en tous
juste faut-il en signe de reconnaissance
ouvrir vos organes de sens
à l'intérieur
vous entendrez sentirez goûterez toucherez verrez
le festin nu –les noces au ciel
ici et là des hirondelles
et partout des danses aux loups
qui s'y prend en devient fou

Oui, il y a aussi des chasseurs

Exorcisme absent

Chacun pour soi et tous en troupeau
grégarité et individualisme
sans individus et sans collectivité
la joie en cage
la fête transformée en hystérie
panem et circenses et tous ensemble
homo homini lupus
où sont les nouveaux évangélistes
pour exorciser les démons
quand piétinés sous les sabots des porcs qui se jettent à la mer
les pauvres lèvent encore la voix
pour demander l'aumône
inutilement
la musique oui il n'y a plus que cela
mais que faisons-nous hors son emprise
au mieux
nous menons les porcs
les plus honnêtes d'entre nous
se font pierres sous terre
pour le tremblement de terre
du jour de l'avent

<http://www.helices.fr/helices/shishmanian.html>

À l'enfant qui sommeille en nous

Nadia Agsous

Le lendemain d'une nuit tumultueuse. Tourmentée. Dérangée. Un matin comme tant d'autres. Dans une chambre d'enfant. Un lieu où dans le moindre recoin, la peur qui rêve d'être abandonnée dans le creux du silence lourd en mémoire d'amour et d'espoir, arpente l'espace dans un mouvement entrecoupé de suites d'efforts désespérés. Et au cœur de ce vaste lieu où se croisent et s'entrecroisent les sinuosités de la vie, une discussion bien étrange entre une mère et son fils. Une histoire qui se joue en deux scènes.

Scène I

La marche des Sirius sur la planète Terre

— Maman ! Maman ! Je les ai vus. Ils sont là. Dans notre ville. Parmi nous, crie l'enfant en s'empressant de se blottir dans les bras de sa mère.

— Mais qui donc ? répond cette dernière, l'air étonné, serrant très fort son fils dans ses bras pour le rassurer et le protéger des êtres du dedans et du dehors qui errent en quête de proies fragiles et innocentes.

— Eux. Ces grands êtres blancs qui ressemblent à des animaux domestiques. À la tête grosse comme une pastèque. Ils ont de grands, d'immenses, de gigantesques yeux blancs. Oh, qu'ils me font peur ! J'ai la chair de poule rien que d'y penser !

— Mais que racontes-tu, mon cœur ? Tu as complètement perdu la tête, ma petite vie. Ah, ces bandes dessinées japonaises qui retournent les esprits dans tous les sens de la vie et de ses impossibles chimères ! Je t'avais pourtant prévenu. Voilà que tu me pousses à réduire le rythme de tes lectures !

— Mais non, maman ! Les mangas n'ont rien à avoir avec ce que j'ai vu cette nuit. Tu ne me crois jamais. Tu ne me fais jamais confiance. Qu'avez-vous donc vous, adultes à croire que la parole des enfants n'est pas fiable ? Je t'en prie, maman, crois-moi ! Ils sont là ! Tout près de nous. Hier matin, alors que j'allais à l'école, j'en ai rencontré un à l'entrée de la ville, près du canal où nous avons l'habitude de nous promener les dimanches. Il était debout.

*L'enfant des pierres est mort
Assis contre le rideau de fer du marchand de fèves
Ses yeux blancs face au grand large
Il semble s'être assoupi peut-être rêve-t-il toujours de son pays*

François Xavier – *L'enfant des pierres*

Immobile. Il tournait le dos à la montagne qui nous protège et veille sur nous. Regarde ! Une preuve ! Une photo. Alors, je mens ? J'ai perdu la tête ? Les mangas ?

— Et je suppose que tu es le seul à l'avoir vu ?

— Non ! Non ! Deux personnes. Euh euh ???? Il y avait deux personnes. Euh... ou plutôt deux ombres fuyantes courant à toute allure. Têtes baissées. On dirait qu'elles conspiraient. L'air était bien étrange. Il y avait comme une éclipse dans le ciel. Puis une espèce de mélange de jaune et de gris. Quelque chose qui ressemblait à de la lumière et à de l'obscurité. Les nuages étaient rouge-sang. Le décor n'était pas beau à voir. Il y avait de quoi avoir des frissons. Un moment, mes cheveux se sont dressés sur ma tête. J'avais cru qu'ils s'envoleraient avec le vent. Oh, ma maman, j'ai peur ! Quelque chose va nous arriver. Quelque chose de mal. Je le sens. Oh, maman chérie, je ne veux pas me séparer de toi ! Chante-moi une chanson. Celle que tu fredonnais lorsque j'étais enfant. Tu me berçais dans tes bras et tu chantais :

*Am privit-o in ochii ultima aora/Lacrimile curgeau,
erau atat de amare/Ma ruga sa n-o uit, simtea ca-I
ultima vara*

Je regarde pour la dernière fois dans tes yeux/Les larmes coulaient, elles étaient si amères/Elle m'a demandé de ne pas l'oublier, elle sentait que c'était le dernier été

— Que de souvenirs heureux ! L'ère de l'insouciance ! De l'innocence ! Et si j'avais pu, j'aurais arrêté le temps.

— Te voilà bien triste mon fils ! Tu m'inquiètes. Es-tu sûr



que tout va bien ? Veux-tu me dire ce qui te préoccupe ?
Je te promets que euh euh...

— Oh, le bruit de leurs pas ! Je les entends. Ils vont attaquer. Leur planète est trop petite. Ils se sont multipliés. Ils sont mille, deux mille, trois mille, mille, mille et... Ils projettent de nous envahir. Leur chef s'appelle Sirius. C'était un ancien terrien. Il a été chassé du paradis terrestre avant même qu'il naisse car il avait des idées diaboliques et meurtrières. Il a des ambitions expansionnistes. Dominatrices. Il veut conquérir le monde entier et même l'univers. Il est dangereux. Il tue des enfants. Des hommes. Et des femmes. Il sépare les mers des montagnes. Les poissons de l'eau. Le feu de l'air. La terre du ciel. Et sème la haine jusque dans les entrailles des cœurs. Et tout cela ? Au nom de la Démocratie ! Au nom du Bien ! Ne le crois pas ! Il dit toujours qu'il vient sauver l'humanité et apporter la lumière et la civilisation aux sans-voix et aux opprimé(e)s. Mais si tu voyais combien de malheureux il a emprisonnés. Tués ! Exterminés ! Son cœur est vidé de son sang. Plus une seule goutte ! Son regard glace et creuse les profondeurs du vide. Ses sentiments sont noircis par la laideur de son âme... Oh, ma mère ! Qu'allons-nous devenir ?

Soudain, au cœur de cette chambre d'enfant, les voix se taisent. S'arrêtent de se mouvoir. De courir. De vibrer. De gesticuler. De vivre. La vie basculée dans le néant. La mort qui éclate dans un délire au sens indéchiffrable ! La mort ? Chut ! Mystère !

Et dans l'immensité de l'espace de ce cocon protecteur. Sous les décombres des vestiges de l'amour, la sensation d'une présence humaine. La vie ! L'odeur de la mère qui aime. Aime. Aime. Et aime encore et encore d'un Amour qui ouvre les bras à la vie qui flotte entre le refus de la haine et le désir de nourrir éternellement les utopies qui se tissent de certitudes. De grandeurs. De révélations qui émerveillent. Éblouissent. Illuminent. Et transcendent.

Une main sur le visage de cet enfant qui ouvre les yeux sur les angoisses de l'existence. Une main chaude. Douce. Aimante. Une main généreuse qui laisse exploser sa tendresse. Elle caresse tendrement la peau juvénile de l'enfant qui s'apprête à affronter la vie dans toute sa beauté. Dans toute sa laideur. Dans ses deux facettes. À la fois exaltante et horrifiante. Humaine et animale. Heureuse et malheureuse.

Un rêve aux couleurs des fleurs rouges nées dans le ter-

reau de la vie. Une mère qui aime, veille et protège. Un enfant qui se blottit dans les bras d'une histoire qui s'affranchit de sa peur de l'inconnu et laisse échapper de son antre une forte odeur d'amour et de liberté qui embaume les bas fonds des émotions qui chuchotent, susurrent et racontent une histoire qui se conjugue au passé, au présent et au futur.

Au cœur d'une dimension temporelle qui court à perdre haleine dans le retentissement des souvenirs des jours heureux : l'histoire du retour de « Rajoul Wa Imrâa »².

Scène II

Le retour de Rajoul wa Imrâa

— Tu as fait un cauchemar, cette nuit ? Oh, encore un cauchemar ! Cela fait combien de fois en une semaine ? Qu'est ce qui te préoccupe mon fils ? Ça ne va pas à l'école ? Dis-moi ! Parle-moi ! Raconte-moi tout ! Viens te réfugier dans mes bras ! Viens oublier le mal et son cortège de souffrances et de douleurs !

— C'est cet homme ! Il est partout. À la télévision. Au cinéma. Dans la rue. À l'intérieur des maisons. Cette nuit, il me parlait. Il me disait qu'il te tuerait et que je resterais orphelin.

— « Sans mère ? Sans mère ? ai-je crié. Mais comment ? Comment ? Oui. Comment pourrais-je survivre ? » Il m'a alors fixé de son regard froid. Dur. Vide. Triste. Sinistre et tout en éclatant de rire, d'un rire effroyablement effrayant, il a disparu furtivement dans la pénombre de ma chambre. Cet homme aux yeux creux, trompeurs, sournois, insidieux a plusieurs visages. À l'image d'un caméléon. Tantôt chien. Tantôt humain. Tantôt dragon. Tantôt loup. Tantôt diable. Tantôt Dieu. Tantôt homme. Tantôt femme. Et dès fois, il a tous ces visages à la fois. Alors, c'est à ce moment-là qu'il devient capable des pires horreurs. En Palestine, en Irak, à Sarajevo, en Algérie, au Nigéria, au Rwanda, en Haïti...

— Palestine ? Nigéria, Haïti... ?

— Mais que sais-tu de ces pays et du monde, mon fils ? Tu es si jeune !

— Crois-moi, oh maman ! La foule l'acclame, le réclame,

le déclame. Mais il nous veut du mal. Tous les soirs, il s'enferme dans le reflet de son miroir et parle à la face déformée de son visage. Et je l'entends pleurer et lui dire tendrement :

« Oah, ma face, ma belle face ! Toujours aussi malade ? Tu ne guériras donc jamais ? Condamnée disent les docteurs ! Par la faute de ces terriens, tu as épousé les contours de la laideur. Tu as pris la couleur de la mort. Du pus ! Encore du pus ! Ça coule à flot. Mais comment arrêter cet écoulement qui m'inonde au point de m'aveugler ? »

— Écoutes-moi, mon fils ! Ce visage te hante au point de t'habiter et de te posséder. Mais ne t'ai-je jamais raconté l'histoire aux reflets d'or de ce rêve que je fais depuis que je suis toute petite fille ? Dans ce monde-là, mon fils. On ne hait pas. On aime. On ne détruit pas. On construit. On ne tue pas. On donne la vie. On n'humilie pas. On valorise. Dans ce monde-là, un homme et une femme. Pas très souvent côte à côte. La plupart du temps séparés. Éloignés l'un de l'autre. Mais très proches par la force de l'amour qui les lie et les relie. Qui les unit et les réunit. Très proches, mon fils. Tu veux certainement savoir à quoi ils ressemblent ? Tiens, j'ai une photo. Regarde les ! Leur corps irradie une mosaïque de lumières : bleue, verte, rouge, violette, oranger, or, argentée. Des lumières qui fument. Qui se donnent à la lumière de la lune qui peu à peu installe son orchestre et tout son matériel de réjouissances. Et que la fête commence ! Que les tambours battent leur plein ! Que les musiques emplissent les cœurs privés d'amour et de tendresse !

Retrouvailles ! L'image de la vie et ses infinies ouvertures sur des possibles en attente de devenir.

Retrouvailles ! La rencontre de deux êtres qui se cherchent et se recherchent. Suspendus à l'orée d'un Eden où la vie tournoie. Trébuche. Virevolte. Avance. Se fait de plus en plus imposante. Se glisse hors de son antre pour s'égarer dans l'écho du vent qui souffle aux quatre coins du monde.

Retrouvailles ! Le lieu où l'Amour court en toute liberté frapper aux portes closes afin de les ouvrir à la Lumière qui s'acharne à envahir l'espace de ses désirs expansionnistes. Bénissons cette protection contre les forces du mal ! Ce Sirius, mon fils, n'est pas tout puissant. Là-haut. En bas. Dans les cieux. Dans les nuages. Au fonds des mers et des océans, des êtres aux origines mystérieuses guet-

tent. Et lorsque Sirius prépare un plan de destruction, ils accourent vers Rajoul wa Imrââ afin de les informer du complot. C'est alors que chacun de son côté, quitte son havre de paix et de sérénité pour revenir sur terre et ensemble, barrer la route à Sirius et compagnie. Mon fils, le savais-tu ? Rajoul wa Imrââ sont les parents de Sirius.

— Que me dis-tu là ? Sirius le fils de Rajoul wa Imrââ ? Tu es sérieuse ? Oh ! Ma petite maman ! Beaucoup d'imagination ! Tu devrais écrire un roman !

— (Rires) Je suis sérieuse. Je ne te raconte pas d'histoires. Il est leur fils aîné. Il leur a échappé avant même qu'il ne soit conçu. Au moment où le spermatozoïde et un ovule allaient faire la fête, le grand-père de Sirius connu pour ses compétences maléfiques, s'est emparé de l'œuf. Kidnapping sans rançon. En fait, il s'agit d'un vol d'enfant en pré-gestation. Il voulait remplacer l'enfant mort-né disparu dans les flots de la tempête que Dieu envoya sur l'Univers pour punir les hommes et les femmes de leur engouffrement dans le néant. Tu vois, cette photo est très récente. Elle doit dater d'hier. Oui. C'était bien hier que l'arc en ciel avait occupé le ciel pendant de très longues heures ? Hein ! Nous étions heureux. Te rappelles-tu ? Nous étions devenus multicolores. Les reflets de ces couleurs irradiaient nos visages. La présence de Rajoul wa Imrââ avait envahi mon corps, ma tête. Je savais que le mal avait été vaincu. Vaincu non pas par les armes et la violence mais par leur présence. Tout simplement. Que Dieu te protège mon fils ! « Khamsa fi aïn Sirius »³ et toute sa fratrie. « Et cinq dans les yeux » du démon qui nourrit sa haine ! Que le Saint du Saint de notre belle ville éloigne à jamais de toi tous les mauvais êtres qui avancent en rampant. Sans faire de bruit. En silence. Lentement. Insidieusement. Que la main de ma main les retienne prisonniers pour toute l'éternité. Que l'arrière main de mon père les empêche d'escalader les montagnes et de déverser sur nous leur venin empoisonné. Que ta main, mon fils, se retourne sept fois avant de tourner le dos au froid qui a envahi les cœurs et construit une baraque en bois. Question de développement durable, crie-t-il à qui veut bien l'entendre. Que la main de ton père prenne la tienne et, main dans la main, vous irez fièrement marcher sur la grande route et affronter les forces du mal qui guettent, regardent, observent, menacent au point de vouloir attaquer. Conjure le mauvais sort, mon fils ! Tiens ! Prend ! Une amulette confectionnée de la main de Rajoul wa Imrââ. Portes-la à ton cou, mon fils. Et lorsque la peur envahira ton cœur, prends la de ta main droite et pose la

dans ta main gauche. Ouvres-la. Un texte dansera sous tes yeux pétillants de joie. De bonheur et d'amour. Un texte dont le Verbe résonnera en toi comme une révélation qui hantera tes sens et guidera tes pas. Ce texte, lis-le mon fils. Lis-le sept fois. Sept fois à droite. Sept fois à gauche. Il paraît que ces mots ont le pouvoir d'éloigner les esprits les plus maléfiques, les plus réfractaires, les plus rebelles. Il paraît qu'ils effacent les peurs d'un revers de la manche. Il paraît qu'ils soignent les maux les plus incurables. Il paraît qu'ils sèment la paix là où il n'y a que la guerre. Il paraît qu'ils cultivent du blé là où douze mois sur douze il ne fait que sécheresse. Là où toutes les minutes un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept huit, neuf, dix... des personnes rendent l'âme à force de ne point avoir mangé. Oui. Sans nourriture pendant toute une vie. Lis ! Lis ! Mon fils. Et lorsque tu n'auras plus de souffle, tu « agiras ». Tu « risques ». « Tu vivras ». Encore et encore. Éternellement, mon fils car

*Il meurt lentement
celui qui devient esclave de l'habitude
refaisant tous les jours les mêmes chemins,
celui qui ne change jamais de repère,
ne se risque jamais à changer la couleur de ses vêtements
ou qui ne parle jamais à un inconnu.*

*Il meurt lentement
celui qui ne change pas de cap lorsqu'il est malheureux au
travail ou en amour,
celui qui ne prend pas de risques
pour réaliser ses rêves,
celui qui, pas une seule fois dans sa vie, n'a fui les conseils
sensés.*

*Vis maintenant !
Risquer-toi aujourd'hui !
Agis tout de suite !
Ne te laisse pas mourir lentement !
Ne te prive pas d'être heureux !⁴*

— Au nom de cette belle poésie, tu liras, au nom de la Connaissance et de l'Érudition. Tu liras pour que Lumière tu sois, mon fils ! Au nom de tout ce qui nous entoure et nous fait exister, tu vivras, mon fils ! Hier. Aujourd'hui. Et demain.

— Ce qui me reste à faire, c'est grandir vite, très vite pour pouvoir comprendre le langage énigmatique et mystérieux des adultes.

Notes :

1 – Chanson du groupe Ozone (Moldavie).

2 – « Rajoul wa Imrââ », langue arabe, signifie « homme et femme ».

3 – « Khamsa », langue arabe, signifie « cinq ». « Khamsa fi aïnek » qui signifie « Cinq dans tes yeux », est une expression invoquée pour éloigner le mauvais œil et le mauvais sort.

4 – Extrait du poème *Il se meurt lentement* du poète chilien Pablo Neruda (1904-1973).

Hanétha Vété-Congolo en librairie, qu'est-ce que «Avoir et Être: Ce que j'Ai, ce que je Suis» ?

«Avoir et Être» est une parole. Il est une tentative de parler un souffle éclaté du dedans et qui ne s'accommode d'aucun rôle, de piècs riz. C'est une fébrilité agissante qui tente de s'égruger dans le mot. Il est avec l'homme, pour l'homme mais il est aussi à la recherche de l'homme. À celle de son premier cri. «Avoir et Être» est un haut désir de faire Relation en donnant le mot qui montre l'imaginaire, la commotion intérieure, qui dit les terres noires et les symboles qui les fécondent. Il éjacule le mot matriciel parce qu'il quête la fruition. Et à ce mot, il ne peut rien arriver parce qu'il est brute. Il n'est pas réductible, mais installé dans une primitivité humaine consciente d'elle-même.

«Avoir et Être» est aussi une espèce d'ère mondaine primitive personnelle.

Pourquoi le choix de la poésie ?

Je n'ai pas choisi le genre de cette parole donnée. Ce n'est d'ailleurs pas le genre qui a déterminé la manière de parler ou le contenu de la parole mais c'est plutôt cette dernière et sa nature qui l'ont formulé. J'ai dit. C'est tout. Je ne catégorise pas la littérature, ce qui reviendrait certainement à hiérarchiser, alors que la littérature manifeste l'homme. Elle le produit, elle le fait se produire et le met au devant de ce à quoi il ne peut échapper, soit lui-même, soit encore son humanité. Évidemment, son humanité peut être parfois son inhumanité mais la littérature expose et l'expose à cela.

Alain Mabanckou parle de vos choix de mots comme étant la traduction d'une parole-projectile. Que représentent les mots pour vous et leur association ?

Ce que je pense du mot est plutôt ce que je ressens et qui est sans doute la projectoire de la parole-projectile. Et ce que je ressens est à mi-chemin entre l'intuitif et l'empirique, l'insaisissable déroutant et le pleinement saisi. Ce qui tient mon intérêt dans le mot est son rapport à la fois congruent, perceptible et opaque avec l'homme. C'est le point de tension, le point de rencontre entre le su et le non su qui fait que l'on est dans un tourbillon extatique.



Le mot est sans doute le for intime de l'homme. C'est le mot qui le plus souvent marque la Relation. C'est cette Relation qui me prend et me mène à considérer sa signification et sa symbolique. Celui pour lequel je ressens est le mot chargé, caractérisé. Il n'est pas dit en dehors du sentiment, de l'idée, de la pensée, de l'émotion, de la vision. C'est la vision qui le fait vouloir se faire mot, se matérialiser sans compromis. Celui qui porte sens et ce faisant fait perdre tout sens pour ne laisser régner que le vacillement, l'envie indicible mais urgente d'aller à l'éclatement; celui qui se fait chevauchant, loa absolu et qui transforme en «posé» celui qui ressent sa charge, son caractère.

Et donc, ce mot-là est un ventre de femme. Un utérus. Il porte. Et pour moi, il porte souvent le symbole, le signe. Je suis du mot, je suis du signe et en fait je suis telle parce que Caraïbienne. La Caraïbe est peut-être le lieu où le mot s'est démontré le plus signifiant et a fait s'exprimer au plus loin et au plus fort les fibres de l'homme. C'est lui qui a justement confondu le contexte historique qui aurait, vu sa teneur, pu mener à la totale annihilation de cette fibre humaine. C'est le mot qui nous a permis de nous défendre contre l'avanie historique, c'est lui qui nous a permis de dire l'Homme que nous étions, de parler de notre refus de la déshumanisation.

C'est lui qui nous a permis de poser, une fois pour toutes, que nous entendions, envers et contre tout, demeurer

dans l'humanité irréductible qui nous caractérisait. Les écrivains caribéens, tous ont (im)posé l'Homme caribéen par le mot après que c'était déjà le mot, surtout celui du conte, de la parole échangée en aphorismes, en chansons qui avait permis la traversée. Ils ont démontré par lui, le type de Relation que nous entretenions avec l'Autre. Chez nous, il y a eu, comme le montrent les faits historiques, une croyance sibylline en la parole et le mot. Il a été le topique par-dessus nous pour interdire la désarticulation complète de l'humain. Je suis de ce mot-là. Je suis aussi du signe inattendu qu'il représente.

L'association d'un mot à un autre ne fait que traduire cela. Donc, je choisis les mots dans la conscience d'un but. Mon but est de faire texte. Ici, s'opère un travail sur la langue, pour la pensée mais aussi pour la création et l'esthétique. Concorde les mots; surtout lorsqu'ils sont démonstrateurs d'un signe, d'une pensée ou d'une émotion signifiantes, d'une parole neuve, diffractée, imprévisible, esthétique non encore dite; marque leur ultime caractère de grandes fécondes aspirant à l'élargissement de l'homme, de son monde. Cela les marque grandes créatrices voulant le brut, le beau ne s'embarrassant d'aucune norme, d'aucun dogme et se matérialisant dans l'incongru, dans l'opaque, dans l'imprévu et dans le confondant. Ce qu'on aura pu appeler grotesque en certains temps et que nous avons assumé d'un tjiip jemanfoutépamal. Le mot révèle le substrat de la fibre intérieure lorsque celle-ci déploie son imaginaire. Que le mot – parce qu'investi d'un sentiment humain porté à son plus grand faite – fasse l'homme réagir par ce que lui-même le mot ne peut parler; c'est-à-dire, le corps intérieur et extérieur pris dans la totalité d'un sentiment, d'une émotion, d'une pensée; est envoutant. C'est cela que l'on doit ressentir lorsque monté par un loa. On se laisse volontiers à la merci d'un suprême dans la totale confiance et croyance parce qu'on sait son bienfait.

Quelle place pour la poésie dans le Tout-monde ou monde universel ?

Le monde universel qui magnifie le un conformisant n'est pas le monde diversel, plus grand dans le divers qui le définit et qu'il ne cesse d'amplifier. Le diversel, si j'ai bien compris fait place, est place inclusive pour tout cela qui fait du monde une diversité totalisante au sein de laquelle peut s'opérer la Relation.

Aujourd'hui, dans le monde, de plus en plus, en tout cas,

bien plus que cela aura pu se faire avant, différents mondes se rencontrent et produisent souvent du nouveau non imaginé au préalable. La possibilité de se déplacer et de communiquer instantanément est formidable. Cela dit, le grand dominant est incontestablement la cybernétique qui propose une formule de relation à son image. Donc, alors que l'on peut être en contact à l'instant de son désir avec un monde autre que le sien et qu'on vit l'impression d'ouverture, on a aussi cette impression d'un monde qui s'invagine en dirigeant tous ses efforts et toute son attention vers une seule modalité d'existence.

En ce que la poésie procède d'un imaginaire particulier mais commis à la Relation avec tous les autres imaginaires, en ce qu'elle pose d'emblée une opacité qui en appelle inlassablement à d'autres, au donner et au recevoir, en ce qu'elle peut être une poétique de la Relation, qu'elle procède de l'homme alors, elle est tout à fait appropriée pour le Tout-Monde qui n'est ni un fourre-tout discordant, ni une mécanique insensée. La poésie, mais bien plus, la littérature dont elle est partie, doit, peut-être plus que jamais demeurer pour émettre la création, montrer les manières d'être et de pensée humaines, pour élargir les dimensions de l'homme qui la crée de son imaginaire. La littérature, me semble-t-il, a non seulement sa place, mais est nécessaire aujourd'hui. Elle est sans doute, l'autre proposition de l'alternative qui permettrait de rester en solidarité avec l'homme.

Vous êtes au carrefour de peuples créolophones, anglophones, francophones, hispanophones pour ne citer que ceux-là, comment intégrer ce métissage de peuples quand on décide de publier un ouvrage comme le vôtre ?

Votre question porte syllogistiquement sur la langue et cela est important. Étant Martiniquaise je suis habitée, j'ose dire, naturellement, par deux langues et par une multitude d'autres micro-langues procédant des deux. Je pense même en vous parlant, à la singulière bio-diversité confirmée de la Martinique et que cela en est le prolongement symbolique et logique. Mais n'en parlons pas pour l'instant. Je suis donc habitée irréversiblement de l'intime particulier de chacune des langues, d'au moins deux imaginaires conjoints. Et j'ai grandi pour ainsi dire, naturellement, avec en moi cette insinuation double lorsqu'elle ne se faisait pas carrément démultipliée, qui faisait tout simplement ses affaires. Je ne me suis jamais posé de questions. C'est une manière d'être vodou formée pour accueillir et comprendre le baroque, l'opaque, la dimen-

sion inconnue des choses et de l'Autre. Dans une cérémonie vodou chacun sait qu'à tout instant il peut être monté, possédé. Il n'y a aucune peur, aucun questionnement. C'est ainsi et cet ainsi va de soi. Par conséquent, en tant que Martiniquaise, il y a en moi des mécanismes inscrits qui agissent instinctuellement et qui posent le Moi comme intrinsèquement propre à l'élargissement inarrêtable. Cette manière d'être, cette manière de l'être ne s'invente pas, elle ne calcule pas, elle ne se calcule pas, elle est là et elle agit. D'ailleurs, cette manière d'être qu'on peut tenter d'expliquer par le mot ne se soumet pas à la « nomination ». Elle la dépasse farouchement. Ce que je suis ne se nomme pas.

La question de la langue implique nécessairement celle de la culture qui en elle-même est si fondamentale. Je suis maintenant dans un lieu de vie que j'ai choisi et que je tente de faire mien et qui n'est pas mon lieu de naissance formatif. Le Maine s'insinue également en moi et je crois parler aussi maintenant une langue du Maine qui n'est ni l'anglais, ni le français que la communauté franco-américaine d'ascendance canadienne parle encore. Je ne me pose pas de questions. Tout cela fait son bolonm chimen sans exeat.

Ainsi, lorsque j'ai écrit « Avoir et Être », je n'ai pas cherché à intégrer quoi que ce soit. Rechercher une quelconque intégration de quelque constituant aurait certainement signalé que ce constituant n'était pas à sa place, qu'il était dans l'ensemble une anomalie, un artificiel surajouté à une entité établie définitivement qui pouvait bien se passer de son apport. L'écriture s'est produite de cette manière, encore une fois, naturellement, parce que tout était là comme il était là. Chacune des insinuations qui me formule en tout cohérent a agit pertinemment pour dire le tout et sa cohérence.

Si on vous demande de nous expliquer ce que représente la poésie pour vous en 2009, que diriez-vous ?

La poésie a été sacrée genre particulier dans le domaine de la littérature. Je peux comprendre puisque écrivant dans plusieurs genres je ne peux pas affirmer avoir pour chacun ressenti les vives émotions et les questions vers lesquelles l'écriture poétique m'a menée. Il y a un indescriptible dans l'acte poétique, cette fantastique trépidation dont la particularité est l'intense brutalité avec laquelle elle arrive. Elle donne envie d'accepter sans remise en cause la pulvérisation particulière de soi qu'on sent immanquablement

venir.

Cela dit, ce qui m'intéresse personnellement est la littérature. C'est-à-dire, une manière de l'art à travers laquelle l'homme exprime l'homme, qui laisse voir ce qu'il a de particulier, qu'il donne en partage et qui lui permet ainsi d'élargir l'homme et le monde qu'il habite. Aujourd'hui, l'importance pour l'homme d'une esthétique comme celle-là me semble peu considérée généralement. La littérature qui n'existe que pour le partage n'est pas souvent reçue puisque nous lisons de moins en moins. La technologie de plus en plus maîtrisée propose d'autres formes d'échanges plus séduisantes du point de vue de la majorité. Mais la poésie qui a été méjugée, voire marginalisée, tout comme l'ensemble littéraire, ne peut décliner puisque l'homme lui, est toujours là et que, parce que fondamentalement instinctuel, il aura toujours, même malgré lui, ce besoin d'aller vers sa propre espèce.

On dit souvent que les pages blanches et les mots permettent une expression, quel message pourriez-vous adresser aux jeunes ou passionnés de mots, de mo matjé ?

Il me semble que la passion intime souvent l'action. Un passionné met en œuvre. L'intérêt intense pour le mot sensé et beau devrait mener à la production selon moi. Le problème se situe fort souvent au niveau de la publication et c'est là qu'il faut ne pas s'impatienter mais persister.

En tant qu'universitaire et chercheuse, quel regard portez-vous aujourd'hui sur la littérature caribéenne ?

La littérature caribéenne est installée, mature, diversifiée et innovante. Le mode de vie, le contexte, la texture caribéens changent vertigineusement et cela a et sans doute, cela aura de plus en plus sa présence dans les textes produits par des Caribéens.

Les conditions de vie d'aujourd'hui ne sont peut être pas favorables au foisonnement d'écrivains comme les impératifs et les circonstances du passé ont pu nourrir l'intelligence et l'esthétique de l'écriture de nos grands écrivains. Aujourd'hui, de jeunes caribéens prennent la plume mais en petit nombre. Il faut dire que le désintérêt général pour la littérature ne conduit pas les maisons d'édition à se réjouir de la publication abondante.

Les nouvelles voix ne sont pas forcément respectées, considérées et soutenues. L'on est peut-être devenu frileux et le risque est tenu sans doute comme bien trop risqué par

ceux-là même qui doivent prendre des risques dans ce domaine.

Mais j'espère que ceux d'entre nous qui décident maintenant de dire en écrivant malgré tout sauront se montrer héritiers méritants de nos aînés et reconnaître combien leur accompli nous est non seulement avantageux mais capital, qu'ils sauront accepter comme eux l'exigence du travail pour la qualité, l'alliance de l'intime spontanéité et de la réflexion, la recherche de l'esthétique en embrassant totalement l'esprit d'ouverture et l'esprit critique; qu'ils sauront conjoindre cette grande qualité-là à la leur propre, sans s'aberrer, sans imiter pâlement, dans l'émancipation donc et sans que cela n'indique aucune contradiction. J'espère aussi que nos aînés sauront reconnaître et comprendre leur descendance et l'animer de leur bienveillance. Nous manquons cruellement de «mentor», de guides actifs.

Le Prix Carbet de la Caraïbe attribué à Alain Plénel, un non-écrivain, par un jury présidé par Edouard Glissant, ça vous inspire quoi comme commentaires ?

Les positions et surtout les actes de Monsieur Plénel ont été admirables et en effet, en faveur du rapprochement des peuples et en celui de l'humanité tout court. Cette force de la position idéologique est d'autant plus importante qu'elle se produit de manière inattendue et dans un contexte répressif. J'admire la non-peur de Monsieur Plénel en ces temps où la tyrannie par l'homme au détriment de l'homme régnait. Je peux comprendre que le Prix Carbet ait voulu honorer cette attitude qui illustre la Poétique de la Relation glissantienne.

Si «désormais» le Prix Carbet doit récompenser une œuvre constante accomplie pendant une vie, qui peut être immatérielle, c'est-à-dire une pensée, une attitude en faveur de l'humanité et non plus une œuvre représentée par un livre, alors le Prix n'est plus littéraire. Il ne remplit plus sa fonction de motivateur pertinent et sûr, encourageant à l'écriture et à l'esthétique justement en faveur de l'homme. Tel que le Prix a été nouvellement articulé, à moins que ce ne soit que temporairement, il se rapproche plus, toutes proportions gardées, de l'esprit du Prix Nobel de littérature qui récompense non pas un seul livre mais une œuvre littéraire et humaine construite dans un temps le plus souvent long.

Je ne crois pas du tout qu'on écrive dans le but d'obtenir

un prix littéraire. Seulement, en plus des autres entraves et la rareté des prix consacrés à notre littérature, si nous n'avons plus le type de soutien que représente le prix littéraire rigoureusement décerné, il deviendra probablement de plus en plus difficile d'inciter à produire la qualité esthétique et littéraire.

C'est peut-être une preuve de post-modernisme que de choisir cette visée pour le Prix Carbet. On voit l'ensemble non pas le un ou l'unicité, on cherche le bien-commun, ouvert pour tous, on promeut le nouveau progressif, l'équilibre, le non-canonique et la rupture avec des conventions inopérantes et absolues. Mais la littérature est ce qui me semble t-il aujourd'hui rappelle à tout instant, l'homme à l'homme.

Tout cela soulève d'importantes questions sur le littéraire aujourd'hui tel que lié au monde.

Cela dit, je ne sais pas si l'on doit demander au Prix Carbet et à Monsieur Glissant d'être les sauveurs de la littérature à la manière hollywoodienne. Cette décision a nécessairement été mûrement pensée et à vrai dire, je n'en connais pas les raisons. Le Prix Carbet qui n'a vu, non pas la Martinique, mais la Caraïbe, voit certainement maintenant le monde et c'est peut-être là un développement logique.

Quel est le livre qui a la meilleure place sur votre table de chevet ?

C'est incontestablement notre Cahier. Mais, il y en a tant d'autres avec lesquels j'entre en communication profonde lorsque dedans, je retrouve rendus vifs, des sentiments et des pensées qui m'obligent incontestablement à les recevoir dans mon plus intime intérieur.

Si quelqu'un vous demandait de lui faire un choix de trois œuvres littéraires, que lui proposeriez-vous ?

Je ne proposerais rien et je maudirais sans doute à volonté cette personne qui tenterait de m'imposer une telle réduction.

Après «Avoir et Être : Ce que j'Ai, ce que je Suis», travaillez-vous déjà sur une autre production ?

Je travaille, je travaille.



Hanétha Vété-Congolo. *Avoir et Être: Ce que j'Ai, ce que Je Suis*. Le Chasseur abstrait, 2009.



No era el padre, pero, era algo parecido a una desobediencia peligrosa, luego venía la repetición, el susto, despertar como saliendo de una pesadilla, soñar con el responsable filial en una propuesta imprecisa.

Un acto dentro del sueño.

La durmiente prolonga su duermevela. Desnuda de pudor se mira sin detenerse en la contemplación, acaricia la idea que toma la forma de ella.

Se despoja de la memoria.

Camina en terrenos paganos. Se acerca al lugar del profeta que hizo tambalear la voz humana, de aquel que anduvo según cuentan en aguas de soledad. El mismo que cuestionó a los que iban apedrear a la damisela. Se imagina ser la señalada.

Multitud sin salvación. Condenada al placer.

Despierto. Recuerdo la última frase –“vamos a beber un café”– ¿ Por qué el oráculo es una cuestión de pasión advirtiendo al deseo o invitándolo a ser parte del enigma ?

¿ No desear a la mujer o al hombre de tu prójimo ? Semejante sin semejanza.

¿ Me aproximo o te aproximas ? ¿ Obediencia o provocación ? Me burlo de lo divino y pagano.

Atizan al yo a una confesión errante en el cuerpo.

¿ Dónde quedan los amantes y los filósofos del amor y la sabiduría en el banquete de tocadores, donde degustan la angustia sin arquetipos ?

Miénteme que existo para ti. La conciencia de estar sola la llevo pegada en el cuerpo.

Te mereces el escándalo público, llegó la hora de martirizar la eternidad.

Tengo miedo de tener miedo y de no tenerlo. Humores ácidos. La sombra es húmeda, mírale los charcos en el colchón.

Carmen Vascones

IMPRECISO

A mi amigo Fernando Artieda

El monstruo se alimenta de tristeza. La asusta, seduce, extermina, domina. Y, todo sea para no saber del escurridizo miedo. Todos tenemos algo de tirano.

¿ Queremos derrotarlo ?

Nada de miedo. Miedo de nada. Me acerco o me alejo. Con el estremecimiento sé que estoy ahí. Siento mi estar. Del ser ya no me importa nada. Ya se conjugó su existencia.

¿ Entonces por qué estoy agarrado aún de esto que lucha contra mí ?

–No lo dejo me embauque–.

Dans son **Histoire de la littérature prolétarienne de langue française** (Albin Michel; 1986), Michel Ragon mentionne Marcel Jouhandeau. Fils d'un boucher de Guéret dans la Creuse, chroniqueur méticuleux du milieu semi-rural composant cette petite ville devenue **Chaminadour** sous sa plume, ces deux critères ne suffisent pas en soi à faire de Jouhandeau ce qu'on appelle un écrivain prolétarien. Ragon admet cela; de façon élogieuse, il n'en voit pas moins en lui une sorte de Proust des petites gens de province.

Pour d'autres, le nom de Jouhandeau évoque d'emblée l'image de l'homo catho tourmenté par la culpabilité sexuelle, comme si cette dernière était l'apanage exclusif des fidèles catholiques, et constituait l'alpha et l'oméga de leur être religieux. Jugement expéditif et peu réfléchi, pourrait-on dire !

Quant à Didier Mansuy, dans son nouveau livre, **Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau**, une somme exégétique de 642 pages, il aborde de façon non tronquée le personnage de Jouhandeau sous ses multiples facettes, dans ses défauts et ses qualités, et surtout dans ses contradictions. Dieu sait que celles-ci abondent chez Jouhandeau, du moins en apparence !

Le propos de ce livre est de retracer les liens qui unissaient Marcel Jouhandeau (1888-1979), l'écrivain Henri Rode (1917-2004), et Robert Coquet (1928-1988) avec lequel Jouhandeau a entretenu à partir de 1948 une relation intime d'une douzaine d'années.

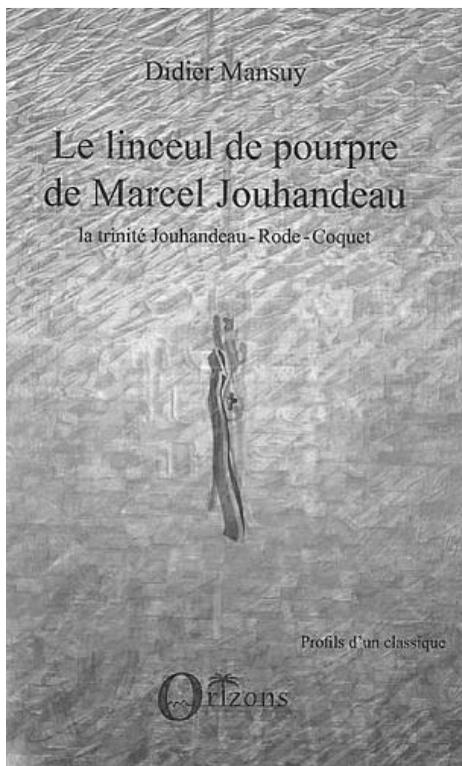
Durant ses vingt-cinq années d'amitié avec Mansuy, jusqu'à son décès en 2004, Rode a pu à loisir raconter à ce dernier l'étonnante histoire qui le liait à Jouhandeau et Coquet. Mais le plus important, c'est qu'il a donné à Mansuy la correspondance que Marcel Jouhandeau lui adressait, et celle que le même Marcel envoyait à Robert et réciproquement. Rode ne voulait pas, selon ses propres termes, laisser Jouhandeau dans « le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ». Ce matériau épistolaire restitue la matrice d'où, par un travail de mise en écriture romanesque, naîtront **L'école**

Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau

Charles Adam

collaborateur et correspondant de presse de
TELS QUELS
mensuel gay et lesbien édité à Bruxelles

des garçons (1953) et **Du pur amour** (1955). Le premier de ces livres constitue l'aveu public de l'amour entre Marcel et Robert.



Dans le trio Marcel-Henri-Robert, Jouhandeau voudra – et aura, et n'en démordra pas ! – les deux autres hommes à la fois: Robert pour le corps; Henri pour l'âme, l'ami platonique en somme. Ce dernier est littéralement adoubé à la fonction de « maître des cérémonies, ministre et ordonnateur des amours de Marcel ». C'est lui le ciment capable de souder le groupe, et surtout l'intercesseur épistolaire entre Marcel et Robert durant les douze années que durera leur relation. En forçant un peu le trait – mais à peine –, et compte tenu de la grande différence d'âge entre Marcel et Robert, on peut dire que le premier est le Père, et le second le Fils. Quant à Henri, il est ipso facto le Saint-Esprit donnant sa bénédiction à cette relation où le Verbe se fait Chair.

Au-delà de cette figure allégorique, pas si métaphorique qu'elle n'en a l'air, Rode a aussi et surtout mis ses pénates à la disposition de ses deux comparses afin qu'ils puissent s'adonner en toute quiétude à ce que Jouhandeau nomme en vieux corrézien leur « dardelage ». Loin des ingérences d'Élise, l'épouse-dragon de Marcel, et pour le plus grand confort de Robert ne voulant point par ailleurs renoncer à ses maîtresses et amants, les deux tourtereaux peuvent s'estimer chanceux d'avoir un ami commun aussi généreux

et compréhensif, et surtout aussi féal que le fut Henri.

Dans la relation qui nous intéresse ici au premier chef, à savoir le commerce charnel que Marcel entretient avec Robert et sa transmutation au niveau de l'écriture, on perçoit du côté de Jouhandeau l'empreinte d'un profond mysticisme mâtiné d'une bonne dose d'hédonisme païen. Il dit lui-même dans une lettre à Robert en date du 10 août 1948: «...comme si j'assistais au mariage de la Pensée grecque et du christianisme toujours en dispute au fond de moi». Dispute peut-être, mais au bout du compte créative. Pour Jouhandeau, le rapport à la chair n'est pas antinomique avec la religion, catholique en l'occurrence. Il croit en Dieu, mais se forge sa propre religion, celle du corps de l'homme, celle de Robert qui incarne à ses yeux son propre dieu, son Ange, son Démon, la Vie, la Lumière et la Révélation, et qu'il nomme comme tel dans ses lettres. À ses yeux, l'homme doit honorer Dieu pour le corps qu'il lui a donné, en faisant exulter la chair créée pour le bonheur. Selon ses propres dires, sa longue fréquentation des Écritures et le corps nu du Seigneur se donnant à voir sur la croix, ont été déterminants pour son tropisme sexuel. En somme, même en restant dans les confins de l'univers chrétien, Jouhandeau nourrit sa démarche en s'inspirant du Cantique des Cantiques et de l'Évangile plutôt que de se soumettre aux foudres du Dieu implacable et sans pardon du Lévitique. Le livre de Mansuy met remarquablement bien en évidence ces comportements.

Nous voilà donc loin, chez Jouhandeau, de l'idée de renoncement à soi et à la chair, idée qui put apparaître à certaines époques consubstantielle, voire fondatrice de l'éthique chrétienne. Il n'est donc point étonnant que pour Jouhandeau, l'Église catholique soit restée sa vie durant sa source et le pilier de sa pensée. De fait, toute la vie charnelle de Jouhandeau s'arrime à la geste chrétienne, mais repensée et personnalisée, en vue de la faire concorder avec son propre code amoureux et son propre désir. Dans son imaginaire, le corps de Robert est transfiguré en corps christique, même si dans la vénération qu'il voue à ce corps se profile aussi, en filigrane, le corps solaire d'Apollon. Les versants chrétien et hellénique de l'imaginaire jouhandélien se nourrissent l'un l'autre davantage qu'ils ne se combattent. Au passage, n'oublions pas que Jouhandeau fut de 1913 à 1949 professeur de français, latin et grec au pensionnat catholique Saint-Jean de Passy, expérience professionnelle, et donc humaine, dont il témoignera dans **Ma classe de sixième** (1949). Un homme comme lui,

pétri d'humanité, possédait certainement des outils très efficaces, propres à contrecarrer les effets les plus délétères de la doxa catholique.

En faisant un détour du côté de Gide son contemporain, on ne peut s'empêcher de constater que si, à partir de 1928, ce dernier s'était désengagé de l'Église catholique parce que «le dogme s'accordait mal avec ma décision de laisser mes sens suivre leur route» (in: **Le livre blanc**, 1928), il ne renoncera pas pour autant à se ressourcer à l'imaginaire chrétien. Ceci est visible dans certaines de ses oeuvres picturales: au dit Bastion de Menton transformé en Musée Jean Cocteau, où sa tapisserie d'Aubusson illustre la décapitation du général assyrien Holopherne par Judith, l'héroïne qui a donné son nom à un livre de la Bible; itou dans ses fresques murales en l'Église Notre-Dame de France à Londres. Les femmes éplorées qu'on y voit dans la Crucifixion ornant la Chapelle de la Vierge participent à l'évidence de la spiritualité chrétienne, voire d'un certain dolorisme. En revanche les soldats romains nous apparaissent comme des figures charnellement païennes. L'écrivain catholique Jacques Maritain lui fera d'ailleurs grief d'avoir réitéré «la confusion d'une sensualité débordante avec la religion».

Le reproche qu'adresse Maritain à Cocteau pourrait-il similairement s'appliquer, au plan de la littérature, à certains pans de l'oeuvre jouhandélienne s'étendant bien au-delà de **L'école des garçons** et **Du pur amour**, et incluant par exemple **Éloge de la volupté**? Très certainement, mais uniquement si l'on adhère à une vision triste et étriquée de la religion, qu'elle soit catholique ou autre. Toutes proportions gardées, face à la réflexion de Maritain, on ne peut s'empêcher de songer aux anathèmes de la Contre-Réforme qui, suite au Concile de Trente en 1545, s'en prit aux valeurs de la Renaissance, comprenez le retour à l'Anti quité, l'humanisme et «l'amour grec», et s'attaqua tout particulièrement au nu masculin, aux oeuvres jugées impudiques de Michel-Ange et jusqu'aux représentations trop «païennes» de Saint-Sébastien.

Comme l'explique Mansuy, l'image d'un Jouhandeau taraudé par l'angoisse du péché et sans cesse en porte-à-faux avec le dogme cède plutôt le pas à celle d'un homme à l'aise avec la religion qu'il plie à son avantage. Tout le contraire d'un Maritain! Pour lui d'ailleurs, si l'on ne possède pas la «vertu» de tout le monde, il faut avoir

le courage du péché: «C'est une force que d'avoir de la vertu dans l'héroïsme du mal». Est-on bien ici en train d'entendre Jouhandeau, et non pas Genet ?

Certes, rétorqueront d'aucuns, si Jouhandeau n'est pas cette caricature d'homo catho que mine le sentiment de la faute, pourquoi dans ce cas n'a-t-il pas quitté l'enfer qu'était devenu sa vie conjugale avec Élise, pour aller avec son ange Robert construire leur propre nid ? La réalité est que Marcel ne cessait de dire qu'il quitterait Élise à la condition que Robert, très généreux de son corps, renonce à ses maîtresses et ses amants. Mais Robert ne tenait pas du tout à endiguer cette générosité tant que Marcel ne serait pas défait de ses rets conjugaux.

Chacun campant sur ses positions, la situation resta telle quelle. On est peut-être en droit de penser qu'au fond Jouhandeau n'a jamais vraiment souhaité une rupture claire et nette avec Élise. Il était à n'en pas douter empêtré jusqu'au cou dans la conjugaison de leurs deux égotismes. Était-il vraiment conscient de son propre égocentrisme, et prêt à y remédier, ou vivait-il dans le déni total ? Si Marcel ne quittera jamais Élise, les raisons en sont complexes : un peu par intérêt, un peu par habitude, un peu par amour pour cette vieille compagnie, un peu par grande lâcheté, et beaucoup pour honorer le souvenir de sa mère à qui il avait promis de se marier. Or, pour cette « sainte femme », un mariage ne pouvait se défaire. Convenances sociales et injonctions religieuses obligent, cela va de soi !

À bien considérer les choses, le souci premier de Jouhandeau ne gisait-il pas ailleurs, à savoir dans l'écriture, et ceci avant toute autre considération ? Selon Mansuy, « Pour Marcel, la vraie vie est la vie écrite. C'est celle qui a été réfléchie, retravaillée et qui prend consistance à partir de l'imaginaire pour se présenter sous le jour le plus favorable ». De ses scènes de ménage, des conflits larvés ou patents, des tensions incessantes, Jouhandeau n'en a peut-être pas eu cure, dans le fond. Ce qui lui tenait vraiment le plus à cœur, c'était son ange et démon Robert, et, à partir de l'observation de la vie, faire sien l'adage selon lequel « c'est sur le fumier que poussent les plus belles fleurs ». Il s'agit bien évidemment ici des fleurs de la littérature, dont Jouhandeau est un jardinier-styliste hors pair.

Dans cette somme solidement étayée et remarquablement structurée vu la densité du volume, Mansuy a su capter la

complexité de maintes situations, et cerner habilement la gestation de l'écriture à partir du réel. Il a aussi rendu un hommage particulier à Henri Rode, cet homme de lettres dont l'oeuvre mérite d'être mieux connue et sans lequel le présent ouvrage n'aurait pu voir le jour, du moins sous une forme aussi dense et fouillée.

Mais rassurons-nous ! Rode est loin d'avoir sombré dans l'oubli. Dans son livre **La gay révolution, 1920/2006** (Cosmo éditions, 2006), Pierre Guénin fait l'éloge de ce dernier, qui fut qualifié de « meilleur spécialiste de Jouhandeau » par le journal **Le Monde**. Les ouvrages de Rode, **Jouhandeau, son oeuvre et ses personnages** et **Jouhandeau sur le vif** (éd. La Tête de Feuilles, 1972), **Un mois chez Marcel Jouhandeau** (éd. Le Cherche-Midi, 1979), ainsi que ses nombreux articles dans des revues, attestent de sa profonde connaissance de l'oeuvre jouhandélienne. Rode mettra aussi sa plume au service du cinéma en devenant un chroniqueur proluxe pour **Cinémonde**. Parmi d'autres ouvrages, **Les stars du cinéma érotique** (éd. P.A.C., 1976) et sa **Biographie d'Alain Delon** (idem, 1977) ne font qu'ajouter à cette créativité rodélienne dans le champ du septième art.

En plus du domaine cinématographique, Rode contribua aussi à **Jean-Paul, Hommes, In, Off**, revues dites « de charme ». C'est dans **Off** que Rode éclaira le véritable visage de l'auteur du **Pur amour** et dévoila sa grande passion pour Robert. Ce dernier lui accorda un entretien exclusif. Cette presse de charme n'offrait donc pas qu'une iconographie alléchante. Ses chroniques abordaient toutes sortes de sujets, entre autres les enjeux sociaux et culturels liés à la chose sexuelle dans le sens le plus large du terme. Le numéro 31 de **In** ouvrit même ses pages à Foucault. À vrai dire, cette presse de charme, décriée par les rabat-joie et autres pisse-froid, a posé les jalons de la presse gay ultérieure, dont **Gai Pied** constitua la figure de proue.

C'est une véritable aubaine que Mansuy nous ait guidé vers ces pans de la mémoire achrienne. Dans les **Textes Inédits** de ce **Linceul de pourpre**, nous avons par exemple droit à un court texte de Rode sur Genet, écrit en 2003, mais aussi à un **Portrait de Pierre Hahn**, militant gay et auteur du livre **Nos ancêtres les pervers**. Non seulement Jouhandeau, Rode et Coquet nous emmènent dans un univers littéraire et artistique où se côtoient Cocteau, Genet, Gide, Marais, Montherlant, Nathalie de Barney;

ils nous donnent aussi à voir les prémices annonciatrices du grand bouleversement social et sexuel des années soixante et septante.

Après s'être plongé dans un ouvrage aussi vaste, la patience du lecteur se trouvera récompensée, cela est certain. Au fil des pages, il verra prendre forme le riche portrait d'un Jouhandeau bien plus complexe qu'il n'est présenté d'ordinaire, un homme avec ses travers et ses qualités, riche de ses contradictions, et au final très attachant. D'ailleurs le dernier chapitre du livre, avant les **Textes inédits**, s'intitule : «Jouhandeau un homme exquis». À la lecture de ce livre immensément instructif et éclairant, et fort agréable à lire, on ne peut que se rallier à un tel éloge !

Charles Adam

Didier Mansuy :

Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau
la trinité jouhandeau - Rode - Coquet
(Éditions Orizons, collection Profils d'un classique ;
Paris, 2009, 642 pages, 48 €)
Diffusion & distribution : L'Harmattan
ISBN: 978-2-296-08722-4

Retour à Reims

Charles Adam

Le décès de son père est pour Didier Eribon l'occasion de retourner à Reims, sa ville natale, et de se confronter à son milieu d'origine. Né dans une famille ouvrière de quatre garçons, qu'il n'a plus revue depuis trente ans, ce retour au bercail se double aussi, inévitablement, d'un retour sur soi.

Intellectuel rompu à la pensée de Sartre, Beauvoir, Foucault, Bourdieu..., nourri des fulgurances littéraires de Genet et de James Baldwin, Eribon retrace dans *Retour à Reims* son itinéraire, du petit Didier de l'enfance rémoise jusqu'à Eribon, l'homme mûr ayant écrit et coordonné moult livres, et enseigné à l'Université de Berkeley en Californie, la même où se distingua durant des années son « maître-à-penser » Foucault, dont il publia en 1989 une biographie fort remarquable.

Mais *Retour à Reims* constitue davantage qu'une autobiographie au sens habituel du terme. C'est plus précisément un récit autobiographique construit délibérément à travers une grille de lecture prenant appui sur la sociologie et la théorie critique. En d'autres termes, Eribon narre son propre parcours en même temps qu'il le situe et l'éclaire dans le paysage social plus général. La finalité du livre est donc double. Eribon n'appelle point à la rescousse la psychologie, trop réductrice à son avis, et encore moins ce qu'il nomme le psychanalisme. Faisant fi des ressorts psychologiques, il invoque avant toute chose les déterminismes sociaux. Ne gît-il pas dans une telle démarche un certain danger à tomber dans un déterminisme mécaniste où, tel le foie qui sécrète la bile, telle cause produit invariablement tel effet ? Si parfois Eribon échappe de justesse à un tel écueil, il ne tombe pas – en général – dans ce travers. Selon ses propres dires, la phrase de Sartre dans son livre *Saint Genet comédien et martyr*, « L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que ce nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous », constitua fort tôt le principe directeur de son existence, « le principe d'une ascèse, d'un travail de soi sur soi ». L'homme Eribon qui se profile à travers les pages

de ce livre, lequel relève autant de la confession que de l'introspection, est donc bel et bien un individu soucieux de devenir libre à partir de ce qui le détermine, un homme non figé dans un déterminisme rigide et sclérosant, mais sujet de son histoire.

Ce qui fait la spécificité de *Retour à Reims* par rapport à ses livres antérieurs, dont bon nombre abordent la question de ce qu'il appelle le «verdict sexuel», c'est le primat accordé au «verdict social», même si évidemment les deux s'articulent et se recourent. Eribon fait entre autres référence à l'écrivain états-unien James Baldwin, dont l'oeuvre entremêle avec force lucidité et cohésion les questions de classe, de nationalité, de race et de sexualité¹.

Eribon nous livre bien des détails, parfois anecdotiques, mais jamais insignifiants, sur ses études au lycée de garçons essentiellement fréquenté par les rejetons de la bourgeoisie locale, son militantisme trotskyste, son terne, voire soporifique, professeur de philosophie en classe de terminale, les excursions dominicales en famille, parfois jusqu'en Belgique, les lieux de drague à Reims, etc. On apprend qu'à quinze ou seize printemps, ses goûts musicaux le portaient surtout vers les Stones, Donovan, Ferré, Barbara, Joan Baez..., et Françoise Hardy dont la chanson *Tous les garçons et les filles* lui semblait avoir été écrite pour évoquer la solitude des jeunes gays. Sans doute ne croyait-il pas si bien dire. Dans son livre *Le désespoir des singes* (Robert Laffont, 2008; réédition Livre de Poche), Françoise subodore que plus de 90% des garçons possédant toute sa discographie, sont gays. Comme quoi les achriens ont toujours été capables, bien avant 1968 ou Stonewall, et même à l'échelle de la culture dite populaire, de se forger des repères identificateurs et, selon l'expression de certains sociologues, de se «bricoler» une identité puisant tous azimuts. Ce choix identitaire peut varier du registre le plus simple au plus sophistiqué, du plus immédiat au plus élaboré, du plus ludique au plus sérieux, sans forcément s'exclure les uns les autres. Après tout, l'écoute de Françoise Hardy est loin d'être incompatible avec la lecture de Proust et Foucault, et vice-versa.

Parlant de culture, cette fois au sens de capital culturel transmis par l'École au sens large, Eribon considère que «l'adhésion à cette culture permet souvent à un jeune gay, notamment s'il est issu des classes populaires, de donner un appui et un sens à sa *différence*... de se bâtir un monde et un *ethos* autre que celui de son milieu d'origine». Cette remarque est tout à fait pertinente. En même temps, cela n'implique point ipso facto que se résolve ou se cicatrise facilement le hiatus entre l'identité d'origine et la nouvelle identité souvent acquise au prix d'un véritable parcours du combattant, une oeuvre de longue haleine et en perpétuel procès. Et c'est bien la question lancinante qui hante tout l'ouvrage d'Eribon. À côté du verdict pure-

ment social, s'originant dans une matrice économique de classe, il y a aussi le verdict familial qui ne lui est pas forcément congruent. Si les rapports du jeune – et moins jeune – Didier avaient été meilleurs avec son père, plus sereins avec sa famille en général, la «cicatrisation» sociale aurait assurément été plus aisée à se mettre en place, et ce même en dépit de sa gaytitude. Après tout, d'un pur point de vue de classe et d'origine sociale, il y a en France des milliers de jeunes gens issus des classes populaires, qui «réussissent» – certes plus difficilement qu'il y a quelques lustres – une ascension sociale, parfois même assez poussée. Malgré le fossé socio-économique, ainsi que culturel par inférence, qui s'installe entre eux et leur famille, cela ne les coupe pas pour autant radicalement et

définitivement de celle-ci et de leurs racines², même si par ailleurs ils sont le seul membre de la famille à s'être ainsi «distingués» pour utiliser un terme cher à Bourdieu. Citant ce dernier, Eribon fait remarquer à juste titre que dans les schèmes culturels qu'aborde son livre *La distinction*, le fameux sociologue ne mentionne jamais cet usage spécifiquement gay de la culture. Non-prise en compte de paramètres nouveaux dans le champ sociologique ? Hétérocentrisme de Bourdieu ? Le résultat est le même, de toute façon.

Comme le laisse entendre Eribon, un hétéro, en tant que



porteur d'une sexualité majoritaire et dominante, se pose rarement de question sur celle-ci. Les codes liés à sa sexualité et constitutifs de celle-ci lui sont donnés d'avance. Il n'a pas à les re-situer, ni à les ré-évaluer... à moins d'avoir fait sien l'adage de Rimbaud selon lequel «l'amour est à réinventer». En revanche, pour un sociologue qui n'a de cesse de parler de re-production du système, des structures sociales et des schémas de pensée, il y a là comme une faille, un manquement, d'autant plus que la pensée issue de 1968 avait depuis longtemps abordé en long et en large les questions de sexualité et les topiques y afférents. Quid de Schérer, Guérin, Hocquenghem, Foucault, Deleuze et Guattari, Wittig, des écrits du FHAR, voire des textes théoriques de Tony Duvert ? Quid des investigations des sociologues allemands Dannecker et Reiche qui, en 1974, dans *Der gewöhnliche Homosexuelle* (éd. Fischer, Francfort/Main) avaient montré certaines spécificités dans l'itinéraire professionnel des hommes gays ? Quid de la revue *Autrement* qui, dans un numéro des années 1980 consacré aux *Pères et fils*, en était arrivée à des conclusions similaires en France ? Bourdieu n'abordera la question de l'homosexualité et de ses enjeux sociaux que très tardivement et succinctement dans une annexe à son texte *La domination masculine* (Le Seuil, 1998) annexe écrite dans un style fort amphigourique et quelque peu gêné aux entournures. Même le magazine gay *Têtu* se montra peu impressionné par cet écrit distillant l'impression de prendre un train en marche.

Dans la troisième partie de son ouvrage, Eribon nous livre, toujours à partir de son expérience propre, des réflexions fort intéressantes sur la gauche et la déliquescence de celle-ci. Élevé dans une famille ouvrière acquise, comme tant d'autres à l'époque, aux idées du Parti Communiste, qu'elle nommait tout simplement Le Parti, le jeune Didier ne rejoindra pas pour autant ses rangs, et se tourna vers le militantisme trotskyste. Les mots les plus durs, Eribon les réserve aux dérives de moult soixante-huitards : «Quand on voit ce que sont devenus ceux qui prônaient la guerre civile et se grisaient de la mythologie de l'insurrection prolétarienne ! Ils sont toujours aussi sûrs d'eux-mêmes, et aussi véhéments, mais, à quelques rares exceptions près, c'est aujourd'hui pour dénoncer la moindre velléité de protestation venue des milieux populaires». On ne peut s'empêcher de songer à l'inénarrable Cohn-Bendit, si bouffi d'auto-satisfaction qu'il en perd le sens du ridicule. Durant une émission télévisée en 2009, il ne put s'empêcher, dans un hurlement hystérique qui semble être son mode d'expression naturel, de clamer à

la ronde : «Mai 68, c'est moi !» Le même ex-Dany-le-Rouge préconisait aussi, en décembre dernier, suite à la votation suisse sur l'arrêt de construction de nouveaux minarets, de faire revoter ce peuple ignare et borné que seraient les Helvètes. Et de se livrer aux injures les plus basses contre ces Suisses coupables, en bloc, d'avoir collaboré avec les nazis. Dany le donneur de leçons patente ignore sans doute que la Suisse aussi bien romande qu'alémanique avait donné refuge à bien des artistes et intellectuels de l'aire germanique sous la botte nazie. Même avant 1933, le cabaret munichois *Die Pfeffermühle* (Le moulin à poivre), dirigé par Klaus Mann et sa sœur Erika, avait pu poursuivre ses activités à Zurich. D'autre part, des associations homos helvétiques avaient tout mis en œuvre afin que des 175ards³ allemands puissent venir en Suisse afin d'échapper aux camps de concentration nazis. Un exemple typique de cette véhémence propre, selon Eribon, à certains post soixante-huitards dont l'arrogance n'a d'égal que leur ignorance crasse !

Eribon ne se risque pas jusqu'à critiquer les alliances actuelles les plus méphitiques et méphistophéliennes d'une certaine gauche et extrême-gauche avec des groupes islamistes pour lesquels les homos ne sont qu'une vile engeance tout juste bonne à être pendue ou lapidée. Mais peut-être n'a-t-il pas voulu s'aventurer sur ce terrain miné, qui exigerait bien plus qu'un simple chapitre !

Quelquefois Eribon est surprenant dans ses choix. Pour un intellectuel qui fait montre (à tort ?) d'une méfiance inconditionnelle vis-à-vis de la psychanalyse, et davantage encore (à raison) du psychanalisme primaire, invoquer Wilhelm Reich et son essai *Psychologie de masse du fascisme* (1933) eût exigé une réflexion mieux étayée. On sait combien les thèses reichiennes tentant une synthèse, ou plutôt un syncrétisme, du marxisme et de la psychanalyse, n'ont enrichi ni l'un ni l'autre de ces domaines de la pensée et de l'action. Tout au plus les ont-ils brouillés ! D'autre part, si le «credo» de Reich ne fut pas hostile par principe aux homos, il n'en proclamait pas moins que le meilleur orgasme ne pouvait venir que d'un coït génital hétérosexuel... ! Pour Reich, l'homosexualité était au mieux un ersatz, au pire le symptôme tangible d'une immaturité aussi bien émotionnelle que libidinale ! Et la révolution reichienne, plus proche d'un communisme de caserne (pour paraphraser Marx) que d'un socialisme humaniste, résoudrait tout cela !...

Certes, Eribon ne proclame pas d'affiliation aux thèses de

Reich et les mentionne uniquement comme lecture ayant fait partie de son parcours intellectuel. Mais, comme par ailleurs, il fait référence au penseur italien Gramsci, rénovateur et adaptateur de la théorie marxiste aux conditions européennes du 20^{ème} siècle, il eût été intéressant de confronter ces deux figures intellectuelles pour le moins divergentes dans leur Weltanschauung.

Au final, *Retour à Reims* est intéressant non seulement parce que l'ouvrage se sert d'une grille de lecture sociologique pour éclairer et accompagner la narration proprement dite, mais parce qu'il amène à réfléchir sur les méthodes même de la sociologie, les paramètres dont elle use, les catégories d'analyse qu'elle établit, pour tout dire les concepts opératoires qui assoient son efficacité. Dans la remarque citée plus haut d'Eribon sur la fonction structurante de l'acquis culturel dans l'échafaudage identitaire du jeune gay, surtout s'il est issu d'un milieu populaire, il signale à l'évidence que l'homosexualité comme catégorie sociale⁴ doit être prise en compte, du moins aujourd'hui, comme paramètre apte à mieux comprendre certaines questions faisant l'objet d'une recherche dans le champ sociologique. Le cas du suicide comme topique de sociologie est fort intéressant à ce niveau. En 1897, Émile Durkheim (1858-1917), père de la sociologie moderne et référence incontournable, publiait son œuvre-phare *Le suicide* (rééd. 1997; PUF/collection Quadrige, Paris). Les paramètres utilisés par Durkheim pour cerner le sujet suicidé ou suicidaire sont entre autres: le sexe, l'âge, le statut civil: marié ou célibataire, la profession, la pratique ou non d'une religion, l'habitat rural ou urbain... De nos jours, ces paramètres sont toujours opératoires, mais on y ajoute l'orientation sexuelle, l'ethnicité, le statut d'autochtone ou d'allochtone... C'est parce que le corpus analytique tel qu'il a été mis au point par Durkheim s'est étoffé et a incorporé de nouveaux paramètres qu'ont pu voir le jour des études comme celles de Michel Dorais: *Mort ou fif - la face cachée du suicide chez les garçons* (VLB éditeur, Montréal, 2001). L'on y apprend la proportion infiniment plus grande de tentatives de suicide chez les ados homos que chez les autres. Pour essayer d'endiguer les cas de suicide, cette connaissance est évidemment plus efficace que des statistiques sur les adolescents «en général», ne prenant pas en compte le vecteur de la sexualité, si important à cet âge de questionnement identitaire, questionnement dont le tropisme sexuel fait partie intégrante. Les meilleurs professionnels de la santé mentale eux aussi prennent aujourd'hui en compte ce paramètre qu'est la sexualité.

Parce que *Retour à Reims* peut amener à se poser de telles questions, cet ouvrage nous interpelle certes sur les déterminismes sociaux. Mais il ne parle pas uniquement de re-production sociale, de mimétisme fossilisé, voire d'aliénation pérenne. Il parle aussi de dissidence, de résistance, de libre-choix et de libre-arbitre, d'échafaudage, de structuration et d'affirmation de soi. Bref, d'un travail de soi sur soi qui peut se transformer en tâche de toute une vie ! C'est un travail qu'Eribon s'est fixé comme principe de vie, et qu'à travers cet ouvrage il nous donne généreusement à voir sous ses facettes multiples, dans ses quêtes et ses espoirs, ses difficultés et ses victoires, surtout les victoires sur soi-même.

Didier Eribon: Retour à Reims (Fayard, 250 pages, 2009; 18€).

Notes:

1 – James Baldwin* : *The price of the ticket (USA, 1989)*.

Voir recension de ce film dans *Tels Quels* n°81, janvier 1990.

* Njami Simon: *James Baldwin ou le devoir de violence* (éd. Seghers/Biographie, 1991). Voir *Tels Quels* n°96, juin 1991.

2 – Cf. le film de Laurent Cantet, *Ressources humaines* (1999), dans lequel le jeune Franck (interprété par le très charismatique Jalil Lespert) va devenir le responsable des ressources humaines dans l'usine où son père travaille depuis plus de trente ans. L'hostilité à laquelle est confronté Franck (mis à part celle de sa hiérarchie quand survient la grève) ne vient ni de son père, ni de sa mère, au final très solidaires et fiers de leur fils, mais d'anciens camarades d'école, à l'évidence verts de jalousie dès lors qu'il se distingue d'eux socialement.

3 – Le numéro 175 fait référence à l'article 175 du code pénal allemand qui criminalisait les rapports homosexuels entre hommes.

4 – Dans le sens où l'entend Foucault selon lequel l'homosexuel a cessé d'être un relapse pour se muer en catégorie sociale.

Des années plus tôt, la bande son pour l'approche d'un tel moment aurait occasionnée les pires tergiversations. Le dilemme entre une cassette de Patti Smith et une autre de Neil Young aurait été aggravé par la présence d'un carton plein d'autres merveilles posé à la place du mort. La possibilité que la dimension symbolique consistant à choisir l'ultime écoute ait pu aller jusqu'à compromettre ses projets de suicide eut été non négligeable.

Le jour commençait à peine à se lever. Ses phares éblouirent deux lapins qui s'immobilisèrent brièvement avant de cavalier dans un champ de maïs. Ne pas avoir enclenché une cassette dans l'autoradio n'était pas seulement un signe de vieillissement mais la preuve que sa quête d'émotions s'était dissoute dans trop d'années inutiles. Il reconnut très bien le chemin pour accéder à la partie du fleuve où il était venu de nombreuses fois pour pêcher. Sa seule inquiétude tournait autour d'un fait : il n'était pas venu ici depuis bientôt deux ans, et là où il avait toujours béni l'absence de présence humaine pouvait désormais séjourner des riverains.

La Loire, rare fleuve libre, pas encore asservi, brisé par un barrage qui aurait régulé son flux pour l'énergie nécessaire aux micro-ondes, à éclairer des villes insomniaques et tristes. Ce merveilleux spectacle atteignait néanmoins les limites de son inattention au monde. Souvent il avait formulé le pouvoir d'accalmie de la musique du fleuve, tellement chargée de vie, mais inefficace, ce jour à laver ses pensées obsessionnelles tourbillonnantes. Ne voyant ni le vol de canards au loin, n'observant pas le saut hors de l'eau d'un gardon poursuivi. Assis là, le regard vide, hors de la vie, et à la fois déterminé.

Une petite exaltation naissait néanmoins de l'absence de doute quant à l'acte si longtemps retardé qu'il allait mettre à exécution. Restait l'aspect pratique de son suicide. Si chaque sursitaire possédait chez lui un revolver chargé, bon nombre vivrait beaucoup mieux avec sous la main cette possibilité, tandis que d'autres attesteraient de la crédibilité de leur désespoir.

Les gens qui pensent à la nécessité d'une raison pour justifier un suicide se trompent. Les sursitaires, ceux qui ne supportent le monde que dans la perspective d'y mettre fin à tout moment, ceux-là ne se posent jamais la question d'un pourquoi quand un homme dans leur entourage ou

La Loire

Christophe Esnault

dans l'entrefilet d'un quotidien rend son ticket. Entendu que pour la publicité de la plus infime chronique, il faut tué sa femme ou ses gosses auparavant, sinon : rien, pas une ligne.

Le lieu restait conforme à son souvenir, mis à part des aménagements humains, une trentaine de mètres plus haut. Malgré cela, le site conservait son sublime et son intimité. Aucune délimitation ni grillage n'avait été installé entre le long jardin et l'accès à la berge. Curieux d'évaluer cette proximité nouvelle, il grimpa quelques mètres dans cette direction pour y découvrir un jardin désert mais bien entretenu. La dernière fois qu'il avait traversé ce qui n'était alors qu'un radieux no man's land, une pancarte « à vendre » décorait la maison à rénover. Il s'était dit que quitte à devoir s'installer un jour à l'extérieur d'une ville, une maison au bord du fleuve semblait l'idéal, inondation mise à part. Rien dans le décor ne laissait supposer la présence d'enfants dans la maison. Peut-être était-il déjà tombé dans le fleuve ou bien n'était-il pas encore né et n'y tomberait donc que plus tard. S'il s'était installé ici, la proximité de ce potentiel incident aurait été un argument supplémentaire auprès des femmes pour refuser d'avoir des enfants. Non, aucune femme n'aurait jamais ouvert les volets devant le jardin en fantasmant d'y voir un jour courir ses marmots. Il n'aurait jamais eu sur son compte les dix pour cent d'apport nécessaires pour obtenir le prêt.

À l'aide de son couteau suisse, il rompit la cordelette attachée entre deux poteaux. Ce larcin, cet acte d'incivilité, de dégradation, de petite délinquance déclencha chez lui un mélange de culpabilité et de paranoïa. Il détestait se conduire ainsi, mais plus encore d'être autant affecté par si peu de chose. Il explora les alentours en quête d'une pierre, d'un objet à élire comme dernier compagnon. Un parpaing bienveillant fût retenu. Ébréché en deux endroits, il permettait aisément d'y glisser la courte corde à linge dérobée et de la fixer à sa cheville.

Sa connaissance du lieu était précise, car l'été il s'y était

baigné souvent. Le fond était sablonneux sur deux à trois mètres. Au-delà, il y aurait la brutale dénivellation salvatrice.

Le désespéré semblait peu soucieux des interprétations probables que pourrait donner un psychanalyste ayant écho de son acte. Ce médecin de l'âme humaine ayant matière à théoriser une corrélation significative entre le parpaing utilisé et la profession de maçon du père du noyé. Tandis qu'un autre thaumaturge urbain lui ferait remarquer la trop évidente portée symbolique d'ordre maternelle de la corde à linge pour un enfant ayant été élevé par une mère au foyer en milieu rural. Intervendrait alors un spécialiste lacanien qui surenchérait les précédentes théories par la suivante : dans PARPAING, il y a PAPA et RING. Tout le monde comprendrait l'appel à combattre le père autour des CORDES, combat jusqu'à la mort de ce dernier enroulé dans un LINGE. Complexe œdipien non résolu : un classique d'une banalité affligeante. Ses confrères impressionnés tout d'abord par cette performance lacanienne émettraient des doutes sur la pertinence de cette démonstration. En effet le parpaing tout comme la corde se trouvaient là par hasard. Mais il n'y a pas de hasard chez Lacan, aussi devraient-ils approuver la brillante analyse.

Autrefois, il aurait pu interrompre ses projets pour les seuls facteurs référentiels symboliques d'un choix plutôt qu'un autre pour un acte réfléchi dont désormais seule comptait la finalité.

Il avançait, le lest lové contre son ventre, saisi par le froid et la peur de vaciller prématurément pour basculer dans un mètre de flotte. Le courant exerçait de fortes pressions, tout soulèvement de pieds ou la moindre avancée se devait d'être évaluée, calculée pour conserver l'équilibre.

À un tâtonnement supplémentaire en direction de l'autre rive d'être happé par le fond, surgit chez lui l'ennemi terrible : l'inclinaison à vivre. Elle débarquait toujours au moment les plus judicieux comme un deal avec la souffrance. Il avait déjà longuement regardé cette éventualité, il avait tout envisagé. Ne pas se faire prendre, une fois encore, dans ce filet-là.

Il approchait une intensité de l'instant, celle que l'on croit reconnaître dans des moments où l'on atteint la certitude d'être au bon endroit au bon moment parce que naît une

cohésion entre le trouble intérieur, notre histoire et l'émotion procurée par l'environnement, l'événement auquel on assiste. Dans un registre différent, il avait vécu quelque chose de similaire dans des salles de concert, plus rarement en surprenant dans la vie des touches de tendresses parfaites, dans des instants de pure sauvagerie sexuelle, aussi.

Désormais hors de danger, délié d'un coup de lame de l'inutile parpaing, un cri de terreur s'échappa de lui, bientôt étouffé par des spasmes et des sanglots. Trempé, glacé, rejoindre le bord, misérable, l'avait épuisé et l'impuissance gagna tout son être. Ses cris déchirants attirèrent l'attention des habitants de la maison. Aucun d'eux n'osa s'approcher mais l'ayant observé qui déambulait comme un fou, ils appelèrent les pompiers.

Au moment où ces derniers arrivèrent, il avait retrouvé sa sérénité. La crise était passée, toutes ses facultés retrouvées. Il en avait joui à gros bouillons, désormais calme et tranquille comme après un joyeux coït. Échapper à une nouvelle hospitalisation constitua pour lui une gigantesque victoire.

Christophe Esnault

Écrit comme un insuffisant respiratoire cherche de l'air... Traumatisé par la lecture du sublime /4.48 Psychose/ de Sarah Kane. Il a publié dans deux anthologies, /CapharnaHome/ (éditions Antidata) et /Demande à Bukowski/ (éditions Poussière) puis dans diverses revues : TINA, Chimères, Carbone, Décapage, N4728, Liqueur 44, Stupre, Dissonances, Boxon, Hétérographe, Verso (à paraître), Décharge (à paraître), Microbe, Pr'Ose, Lapsus, Du Nerf, Passages, Écrits du Nord (à paraître), Le Grogard... Il est également lauréat du concours de nouvelles 2009 des éditions Grimal. Il est aussi co-parolier du groupe Le Manque.

<http://www.myspace.com/lemanque>



Comment tu allais ?
Bien !
Veux-tu changer ?

Oui !

Peut-on vivre au 21^{ème} siècle ?

Oui !

Tu l'embêtes avec tes questions

Tu aimes lire ?

Oui !

Il en a marre des souvenirs

Tu penses à sa place !

Oui !

Je ne veux pas !

Parler est une vilaine chose

Je n'y arrive pas !

Interrompre pour qu'entre la famille sans doute une situation ordinaire et manquer l'entrée

J'ai mal au genou !

Il a mal parce qu'il aimerait être un homme

L'expérience anodine d'être fils

Sa famille l'aimait

Tu aimes le printemps ?

Oui !

Les fleurs sauvages dans les prés ont la boulimie d'un être carnivore, elles croquent le sol jusqu'à ce que l'ombre disparaisse derrière l'arbre, un cèdre, du Liban, haut fier, replié sur lui-même fendu touffé à la pliure, mangeur d'hirondelles, sa mère qui vient de rentrer du boulot (secrétaire dans un cabinet d'expertise comptable) il la questionne sur le sens de l'histoire, la cause et le fondement des quatre points cardinaux, puis « pourquoi quatre ? » mais il ne s'arrête pas là, le malin, dans sa valise en contre-plaqué fabriquée par l'oncle Jim il trouve une enclume qu'il martèle avec génie « Baaahhh ! » pour chasser les hirondelles du jardin : arracher le bec des oiseaux n'est pas chose facile un marteau n'y réussit guère seule une clé à molette rouillée par l'effort « Non ! » pointer un chat mort la gueule ouverte par la queue dressée l'arme redoutable, les filles auraient sans doute peur avec leurs tresses ; la virilité, c'est pas pour les moches.

On est pas obligés de baiser !

Non !

J'aime tes caresses !

Pourquoi la vulgarité ?

J'aime tes caresses dans le noir !

On fait trop souvent l'amour et nos corps ne supportent plus !

Les murs non plus !

Le propriétaire va garder la caution !

Je l'encule !

Pédé !

Sans bite !

Obsessionnel !

Hystérique !

À l'école il ne mange pas !

Il faut trouver une solution !

J'aime pas les végétariens !

T'aimes pas les gros légumes qui ressemblent à ta grosse bite ?

Il faut trouver une solution !

J'irai au marché voir M. Sawyer même s'il n'a pas la vie facile avec sa fille Becky qui traîne toujours avec notre gosse un jour je les attraperai tous les deux, une bonne raclée ils s'en rappelleront, il faut dire et c'est là où je voulais en venir que leur maître qui les enterre vivant dans la cour d'école a l'humour glacé, l'association des parents d'élèves ne réagit pas, à notre place on est impuissant face à la machine institutionnelle, il faut inventer des échelons représentatifs moins rigides avec le pouvoir d'influencer les décisions du conseil d'administration et sanctionner le cas échéant un enseignant récalcitrant, ou enseigner l'histoire des institutions publiques à l'école primaire ou une lettre au directeur !

« Evenou shalom alerem

Evenou shalom alerem

*Evenou shalom alerem
Evenou shalom, shalom,
Shalom alerem.*

1. Nous vous annonçons la paix
Nous vous annonçons la paix
La paix, la paix de Jésus.
2. Nous vous annonçons l'amour
Nous vous annonçons l'amour
L'amour, l'amour de Jésus.
3. Nous vous annonçons la joie
Nous vous annonçons la joie
La joie, la joie de Jésus.»

Sitôt dit, ils rédigent la lettre l'air convaincu et accordés :

« On veut que Joe le maître arrête de terroriser nos enfants en les enterrant vivant. »

Signé :
les parents de Tom

L'écriture n'est pas leur fort, il faut le constater, déjà ils n'étaient pas doués pour les rédactions, nuls en orthographe ils n'aimaient ni la grammaire ni les analphabètes ni les autodidactes, fiers ils écrivent eux-mêmes leurs listes de course c'est de la haute littérature (selon l'invité de la télévision) parce qu'elles sont en prise avec leur quotidien, elles gouvernent, les branleurs ! tout le monde peut torcher une liste même sur du papier recyclé à moins d'être mort : Hilaire de Poitiers, Clément de Rome et Maxime le Confesseur, Ambroise de Milan et Jérôme, Irénée de Lyon et Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien, Cyprien et Cyrille de Jérusalem, Basile le Grand et Grégoire de Nazianze, Basile et Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome et Augustin. Les couples heureux. C'est une loi de la nature impitoyable, nul n'y échappe, souriants, bedés une bonne tarte dans la gueule y bronchent pas, le regard et la tête à demain, toi dans ton lamentable instant il faut l'expurger, le presser comme un concombre juteux qui ne donne que du vert et tu veux du bleu ciel. Oui, la poésie ! la rime en poésie elle se pointe en permanence pour baiser ton texte.

Mange ma bite !
Pas devant elles !
Arrête avec tes pudibondieuseries de catholique mal léchée, y a personne d'autre que nous deux !
Je suis pas un film de chatte !
Tu crois que notre lettre aura son effet ?
Je crois en l'amour !
Tu crois qu'il aura le temps de la lire ?
Ce sale con de dirlo ?
On y est pas allé un peu fort ?
Qu'il bouffe mon minou s'il est pas content !
Les enfants ont peur !
Oui !
On mange quoi ce soir ?
Poulet rôti, comme tous les samedis !
Y'aura des frites ?
Ben oui !
De la moutarde ?
Tu m'emmerdes !
Va chercher les enfants qu'on se mette à table, ma petite pute !
« Sid, tu éteins la console et t'appelles ton frère, on mange ! »

Ce n'est pas le dogme qui fait chier mais l'écrasement. Le dogme trinitaire par exemple c'est beau pour élaborer dire faire entendre ce qui se dissimule, une histoire de procession du Saint-Esprit engendré par le Père et (ou) par le Fils, celui qui vient après avant éternellement, celui qui trône : le Père et les deux autres en dessous : le Fils et le Saint-Esprit, le schisme il y a des histoires qui soulèvent en écrasant de leur poids le vécu, le prétexte. Le dogme est brandi comme une queue qui amuse les enfants, Mickey mouse, et les prêtres catholiques, eunuques membrés broyés contre l'abstinence (on touche pas aux meufs !) et leurs masturbations chroniques (on se branle sur elles !), et les autres (moi) qui jouissent et subissent.

Avec quoi il vous enterre ?
 Avec une pelle !
 Jusqu'où ?
 Jusqu'au cou !
 « Et c'est comment ?
 C'est froid ou chaud ? »
 Plutôt froid au début !
 Et les autres ils rigolent ?
 Ils rigolent !
 Et toi ?
 Je rigole comme les autres !
 T'as pas envie de pleurer ?
 Non !
 Jamais ?
 Jamais !
 C'est arrivé combien de fois ?
 Je ne me rappelle plus mais Becky tient les comptes !
 La sale garce !
 C'est mon amie !
 Elle vaut pas mieux que son père !
Et ça compte pendant que les autres chient sous le couvercle
 Vous n'avez pas le droit !
 On est tes parents ! c'est pas un mioche de ton espèce qui va ramoner le siphon de nos crânes
Une tarte dans sa gueule
 Tu l'as bien méritée !
 Connard ! Toi, t'es qu'une salope de mère !
 Fils de pute !
La mère entre dans une fureur monstre, vous vous en doutez, on ne peut pas à cet instant précis où la mère est atteinte profondément dans son intégrité de femme et de mère face au père dont les mots lui ont échappé de la bouche comme on échappe le sperme trop rapidement de sa bite, la laisser sans réaction, ça serait con enfin débile, bête, très mauvais.

Le roman est mort ! et c'est le pamphlet qui l'a tué ! comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ?
 « Chéri, je suis mal à l'aise quand tu me traites de pute devant les enfants ! »
 Les Renaudot, Booker Prize, Goncourt, Georg-Buchner de l'avenir couronneront unanimement le pamphlet, tu peux me croire, et nous traînerons ce fardeau jusqu'à l'inscription sur le tympan de nos sépultures !
 Parano-misanthrope !
 Tu ne t'adresses pas à ton père de la sorte !
 Je t'em-mer-de !
 OK : la balthusienne... Sid, va chercher la chaise !
 « Non, pas la chaise ! »
 Alors ?
 Oui ! je suis un crétin, un bouffe-miel, un connard de prétentieux, une religieuse...
 Passe pour cette fois-ci !
 Mais qu'on ne t'y reprenne plus !

Qui veut des frites ?
 Tiens, passe à ton frère !
 Putain, non, elles sont gelées !
 Qui a préparé ces frites ?
La mère penaude : « c'est moi »
 Merde, on te dit de les passer au four avant de les servir, c'est quand-même pas sophistiqué, branleuse !
 J'ai peur de me brûler et de finir comme oncle Jim !
 Alors, j'irai revendre le four à la brocante de samedi !
 Ah non, c'est un lègue de mon père !
 T'as vu la marque ? j'en tirerai un bon prix ! et y a pas de huissier qui tienne, ton père a raté sa vie son métier ses filles, je ne veux pas porter le poids d'un destin qui m'est étranger... et, couvercle sur le dessert, que les garçons en assument précocement les conséquences. Il suffit ! d'une société sans cadre molle et ronchon, je préserverai jusqu'à ma mort l'équilibre précaire de notre foyer !
La divinisation de l'homme, theosis en grec. C'est l'union de l'âme et de Dieu dans l'homme, un Dieu si proche qu'il partage

sans se confondre l'habitat de l'être. Nous ne sommes pas de nature divine mais créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Le chemin de la divinisation est celui du Christ, incarnation de Dieu sur terre, Dieu fait homme pour indiquer la voie du retour de l'homme en Dieu. Sublime !

Qui regarde la télé ce soir ?

« Nous, nous ! » répondent avec enthousiasme les enfants

Ah, vous vous foutez de ma gueule ! Vous savez bien que le samedi c'est Porno ! Avec maman on va se mater le dernier Marc Dorcel qu'on a loué chez Joe, je vais pouvoir bander toute la nuit ! Vous, vous restez dans votre chambre et vous bronchez pas !

Et pas de sortie nocturne sans notre autorisation ! Vous avez qu'à lire des histoires ! C'est important à votre âge de nourrir vos rêves et vos illusions enfantines ! Tom, t'as pas intérêt à lire les écrits du Pseudo-Denys (l'Aréopagite) à ton frère... je sais que tu le caches sous ton matelas, il est plus dans la bibliothèque du salon, je veux pas de grenouille de bénitier sous mon toit !

Votre mère a raison, on s'est pas cassé les couilles pendant toutes ces années pour que vous ressembliez à ce con d'avocat ecclésiastique ! Votre oncle a mouillé son froc en débandant devant M. le Maire le jour de son mariage avorté et s'est réfugié la queue entre les jambes dans le droit canon et la mystique... quel exemple pour les jeunes ! Manque plus que la tonsure et la robe de bure ! Le premier que je vois le nez dans ces bouquins, j'le tonds sur place ! Kapitché ?

« Oui papa ! » (en chœur)

Un homme nommé Apollonios, un ancien commerçant, renonça au monde et vint habiter la montagne de Nitrie. Ne pouvant à cause de son âge apprendre un métier manuel ou pratiquer l'ascèse du copiste, voici l'exercice auquel il se livra durant les vingt ans où il vécut sur la montagne : grâce à son patrimoine et payant rudement de sa personne, il allait acheter à Alexandrie toutes sortes de remèdes et de choses utiles pour la vie en cellule qu'il distribuait à tous les frères malades. On pouvait le voir depuis l'aube jusqu'à la neuvième heure faire le tour des cellules, passant chaque porte pour s'assurer que personne n'est malade.

Il transportait des raisins secs, des grenades, des œufs, des pains de fleur de farine, toutes choses utiles pour ceux que la maladie affaiblit. Telle fut la façon de vivre utile à l'âme qu'il trouva pour sa vieillesse. En mourant, il laissa sa marchandise à quelqu'un comme lui en l'exhortant à accomplir ce même service. En effet, cinq mille moines habitant cette montagne, de telles visites étaient nécessaires car l'endroit est dépourvu de tout.¹ « Fin de lecture, Sid ! »

« Ressusciter des cadavres littéraires barboter les mains comme (saint) Thomas dans les tripes encore chaudes de son animal de compagnie par des mouvements brutaux lui donner vie presque ! »

Tom, t'es un poète !

P'tit frère, maman a raison : nourris ton âme et tu deviendras sage !

Je suis qu'un idiot, oncle Jim arrête pas de le répéter !

Écoute pas cet enfoiré, un jour on lui fera la peau !

Et comment ?

Il suffira de lui donner rendez-vous dans le cimetière, une nuit de pleine lune, je te garantis qu'on le reverra pas de Cî-teaux !

Ah bon ?

Il aime la vinasse, le gros rouge, il faut l'attirer avec !

Le 16 du mois il passe sa commande à 16h16. Le 16 avril, bonne lune ! on avance sa montre d'une heure quand il se pointe à la maison pour le petit-déj'. À 16h16, on lui téléphone, on se fait passer pour le vendeur de la cave du rond-point ; toi tu feras un bruit de bouteilles qui branlent derrière moi. On lui donnera rendez-vous au cimetière sur la tombe familiale en prétextant qu'on a un arrivage spécial, une cuvée d'un producteur inattendu, qu'on peut pas mettre en vente tant que notre meilleur client n'y a pas goûté. Il est tellement con qu'il y verra que du feu. Après, on court chez lui, tu t'introduis dans sa chambre par la souillarda et tu débranches son téléphone. Entre 16h45 et 17h30, heure de fermeture du cimetière pour cause de départ du gardien vers la guinguette, on s'y introduit. Devant la tombe des grands-parents (en photos), on déposera les verres-luisants mis en cage qui bougeront pas et une guirlande de pétards longeant la dalle. On fera courir la mèche et la ficelle d'ouverture de la cage jusqu'au premier cyprès. À 23h30, on s'échappe de la chambre comme d'hab', direction le cimetière. Avant qu'il rapplique, on installe les bouteilles sans étiquettes remplies d'un mélange de vinasse et de plancton qu'on aura récupéré la veille grâce à Joe. À 00h00, il se pointe. Il voit les bouteilles, il sait qu'il doit prendre le carton de rouge mais trop impatient il en débouche une. On déclenche le système : lâcher de verres-luisants et départ de la mèche. C'est le feu d'artifice dans la bouteille qui brille comme l'ampoule du phare sous l'effet du plancton et le sol qui dévale sous ses pieds : super bad trip sous champis. Voilà les pétards ! c'est l'apocalypse ! la sanction divine pour péché de luxure et excès de vinasse...

le regard accusateur des parents sur la tombe venge les saloperies du fils indigne... il tombe dans les pommes ! on appelle le SAMU ! on se casse !

Waouh ! c'était génial on l'a bien niqué !

On va fêter ça en dégustant un Grand cru !

«Et Tom, comment on attrape les lapins de garenne ?»

Écoute-moi bien ! Le meilleur dispositif existant consiste à placer une pierre plate ramassée dans un champ au moment des labours sur le passage des bêtes reconnaissable aux nombreuses crottes d'un brun foncé qu'ils laissent en tas derrière eux. Assure-toi d'être à plus de 50 pas du terrier le plus proche pour que le lapin guetteur ne te voie pas ! Sur ce passage, tu poses la pierre. Sur cette pierre, une carotte épluchée. Sur cette carotte, 3 pincées de poivre. Fais gaffe au vent, il faut pas que le poivre s'envole ! Le mieux c'est de trouver un coin relativement abrité. La nuit, tu te planques derrière un arbre et t'attends. Qu'est-ce qui se passe ?

«Le lapin gourmand renifle la carotte : éternue : se fracasse la tête contre la pierre. Il est mort ou s'il respire encore tu prends la pierre et tu lui écrases la cervelle entre les deux yeux. Voilà, tu peux le rôtir !»

C'est ça Sid, tu comprends très vite ! Vous boirez bien de ce nectar pour accompagner le gibier ?

Volontiers !

Ce Petrus 1954 fera courir la viande !

C'est une hase je suppose ?

Une hase évidemment, la chair est fondante sous le palet bien plus fine que celle du mâle !

Saviez-vous que le Lévitique au chapitre 11 interdit de manger le lapin (ou le lièvre) car il rumine ?

«Grossière erreur: confondre le lapin avec les ruminants, quelle idiotie ! D'où nous vient cette supercherie monumentale ?» demande le petit frère.

Des mastications de ses premières déjections... le lapin de garenne bouffe sa merde ! Ils produisent un mouvement des mâchoires similaire à celui des bovins... la confusion pour les non-initiés est envisageable.

Contrairement aux idées reçues, véhiculées par des ecclésiastiques populistes, science et religion ne fornicquent pas. Elles ne cessent de se haïr, elles se détestent comme deux sœurs jumelles désirant le père aimant, elles se batront à mains nues jusqu'au KO dans les cordes. L'arbitre constatera la défaite. D'un côté «le comment», de l'autre «le pourquoi» ? blablablablalbla ! C'est la guerre bordel, dans les tranchées ! sortez les baïonnettes ! les lance-roquettes et autres joujoux pour adultes psychotiques ! les flibustiers, les missiles balistiques, le sang les bassines, l'infanterie, les cuirassés, le blindage, les ogives nucléaires, les bombes à fragmentation ! tous aux fourneaux !

Balthus, *La leçon de guitare*

Le tableau suspendu au mur de la chambre des petits. *Le viol du Christ : Jésus, descendu mort de la croix, sur les genoux. Marie, Mère de Dieu, donne le sein maternel au Dieu-homme, nouveau né. Le fils-fille, icône de l'humanité.*

«Clitoris !» dit Tom

«L'index chatouille la crête !» répond le petit frère

Il manque l'étranglement

Les liens pour attacher les mains sous la chaise

Elle a joui !

La mère heureuse !

La guitare trop petite !

La verge sort du pli !

Le haut de la faille !

Transpiration sur les cuisses !

Il faut passer à table !

Papa attend sur sa chaise !

L'érection a duré !

Ils ne sont pas divorcés !

Il a préparé le repas !

De la mie de pain dans sa chatte !

La résignation est une cochonnerie

Il votera c'est sûr !

Je lui descendrais le nombril !

Les hanches !

Le mal de dos !

Les lames de boucher dans sa chatte !

Le verre, pilé dans sa chatte !

Le pilon d'une mère ou le strapon

Le viol, la pucelle !
Les courbatures dans sa chatte !
La braise dans sa chatte !
Tes dents dans sa chatte !
Les crampes et les jambes de la mère
Son sein appelle ma bite
Tu as terminé tes devoirs ?
Comment s'appelle ta maîtresse ?
Tu as pris ton bain ?
Tu n'es plus une enfant !
Elle ne mange pas sur tes genoux !
Tu iras à l'école privée !
Leurs maîtresses sont des salopes !
Jeanne d'Arc est une putain !

Pentecôte. Les motifs de la tapisserie les langues de feu sur la tête des apôtres enveloppée d'une lueur divine elle crie du sens qu'elle ne saisit pas saoule Marie désinhibée débute l'annonce sur ses genoux son bassin lumineux est sa Méditerranée qu'elle parcourt les habits redisent la surprise pas équipées pour la marche, les éphésiens fraîchement baptisés se terrent dans sa chatte !

« Le structuralisme ! hein ? dans la collection il y a un ordre qui fait lien ! médite là-dessus, féniasse ! »
Pourras-tu supporter, chéri, de ne pas savoir ? Pourras-tu entendre que tu n'y entends rien ?
féindre de ne pas connaître l'adresse de ce texte ? être le bienveillant d'un autre ? l'impossible quotidien ? l'ambigu attirera l'éloge ? lacanien par didactique ? il n'y a pas de rapport sexuel ? la négation de l'ironie ? l'écriture c'est le tourment d'un autre ? lire = une sentinelle pour terrasser l'adversaire ? pourquoi l'intellectuel fascine-t-il le pauvre ? résister sans psychanalyse ? montrer et ne pas voir ce qui est montré, voilà la preuve ? pourquoi l'interrogation quand l'exclamation s'impose ? les chaînes associatives ne mentent pas ? entrer sur le champ par l'extinction violente des méthodes barbares des comportementalistes et autres cognitivistes psychologisants ?

Je vais me fumer une clope !

L'évitement masculin !

Peux-tu m'expliquer ?

« Ta bite c'est pour introduire le conflit, tuer le gibier, conduire le 4x4 d'une grande marque américaine, regarder des documentaires animaliers dans ton fauteuil de banquier, sauter ta femme, celle des autres, éjaculer dans les draps. Tu passes ton temps à tergiverser dans ta cervelle de nantis. On dirait que je te fais peur. Tu m'aimes plus ? »

Si ! mais j'ai pas d'humour

Alors embrasse-moi !

Pas ce soir, je veux plus faire semblant !

Les enfants dorment !

C'est pas la question, je veux pas qu'ils me ressemblent !

À qui ?

Je veux pas que Tom et Sid ressemblent à leur père, c'est pas compliqué ?

Tu lis trop !

Ne mêle pas Marc Twain à cela !

Le père absent ?

Je fais ce que je peux !

Humour, sexe et authenticité c'est-à-dire le truc des autres ramené à soi. Je me rappelle en formation à la Chambre de Commerce et d'Industrie de La Rochelle le brainstorming en trois mots sur ce qui définit la création d'entreprise, j'avais répondu : « autonomie, initiative, authenticité. » J'étais fier de ma connerie. Ça avait scotché la formatrice qui riait jaune, eh oui ! une grenade au plâtre dans ton capitalisme déshumanisé de merde ! Elle était gentille ! Je m'y connaissais en sincérité

Chercher l'ivresse par l'abus de café !

Mais ça ne s'arrêtera jamais ?

C'est parti pour durer ! Quand tu lis René Daumal au début tu trouves ça super chiant, je parle du *Contre-ciel* ! Et puis ça pulse, putain ! il t'emporte et là tu bronches pas, tu t'accroches ! C'est pas comme ce gazouillis de mouette nantaise !

Encore ?

J'étais déçu !

Peut-on reprocher le commentaire, en général ?

La petite giclée se mesure au nombre de citations !

Maline !

Mais tu bandes !

Comme un cureton fasciné par la fable mystique, sans doute parce que c'est du lourd !

Du haut de son cadavre maigre et fier arrogant sale piétine les corps s'excuse autoritaire il tremperait son boudoir dans un trou obscur mais son agenda noirci sur toutes les pages ne permet pas faudrait pas qu'il perde son rang lorsqu'il frétille devant la sainte blanche le cierge à la main son majeur le démange mais c'est pas pour lui sa vertu son éducation son talent le denier du culte les suceurs de la cour les empêchements légitimes son arrogance sa prévenance il les tient dans sa main droite et il ne lâchera pas c'est précieux et utile entretenu fait la fierté c'est laid comme une icône de la vierge à l'enfant peinte à la main bavée crachée au-dessus de toutes les têtes il dresse le sacrifice l'hostie sainte qui fait gicler les chattes à l'abattoir la lumière rouge dans le coin du bâtiment le veau d'or il aime la bonne chair le sang dégoulinant des corps troués immolés putain merde ! dans sa main droite le va-et-vient déchira ses stigmates poisseux

Il ne se passe pas rien

Les cloches retentissent

C'est l'heure d'aller chercher les gamins à l'école !

Bordel, on va être en retard !

Qui s'y colle ?

J'y vais !

N'oublie pas de rappeler le contenu de notre lettre au directeur !

Je n'oublierai pas !

Le père prend la bagnole

Arrivée à l'école

La porte blindée de la cour grande ouverte

Les gamins qui crient

C'est la joie !

Les retrouvailles après une journée difficile

C'était le permis de conduire dans la cour d'école aujourd'hui

Les bons souvenirs

Un virage manqué et c'est le drame !

Rétroviseur... marquer le stop... priorité aux piétons... priorité à droite... ne pas écraser les maîtresses...

Pas de billes aujourd'hui

Le gendarme et son képi, le père d'un copain, à côté

Il habite à côté de la gendarmerie avec les autres, son lieu de travail est aussi son lieu de vie, d'astreinte le weekend pas facile pour la vie de famille

Faut montrer l'exemple dans le civil

Pas d'arme à la ceinture (comment supporter l'écart ?)

Notes :

¹ Pallade d'Héliopolis, *Histoire lausiaque*, Abbaye de Bellefontaine, 1999, p 92. Personnage attachant, épris du désir de Dieu, témoin et familier des Pères du désert, fin lettré, apologiste et prédicateur, fidèle à l'ecclésiologie de Saint Jean Chrysostome, Pallade fait de son œuvre [rédigée en l'an 420] une lecture spirituelle profonde de l'histoire de son temps et des événements auxquels il a été mêlé. Il dresse, en 71 chapitres, le portrait spirituel d'hommes et de femmes qui, sous des dehors souvent pittoresques et héroïques, ont assumé avec réalisme les exigences de leur baptême : moines et moniales solitaires, reclus, anachorètes, cénobites en ville ou au désert, ascètes urbains, laïcs mariés, célibataires, etc. [4^{ème} de couverture].

Nelson Mandela

46664 Pájaros de libertad

Cristina Castello

En el atardecer del 2 de febrero de 1990, pudo respirar de nuevo a corazón abierto, después de haber sufrido 27 años de cárcel, *acusado* de ser Inocente. Nelson Mandela comenzó por tratar de cambiar su *aldea para poder cambiar el mundo* (Gandhi *dixit*). Había empeñado su vida en la lucha contra el *apartheid*, que segregaba a la población negra de Sudáfrica y la obligaba a vivir de manera infrahumana. Por cierto que para aquel régimen discriminatorio esto fue suficiente para considerarlo un «terrorista».

La respuesta del gobierno sudafricano hambriento de injusticia y de la mano de la CIA yanqui al intento ininterrumpido y heroico de terminar con la exclusión, fue una cifra. Una cifra atroz.

46664.

46664 fue el número de prisionero que selló a Mandela tras las rejas, primero en la mazmorra de Robben Island y luego en la de Pollsmoor.

Pero también fueron 46664 las palomas que surcaron el cielo hace veinte años, el día de la liberación del pájaro de la libertad, el 2 de febrero de 1990.

Mandela había abierto sus ojos a la vida el 18 de julio de 1918 en Umtata, Sudáfrica, hijo del jefe de la tribu de los *Tembu*, quien lo bautizó Rolihlahla. Después de la educación primaria en una escuela de misioneros británicos, hizo el bachillerato en artes y luego la carrera de abogado. A los 24 años se inició en la política, durante su tiempo estudiantil en Johannesburgo y se incorporó al Congreso Nacional Africano. (ANC). Desde allí, con otros jóvenes, se dio a la tarea de rescatar de la exclusión a millones de trabajadores casi esclavos, a campesinos de zonas rurales y a profesionales.

Portar sangre negra en las venas, era y es, aún un estigma y una condena, para un mundo sin piedad. Pero nuestro hombre soñaba con la emancipación.

Mandela ama la música de Händel y de Tchaikovski y su vida inspiró a no pocos músicos, que convirtieron su itinerario de piel negra y albas interiores, en canción. Él ama la escritura, los libros y el cine: su propia historia fue llevada a la pantalla, en «Invictus», flamante filme de Clint Eastwood, protagonizado por Morgan Freeman y Matt Damon. Ama los atardeceres, amó a sus tres esposas, con la última de las cuales Graça Machel se casó cuando tenía 80 años. «Quiero al ser humano. Es un símbolo, no un santo», dijo ella de su marido.

Sí. Mandela es un ícono de la paz y de la entereza para enfrentar la adversidad, y un emblema de la resistencia ante la menor posibilidad de renunciar a sus principios, aunque eso lo haya sumido en más y más años de prisión.

Pájaros del amor

«En prisión uno está frente a frente con el paso del tiempo. No hay nada más aterrador», había escrito Mandela en su celda, que es hoy un sitio de atracción turística. ¿El morbo no tiene límites, como parece tenerlos la memoria ?

Después de los primeros años de prisión, nuestro hombre no era para los jóvenes, más que una referencia, un recuerdo vago, sólo una mención. La conciencia pública no guardaba con interés su nombre ni su lucha: era un candidato para el olvido. Pero estaba Winnie.

Winnie fue su segunda esposa, después de Evelyn su amor de juventud con la cual estuvo casado en el período 1944-1950 y con quien tuvo cuatro hijos. A Winnie, una trabajadora social un huracán de pasión la desposó en 1958 y la pareja tuvo dos bebés.

Inteligente, bella, infatigable, tomó la antorcha, a pesar del odio y las persecuciones de la policía. Fue varias veces arrestada, se convirtió en un símbolo de la resistencia y fue conocida entre la población negra, como *Madre de la Nación*. Fue tal su fuerza y tan potentes sus convicciones que, con el tiempo, surgió como una figura en sí misma, más allá de Mandela.

Se separaron en 1996. La pasionaria sudafricana se habría rodeado de un grupo violento, en resistencia por la cárcel de su amado, y por las masacres con que el Poder causaba millares de muertos; la cometida en Soweto, es un «ejemplo» del horror que el hombre puede causar al hombre.

El grupo de Winnie fue implicado en acusaciones de asesinato, secuestro y violación; y ella misma, en 1991 fue juzgada por el supuesto asesinato de un escolar. No fue condenada. El hombre de los pájaros de libertad la acompañó en todo momento, pero luego ambos anunciaron el fin del matrimonio. Fue entonces Zinzi, una de las hijas el matrimonio, quien escoltó y representó muchas veces a su padre en el extranjero. Él había sido elegido presidente de su país en 1994, cargo que mantuvo hasta 1999.

Pájaro de la paz

«Siempre he atesorado el ideal de una sociedad libre y democrática, en la que las personas puedan vivir juntas en armonía y con igualdad de oportunidades. Es un ideal para el que he vivido. Es un ideal por el que espero vivir, y si es necesario, es un ideal por el que estoy dispuesto a morir».

Con esta declaración de principios, Nelson Mandela cerró su alegato ante la justicia en 1961. Las supuestas «causas» de su detención y acusación de *alta traición*, había sido su resistencia frente al *apartheid*. Con aquellas palabras, desafiaba al Tribunal a condenarlo a la pena de muerte. El público lloraba en los palcos; las Naciones Unidas habían impuesto sanciones contra Sudáfrica y la resistencia contra la ignominia era cada vez mayor, pero el líder sostuvo en palabras la actitud de toda una vida, con la serenidad de la verdad, con esos valores que lo mantuvieron erguido, cuando todo zozobraba.

Y siguió ese camino. En 1985, cuando llevaba 25 años de cárcel, resultaba una molestia para el gobierno sudafricano, a causa de la presión internacional. Entonces, le ofreció la liberación, con ciertas condiciones. Entonces, Mandela a través de una carta que leyó su hija Zini esgrimió de nuevo su esencia incorruptible. Rechazó dejar las rejas, hasta que toda la población negra alcanzara sus derechos.

Fue una conducta que le valió cinco años más de prisión. En 1988, en el estadio Wembley de Londres, miles más miles de personas celebraron su setenta cumpleaños, en un concierto que vieron millones de personas en todo el mundo. «Te saludamos Nelson Mandela. Y queremos verte a ti y a los otros prisioneros políticos en libertad», bramó la voz del cantante Harry Belafonte y su voz estremeció al Poder.

El día del vuelo de las 46664 palomas, cuando las calles recuperaron los pasos del hombre de piel azabache para transitar la libertad, él habló de reconciliación. ¿Reconciliación con el opresor? Mandela explicó la necesidad de evitar una masacre: «si no, la única sangre que correría sería la del hombre negro», sentenció.

Es curioso, el líder había dicho siempre que el enemigo era la supremacía blanca y, sin embargo, hasta el blanquísimo ex-presidente Pik W. Botha, uno de los responsables de sus 27 años de cárcel, pensó que su víctima era la única esperanza hacia una salida pacífica.

En 1948, el Partido Nacional había ganado las elecciones, donde sólo los blancos tenían permitido votar, y empezó a instalar el *apartheid*. Y casi hasta los finales del siglo XX, el Poder en Sudáfrica provino de ese partido y

de la Iglesia Reformista Holandesa. En aquel año, entre otros códigos que deberían ser extraños a la naturaleza humana, se establecieron una serie de normas, como la Ley de Clasificación Racial, la Ley de Matrimonios mixtos, que prohibía las uniones entre personas de diferentes razas y la Ley de Áreas, que confinaba a los negros a vivir en zonas delimitadas.

Por cierto, estos horrores no existen ya, en la evidencia cotidiana, sino disfrazados de democracia; y hay otros horrores: siempre hay más. ¿Pudo Mandela cambiar su *aldea*, su África del Sud? ¿La idea de reconciliación fue una idea o es una realidad? Todo parece indicar que fue sólo un sueño.

Este hombre ejemplar dejó un surco; él es una huella y una antorcha, pero la historia enseña que tratar de negociar con el enemigo en el Poder, aunque sea con la más sana intención, sólo lleva a *influencismo*. A creer que, dentro de las filas del enemigo, se podrá *influenciar*, sin pensar que siempre es el enemigo quien decide sobre la vida de las personas. Hoy gobierna Jacob Zuma, negro y en representación de negros y mestizos. Pero, ¿gobierna para los excluidos, por la justicia y la igualdad, tan caros a Mandela?

¿ Pájaros libres ?

En 2004 Nelson Mandela se retiró de la vida pública. «No me llamen, yo los llamaré», dijo. De cualquier manera, continúa trabajando por la paz, como gran estadista y se dedica muy especialmente a combatir el SIDA, desde hace mucho; su hijo Makgatho murió a causa de esa enfermedad en 2005, a los 54 años, y son más del 20% las personas que la padecen en las tierras sudafricanas.

Hoy, a pesar del sacrificio de 27 años de prisión de Mandiba así lo llaman, con ese título honorario que daban los ancianos de su tribu el dolor recorre los senderos de su país. La pobreza aumenta en progresión geométrica, según las cifras oficiales hay un 26% de desempleados, que en realidad es del 40%. La lucha contra el *apartheid* parecía ganada y, de hecho, el *apartheid* no existe en lo formal; y los adeptos al gobierno, y en particular el Partido Comunista, afirman que están dispuestos a «matar o morir» por Zuma.

En los hechos, la clase dirigente es la misma del capitalismo del *apartheid*. Un hombre de raza negra gobierna, sí. Pero sigue tutelando a una minoría. Más del 43% de la población vive con menos de 22 euros por mes; y ya desde 1994 las tierras están distribuidas con cifras que cuentan

la verdadera historia: el 3,6 por ciento de ellas es para los negros; y más del 80% para los blancos.

Para mantener el *sistema*, estas políticas aseguran la perpetuación del capitalismo del *apartheid*. Dicho sin máscara: garantizan la súper explotación de la población negra y refuerzan los obstáculos para la constitución de una nación unida y soberana.

9855 días de `prisión, 27 años de 46669 pájaros sin libertad. Y ahora, ¿qué ?

*El carnaval del mundo engaña tanto...**

**Juan de Dios Peza*

**Cristina Castello es poeta y periodista, bilingüe (español-francés) y vive entre Buenos Aires y París.*

<http://www.cristinacastello.com>

<http://les-risques-du-journalisme.over-blog.com/>



21 juin 1791, entre onze heures et minuit.
Église obscure de château formant voûte au-dessus de la route noire vers Montmédy, et la proche et lointaine Allemagne.

Drouet, Guillaume, quatre gardes-nationaux et deux étrangers autour du gros coche boulanger. Le procureur syndic (du nom de Sauce) hésitant sur vos passeports, et ses fils criant au feu par le tombeau des rues.

Que c'est dur, d'être roi quand on est serrurier et géographe de génie à près de minuit, face à une auberge, du nom de... où déjà ? à *Varennnes-en-Argonne*.

Louis XVI, à Varennes, ce soir, je pense à ton bambin vivant, à l'image qu'il gardera peut-être de cette amulette en petit mitron

et à ceci, pour vous, d'inédit: sol retourné, foin acide coupé, chemin creux sous osiers – vigneron, sabotier, débitant de sel et de tabac – misère et débarras d'une cour de ferme, longée au hasard d'un soir d'engrais frais et de fumure.

Trois guêpes, un frelon, dix abeilles. La glèbe vue du sol, sentie du sol, non d'une Diane allégorique de Versailles. La Reine grignote une brioche.

Et ta berline royale de marque *Dormeuse* où tu viens de t'assoupir, en sursaut, et calmes ton sédentaire appétit, à travers jachères, d'une nasse frite de poissons d'été avance sans avancer le long d'une dernière levée de terre.

Non tu ne sais rien de ce village: odeurs, antiques vies, auberge et point de portefaix, chien perdu (il y a toujours un chien perdu, quelque part, témoin de l'histoire).

Sauce hésite. Un sabot déferré et Drouet, de Sainte-Menehould, ne serait pas encor là et tu pourrais suivre, malgré la nuit, vers où t'espèrent faisceaux, étendards, relais.

On en fera, plus tard, un sous-préfet. Ah quels bals de sous-préfecture pourra bien donner, plus tard, cet obscur sous-préfet ?

En 1793, en lieu et place du chœur de l'ancienne église, on construira ce beffroi élégant et trapu à lierre (et vierge lisse que l'on ne remarque d'abord pas), incendié par l'Ennemi le 14 septembre 1914

et d'où glisse à l'instant une fine cloche de temps que je suis bien le seul à recouter.

Ah citoyen Capet, connais-tu ces noms: *Verdun*, *Douaumont*, village-rue à fontaine, vigneron, sabotier, débitant de tabac, non loin d'ici, as-tu seulement ouï de loin ces syllabes à l'estaminet, et ton pâle dauphin, trempé ses poumons d'enfant à l'humidité fouie de tunnels et tranchées de cet autre nom: *Argonne*, où te voilà pris ?

Et s'il y avait eu ton frère Louis XVIII, avec un autre chiffre, sur le trône ? Ou bien Charles X ? Mais non: la destinée ne s'invente pas, le drame a besoin aussi de ta faiblesse, l'épopée du hasard, le roussin à Drouet de son quatrième fer

comme cette petite ville de nuit
de ce chien toujours perdu, quelque part, témoin de l'histoire,

de ce dindon d'Argonne dont le cri cascade et dégringole *abri-abri abri du Kronprinz quel jour quel jour est-on*, du registre noir du châtaigner

et de l'appel forestier, avant aube, d'un coq brumeux venu d'un proche pays inconnu chantant *Sainte-Menehould (Menehould, Menehould)*

sous les naines roses consulaires d'une lisse école de canton de la République – *Liberté, Égalité, Fraternité* – où l'on recoloriera dès demain matin (chahut, jeux, hannelons, lucanes de préau) cet épisode

que n'innocente rien.

*

Et comme a besoin de Varennes, dès l'an prochain, non loin d'ici, Valmy (1792)

- dont on vient de refaire à la champenoise en bois noir, sur sa butte coquette, le second moulin après l'ouragan de tout un siècle.

SONNETS

Éric Bertomeu

«Ne pouvant embrasser le tout et voulant
essayer de comprendre j'ai pris le parti de
construire un cadre et d'y fouiller jusqu'en
son cœur.»

(Confessions pour paraître)

C'était ainsi les jours
Où les bons haricots
Se perchaient sur nos dos.

5.0

1.0

Les sombres mots d'hiver
Nous reviennent à la peine.
Sans le sou d'un soleil
Ce sont balles de coin

Ne croyez pas. Jamais
Ce qu'on vous dit. Demain
Sera notre poussière,
Le pollen de nos jeux.

C'est beuglante de cerf
Qui vibrent sur le fil
Des larmes des bouchers.

Communes à toutes frappes.
Dites ! Qui a calé
Les taquets de la croix ?

Aveugles et voyants,
Solitude et vents...
Que nous dictent ces temps ?

1.3

2.0

Le roman c'est du flan,
Arbousiers et trip-ouilles.
Armateurs de sampan
Revoilà l'aventure !

6.0

Des coraux d'échouage
Aux plaines océanes,
Ce peut-il banc meilleur
Sur ces bords du mystère ?

Sans le sou d'un soleil
Les lunes argentées
Dégringolent aux casses
Des rotatives grasses.

Se poser sous la presse
Pour que coulent les eaux
Ardentes de nos pertes.

Tri-fesses et perlettes,
Dérives de nos mondes,
Tout n'est que nos yeux.

Écoutez bien la phrase
De la dernière mue
C'est l'herbier de nos peaux.

1.4

3.0

Tout ceci, tout cela
C'est encore du plat,
L'enduit gras du bla-bla,
De la poudre de rat

1.1

Les sombres mots d'hiver
Sont gendarmes sectaires
Ou îlotiers polaires.
Haro ! Sus ! Glissons-nous

Ce sont balles de coin
Pour tout doigt de marcheur,
Et jongleries de pieds
Pour tapi bleu d'acier.

Au nez friand du chat.
Les charrettes se croisent
Et nos serments se taisent.

Dans les fûts de vinaigre
Dans ces jus de prières...
Paroles de faussaires !

On raconte un billard
Sans trou, sans fards, sans bandes
Aux confins de nos chairs.

1.5

4.0

Pour piéger dans l'anneau
Un boisseau de nigauds
Il faisait des discours
Et disait de l'amour.

1.2

Nous reviennent à la peine
Les vrais maîtres des peignes
Pour replanter les bois
Des constellations vides.

Communes à toutes frappes
L'encre bigote rongée
Les lettres de la Foi.
On soustrait, on divise,

Rien ne s'articule.
Dans les mains du consul
Les bassesses copulent.

1.6

Dites ! Qui a calé
Ces images poisseuses ?
J'ai le bruit d'un trépan
Qui squatte ma cervelle.

Je ne vois ni n'entends,
Ça découpe et ça range
Dans la dépouille du rire.

1.7

Les taquets de la croix
Se clouent comme des joies,
Chardons royaux et nœuds
De soie, ce sont des points

Aux cordes abyssales.
Le tarot a son fou
Pour surseoir à la chute.

2.1

Le roman c'est avant,
Once des temps qui bégaient,
Boue tenace aux pieds
Qui ne vont que chaussés.

Quelle nudité absolue
Faudrait-il retrouver
Pour revoir nos possibles ?

2.2

Arbousiers et trip-ouilles !
Après sonnets confus
Nagez comme des blattes
Dans l'eau de nos soupières !

Je dirai en Fidèle :
Ne soyez plus grincheuses
Belles et rêvées sucrées.

2.3

Armateurs de sampans
Vous prenez dans vos voiles
Nos rivières de perles
Nous ne laissant que coquilles...

Alors qu'imaginer
Si tout naît et périt
Autour du traître verbe.

2.4

Revoilà l'aventure
Et ses pompes obscures.
Anabase furieux
Des suints de la peur.

Il faut griller les tours,
Et que tout disparaisse...
Moudre enfin seul son mot !

2.5

Tri-fesses et perlettes,
Gazettes de pince fesses !
Que se tressent baguettes
Sur coquettes de messes !

Les mers lèchent les chairs
Des marches de l'austère
Et flèchent nos sanctuaires.

2.6

Dérive de nos mondes
Sur la crête des arbres...
La manie du parleur
Aliène le contre ciel.

Haut les mains ! Gare aux plombs !
La bourse d'un rhéteur
N'offre rien au marcheur.

2.7

Tout n'est que dans nos yeux
À qui sait contempler.
Tragédie du regard
Sur le quai des exils.

C'est la soif qui nous pare,
Rien n'a pu se créer
Sans voir ou être vu.

3.1

Tout ceci, tout cela
À répondre aux langues
Et à entendre avec.
Mosaïques des rythmes !

Tous ceux des archipels
Dans la nuit m'appartiennent
Car je les reconnais.

3.2

C'est encore du plat
Ni reliefs à gravir,
Ni portes à ouvrir,
Ni escaliers à prendre,

L'Espoir nous lacère...
On s'espère toujours
Sur les écueils de l'autre.

3.3

L'enduit gras du bla-bla
Est fatras et gravats,
Postillons de misère
Aux culs crispés de terre.

Mais quand le noir s'installe
La parole s'élève
Aux lueurs qui s'étouffent.

<p>3.4</p> <p>De la poudre de rat Placide s'insinue Dans le feu de nos têtes. Les images se vissent.</p> <p>Ne pas jeter l'aiguille La laisser dans la veine... La mort initie ses phrases.</p>	<p>4.1</p> <p>Pour piéger dans l'anneau Une âme en liberté Il vous faut imiter Le chant serein du centre.</p> <p>Là, si l'habileté Est de votre parti Vous boirez son enfer.</p>	<p>4.5</p> <p>C'était ainsi les jours Blancs de grâce dorée. Les grains mures de l'été Rattrapaient la marée.</p> <p>Et puis l'ivresse d'être, Cette chaleur barbare En gage d'éternité.</p>
<p>3.5</p> <p>Au nez gourmet du chat La donne se dénonce Et décroche ses lestes. Les éventails s'étaient...</p> <p>Bigre ! La bonne pioche ! Les grosses faces d'astres Se fient à leur martingale.</p>	<p>4.2</p> <p>Un boisseau de nigauds, Teint falot, jabots bas, Briguaient la belle obole : Le sceau de l'échafaud.</p> <p>Dans les nues les corbeaux, Bons frères, leurs chantaient Du 'Gratis pro Deo'.</p>	<p>4.6</p> <p>Où les bons haricots Se trouvaient et croissaient Des nabots récoltaient, Arrachaient et brûlaient.</p> <p>Pas un homme pour dire : Aveugles ceux qui vendent Ce qui n'est pas à prendre !</p>
<p>3.6</p> <p>Les charrettes se croisent Et se recroisent pleines De livres et de têtes : On célèbre la voix.</p> <p>Et on rode en surface En supputant l'image Qui nourrira les fonds.</p>	<p>4.3</p> <p>Il faisait ses discours Encore et toujours. Il comptait ramener Ce qu'il s'était juré.</p> <p>Mais quand il appuyait Sur ses yeux il pleurait Ses labyrinthes droits.</p>	<p>4.7</p> <p>Se perchaient sur les dos Des citrons à presser. Et il y en avait tant, De honte et de pitié,</p> <p>Que nos membres endiablés S'excitaient à broyer Le zist de cette pulpe.</p>
<p>3.7</p> <p>Et nos serments se taisent Dans les reniements, Et les regards s'éteignent... Ça déboise sévère !</p> <p>Puis tous refluent encore Vers le dernier arbre Totems à bout de bras.</p>	<p>4.4</p> <p>Et disait de l'amour Pour tromper son destin Avec infiniment De voiles délavés.</p> <p>C'était instant de plaie À inscrire aux muettes Lèvres qui écoutaient.</p>	<p>5.1</p> <p>Ne croyait pas... Jamais Le ventre des nasses. Ceux qui y sont entrés Sont encore à rêver.</p> <p>Les hippocampes fiers Se déplacent à l'équerre Sur un mince layon.</p>

5.2

Ce qu'on vous dit. Demain,
De suite en chaîne en chœur
Sera déclarations
De peines et d'afflictions.

Allez-y tout entier !
Ça renifle la sueur
Sur les ghâts du bonheur !

5.3

Nous serons la poussière
Qui remplira les bouches
Toujours à exiger
Ce sang de nos forêts.

Conquérants de nos mondes
Irons-nous sans audace
Dans la ronde des faits ?

5.4

Le pollen de nos jeux
Est aux désirs de cire.
Les ailes des histrions
Éborgnent ceux qui volent.

Il fait froid. Le pu pourpre
Des hier, des demain
Fait sa chasse au dahu.

5.5

Aveugles et voyants,
Ils récoltent vos cannes
Pour inspecter vos crânes
Et pissent dans vos coins.

Marchez donc dans la sente,
Évitez les bouffons,
Tenez bon vos épaules.

5.6

Solitude et vents
Écoutez ceux qui s'aiment
Et admirez ces deux
Qui par milliers se baignent.

N'a qu'un œil, n'a qu'un pied !
N'a rien pour savourer
Le chant de Galatée.

5.7

Que nous dictent ces temps
De leurs flots et falaises ?
Qu'on suspend du néant
Aux grands mâts des croiseurs !

Les éclats de la brume
Ne donnent pas de routes
Aux dormeurs éblouis.

6.1

Des coraux d'échouage
Sur banches de saline
Scintillent les dessous
Floqués des grands flamands.

Dans ce gué de crevettes
Des anciens et des jeunes
Palabrent de départ.

6.2

Aux plaines océanes
Les troupes partisanses
S'estourbissent à ravir
Nos tas de coquillages...

Qui osera cet âge
Sans bonnets de salaud
Ni graisseux gâte-sauce ?

6.3

Ce peut-il banc meilleur ?
Celui qui le crut fort
S'écartela le train
Entre chaises de paille.

L'une à hue, l'autre à dia
Les deux grinçaient l'angoisse
De poids du supplicé.

6.4

Sur ces bords de mystère
Que doit-il s'accomplir
Sans tapages brailards,
Sans oraisons sectaires ?

La grande lessiveuse
Dans ses mots sans histoire
Affame la beauté.

6.5

Écoutez bien la phrase :
Écrire est mouvement
Si semblable à la vie
Qu'on pourrait presque croire.

Les paons déploient leurs roues,
Nous nous aboyons pour
Feindre qu'elle s'offre à nous.

6.6

De la dernière mue
À la dernière nuit
Qui peut se souvenir
Sans devenir muet ?

L'instant cru, encore su
Caille le sang goulu
De nos futurs perdus.

6.7

C'est l'herbier de nos peaux
Qui se plaît à lier
Ces sonnets atrophiés
Aux laideurs de nos nez.

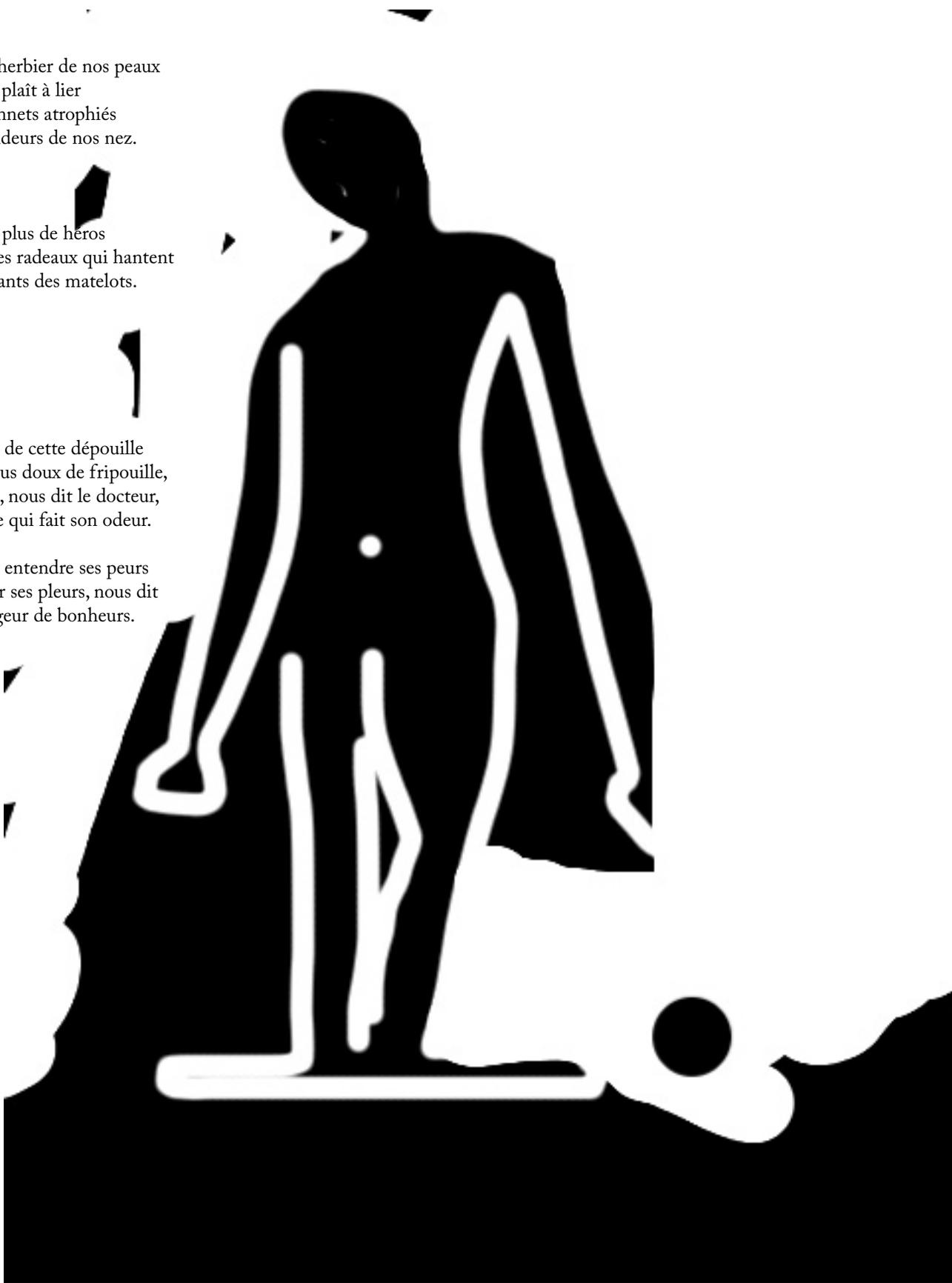
Il n'y a plus de héros
Dans les radeaux qui hantent
Les chants des matelots.

...

7.0

Je veux de cette dépouille
De ce jus doux de fripouille,
Je veux, nous dit le docteur,
Tout ce qui fait son odeur.

Je veux entendre ses peurs
Essuyer ses pleurs, nous dit
Le forgeur de bonheurs.



Bien que particulièrement poussée et de haut niveau, la réflexion et l'activité des artistes des années 30 sur le thème de la décoration urbaine ne constituent pas un épisode isolé ou exceptionnel, marquant au contraire l'apogée d'un intérêt datant de plusieurs années.

En 1915 déjà, Giacomo Balla et Fortunato Depero signent le manifeste *La reconstruction futuriste de l'univers*, où ils théorisent une sorte d'expérimentation globale : il faut dépasser les limites bidimensionnelles du tableau pour parvenir à une implication du milieu dans toute démarche artistique.

Avant de contribuer d'une manière constante à l'expérience futuriste dans le domaine de la décoration murale aux années Trente, Balla et Depero se consacrent à quelques projets pour des habitations privées et pour des locaux publics (comme des dancings inaugurés à Rome en 1922 et en 1923).

Depero est de plus en plus fasciné par les nouveaux aspects de la vie urbaine, comme les enseignes publicitaires et leur langage. Dans un article publié en 1925, il écrit :

« Nous avons des immeubles, des églises et des théâtres de tous les styles, sauf du nôtre, et nous sommes obligés de vivre dans un environnement qui ne correspond pas à notre sensibilité ».¹

C'est à la recherche de cette nouvelle sensibilité que s'oriente la décoration murale des futuristes. Les suggestions de Filippo Tommaso Marinetti sur l'esthétique et l'éthique de la vitesse trouvent leur haut lieu dans les peintures murales exécutées par Gerardo Dottori dans la Salle d'attente de l'hydrobase d'Ostie, près de Rome, terminée en 1929.² Pour le choix des sujets et pour les techniques visuelles mis en œuvre, on est ainsi dans le cadre de « l'aéropeinture » (*Velocità – tre tempi*), qui trouve sa définition théorique dans un manifeste collectif de 1929 :

« Nous autres futuristes déclarons que :

1. les perspectives changeantes de vol constituent une réalité absolument nouvelle, et qui n'a rien de commun avec la réalité traditionnelle des perspectives terrestres ;

2. les éléments de cette nouvelle réalité n'ont aucune base ferme et sont construits par la mobilité même perpétuelle ;

3. le peintre ne peut observer et reproduire qu'en participant à cette même mobilité ;

La ville de haut et de loin

Ettore Janulardo

Un autre futurisme et la vision aérienne de l'espace

4. peindre de haut cette nouvelle réalité impose un profond mépris du détail et une nécessité totale de synthèse et de transfiguration ;

5. toutes les parties du paysage apparaissent au peintre en vol, écrasées, artificielles, provisoires, à peine tombées du ciel ;

6. toutes les parties du paysage accentuent aux yeux du peintre en vol leur caractère : dense, dispersé, élégant, grandiose ;

7. toute aéropeinture renferme simultanément le double mouvement de l'aéroplane et de la main du peintre qui manie le crayon ou le pinceau ;

8. le tableau ou ensemble plastique d'aéropeinture doit être polycentrique ;

9. on arrivera bientôt à une nouvelle spiritualité plastique extra-terrestre ».³

Mais le culte de la vitesse et le mythe du vol se chargent aussi d'une évidente signification politico-idéologique. La fièvre de l'aviation doit se transformer en exaltation de l'industrie italienne, capable de produire des avions pulvérisant les records de l'époque et doit susciter de l'enthousiasme pour les pilotes protagonistes, véritables modèles de la force et du courage requis aux Italiens par le régime fasciste.

Reste à souligner que l'entente entre les mythes futuristes et l'idéologie fasciste est très occasionnelle. Les artistes se réclamant de ce groupement n'arrivent pas à s'imposer sur la scène artistique et intellectuelle nationale, et doivent souvent se cantonner à un endroit ou à une occasion spécifique : il peut s'agir de la décoration dans le milieu des transports (aéronautiques, ferroviaires, maritimes) ou bien d'expositions temporaires, où l'on peut oser et expérimenter davantage, avant le déplacement ou la destruction des œuvres présentées. Si Marinetti souhaite la naissance d'un art d'État où le futurisme puisse jouer un rôle comparable à celui des intellectuels dans la Russie révolutionnaire, son groupement d'avant-garde ne réalise pas d'entente durable avec les autorités fascistes. Le régime va progressivement choisir d'autres expressions artistiques – l'architecture – et d'autres tendances stylistiques.

tiques, comme le caractère monumental « moderne et national » proposé par Marcello Piacentini.

Au carrefour du panorama artistique italien des années 30 et des polémiques internationales qui s'ensuivent – avec des répercussions dans l'Allemagne nazie – se situe la tentative des futuristes de jouer un rôle dans l'Italie du régime fasciste accompli. Rappelons le contexte de ces années.

Bien qu'il y ait d'importants parrainages artistico-intellectuels, les propositions du « Novecento » n'arrivent pas à s'imposer d'une manière nette et officielle sur la scène italienne. Quelques années plus tard, la théorisation et l'expérience pratique de la peinture murale ne peuvent pas s'imposer non plus en tant qu'« art d'État » : les commandes publiques offrent une renommée aux *muralisti*, sans toutefois leur permettre de jouir d'un statut officiellement et véritablement privilégié. De plus, la prédominance relative de l'art mural ne fait qu'exposer ses représentants à des attaques de plus en plus violentes, tant de la part des politiques que de la part d'artistes différemment orientés.

C'est dans ce contexte que les futuristes essaient de s'insérer, en espérant à leur tour pouvoir incarner un projet culturel d'« art d'État », au nom des racines similaires entre futurisme et fascisme des origines, pour parvenir ainsi au contrôle de tous les instruments idéologiques. Mais le régime des années 30 ne se rattache au fascisme de 1919 que sur le plan des déclarations verbales, contredites par une politique et par des commandes publiques faisant de l'architecture monumentale l'image de l'Empire fasciste.

Parmi les nouveaux futuristes des années 30, Fillia est celui doté de la plus grande capacité d'élaboration théorique. Luigi Colombo, connu sous le pseudonyme de Fillia, participe à la fondation du mouvement futuriste turinois, en 1923, et des « Syndicats artistiques futuristes ». Peintre, sculpteur et écrivain, il s'occupe également d'ameublement et d'arts céramiques. Parmi les cosignataires en 1929 du *Manifeste de l'aéropeinture futuriste*, il fonde avec Enrico Prampolini la revue « Stile futurista » (1934-35) et écrit, dans la seconde moitié des années 20, des romans, des textes poétiques et des œuvres dramatiques. De 1926 à 1934, Fillia participe à la Biennale de Venise ; en 1931 et en 1935, à la Quadriennale de Rome. Son évolution artistique montre le passage du chromatisme vivace et « mécanique » des années Vingt à la vision fantastique et aérienne du début des années Trente (*Il costruttore*).

Dans le premier numéro de la revue « La città nuova »,

le 6 février 1932, Fillia publie *La nuova architettura*, où il apporte sa contribution au débat sur l'intégration des arts. Bien qu'il s'agisse d'un sujet désormais généralisé, il faut souligner que le futurisme avait donné l'impulsion fondamentale à cette discussion, en présentant le manifeste sur *La reconstruction futuriste de l'univers*, qui en mars 1915 offrait déjà ce thème à l'attention du public, ainsi que la métaphore de la « re-construction ». Balla et Depero écrivaient alors :

« Nous, les futuristes Balla et Depero, voulons réaliser cette fusion totale pour reconstruire l'univers en le rendant gai, c'est-à-dire en le recréant intégralement. Nous donnerons un squelette et une chair à l'invisible, à l'impalpable, à l'impondérable, à l'imperceptible. Nous trouverons des équivalents abstraits de toutes les formes et de tous les éléments de l'univers, puis nous les combinerons ensemble, selon les caprices de notre inspiration, pour former des complexes plastiques que nous mettrons en mouvement ».⁴

Se souvenant de ces mots, et en reconnaissant donc une continuité avec la ligne déjà indiquée dans le passé, Fillia écrit en 1932 :

« Contre ceux qui cherchaient d'une manière absurde de séparer les arts purs des arts appliqués, nous avons toujours soutenu qu'un nouveau grand style ne peut triompher qu'avec l'accord des différentes expressions d'art, qui se compensent même dans la création d'une spiritualité et d'une esthétique de notre époque ».⁵

Le but de la revue « La Città Nuova » est celui de présenter le point de vue futuriste sur les principales expériences internationales, tout en permettant de souligner l'importance de la connaissance et de l'emploi de nouveaux matériaux technico-industriels pour les perspectives artistiques. Dans cette optique – et dans l'espoir de garder le contact avec le secteur des commandes publiques –, le futurisme étudie tout au long des années 30 des formes de collaboration avec les entreprises produisant les nouveaux matériaux pour la construction.

Mais les composantes plus réactionnaires du régime expriment leur résistance et leurs critiques. Deux ans après sa première intervention dans « La Città Nuova », Fillia exprime son indignation en mars 1934, dans *Intransigenza* :

« Notre campagne pour une modernité intégrale dans

les arts n'accepte pas de compromis avec les faux novateurs... Il existe des belles constructions qui pourraient être le signe d'une mentalité mûre et qui sont stupidement dépréciées par des peintures novecentistes et néo-classiques et par des sculptures au primitivisme idiot et antiviril. Il est temps que les architectes comprennent d'une manière définitive que seule la plastique futuriste est cohérente avec les édifices nouveaux... Mais ces peintures et ces sculptures ne peuvent être ces pauvres choses novecentistes sans personnalité et sans nationalité que malheureusement... beaucoup d'architectes adoptent».⁶

Ces concepts sont répétés dans la revue «Stile futurista», fondée par Fillia et Prampolini : on y affirme l'identité entre le nouveau caractère «italien» et le style «futuriste», et c'est ce dernier appelé à représenter l'Italie sur la scène internationale.

Quelques étapes des propositions futuristes dans le domaine de la construction et de la décoration urbaine :

– en 1932, Exposition de la Reconstitution et de la Mode, à Turin : pour la décoration d'un vitrail, Fillia propose sa *Synthèse d'un paysage urbain* ;

– en 1932 encore, Exposition sur le dixième anniversaire de la «révolution fasciste», l'un des événements les plus importants de la décennie, au carrefour des propositions picturales et de celles architecturales ; la portée idéologico-artistique de cet anniversaire ne fait que souligner la progressive marginalisation des futuristes, de plus en plus en minorité face aux rationalistes, qui éprouveront à leur tour des déceptions d'ici quelques années ; avec un rôle plutôt marginal, seuls Prampolini et Dottori sont invités parmi les futuristes à cet événement : le premier décore une salle avec des éléments de transition entre la pratique bidimensionnelle de la peinture murale et la véritable organisation tridimensionnelle d'un espace fermé ; Dottori expose des interprétations personnelles dans le domaine de l'aéropeinture ;

– en 1933, la Ve Triennale de Milan offre également deux seules contributions futuristes : Prampolini s'intéresse aux «projections abstraites sur les métamorphoses de la matière» et présente le projet d'un aéroport, apprécié par Marinetti pour la structure extérieure mais aussi pour les décorations internes ; Depero expose la fresque *De la métropole aux montagnes*, au style marquée par un fort goût mécanique ; sans participer à l'Exposition, Fillia critique les choix de Sironi : il s'attaque à la «couleur grise-terreuse-pessimiste des remaniements d'anciennes fresques glorieuses» ;⁷ s'il y a une perception commune de la nécessité d'intégrer l'art et l'architecture,

il existe des divergences, entre Sironi et les futuristes, sur les objectifs visés et sur les solutions formelles à adopter : Marinetti condamne le manque de syntonie qu'on peut relever entre le style des nouvelles constructions et le classicisme «passéiste» des décorations internes ; il soutient par contre qu'il est nécessaire de parvenir à une forme de décoration ni traditionnelle –polémiquant donc sur les choix de Sironi– ni «concrétiste», c'est-à-dire dépourvue de sujet et abstraite.

À la base des deux Expositions de la plastique murale organisées à Gênes, en 1934, et à Rome, en 1936, il y a l'exigence de fournir des sujets précis pour la décoration des édifices urbains représentatifs de l'idéologie fasciste, comme la «Casa del Fascio» ou la maison du «jeune italien», la «Casa del Balilla». Par rapport aux artistes d'autres groupements, les futuristes insistent toutefois sur la nécessité de développer des cycles décoratifs concernant des sujets spécifiquement «modernes» –tels que l'aviation ou le monde des télécommunications– au lieu de présenter des images de propagande générique.

Parmi les nouveaux matériaux qu'on désire mettre en valeur dans le domaine de la construction et de la décoration, il y a la céramique. Tullio d'Albisola et Marinetti signent en 1938 le manifeste *La ceramica futurista*, tenant compte des expériences déjà réalisées : Fillia et Prampolini ont présenté des mosaïques pour la Tour du Palais de la Poste à La Spezia, en Ligurie, et Fillia a également préparé, en 1935, un panneau décoratif en mosaïque pour une piscine couverte à Gênes.

Le moment le plus significatif de la participation futuriste aux cycles décoratifs promus par le régime fasciste se situe vers la première moitié des années 30. C'est l'époque de la collaboration avec l'architecte Angiolo Mazzoni⁸, responsable du Secteur Constructions du ministère des Communications, d'où dépendent les Chemins de fer et la Poste. Dans le secteur ferroviaire, Mazzoni s'occupe en 1932 de la gare de Littoria (aujourd'hui Latina), la plus importante des «villes nouvelles» des marais asséchés du Latium, et d'une Cabine centrale dans la nouvelle gare de Florence (1932-34) ; dans le secteur postal, de l'entente entre Mazzoni et les futuristes dérivent trois cycles décoratifs :

– entre 1929 et 1934, Palais de la Poste à Trente, avec des œuvres de Tato (Guglielmo Sansoni), Prampolini, Depero ;

– en 1933, Palais de la Poste à La Spezia, avec les mosaïques de Fillia et Prampolini ;

– entre 1933 et 1934, Palais de la Poste à Palerme, avec des œuvres de Benedetta Cappa Marinetti⁹ et Tato.

En août 1934, Prampolini publie *Au-delà de la nouvelle peinture vers les polymatériques*.¹⁰ Face à la théorisation sironienne de la fresque comme forme typique de l'art mural, et de la peinture murale en tant qu'art social par excellence, Prampolini souligne qu'il faut tirer les conséquences des principes futuristes d'avant-garde et qu'il s'agit d'en faire les formes artistiques représentatives du régime fasciste.

En novembre de la même année, s'ouvre à Gênes la Première Exposition de la plastique murale pour la construction fasciste. Sous la supervision de Marinetti, on choisit pour l'occasion les artistes capables d'interpréter les idéologies et les sujets destinés aux principaux bâtiments du régime.

Beaucoup de projets de participants ligures ont recours à la céramique, mais ils s'intéressent beaucoup plus aux possibilités dynamiques offertes par la conception mécanique futuriste qu'aux représentations célébrant le fascisme.

Prampolini expose *Rythmes ascensionnels des forces fascistes* et *Synthèse cosmique de l'idée fasciste*.

Depero présente quatre projets de vitraux consacrés aux moyens de transport: *Chemins de fer*, *Navigation*, *Automobilisme*, *Voie aérienne*.

Proche des choix iconographiques adoptés en 1933 pour le Palais de la Poste à La Spezia, Fillia expose *Universalité fasciste*.

En décembre 1934, Marinetti publie *Un manifeste polémique – La plastique murale futuriste*.¹¹ Parmi les points présentés dans ce texte, il faut souligner les suivants, dans le vif du débat de l'époque :

– besoin d'une approche novatrice de la peinture murale, en relation avec l'atmosphère des avant-gardes internationales ;

– nécessité de produire des œuvres décoratives étroitement liées aux structures architecturales devant les accueillir, surtout pour la finalité attribuée à cette ornementation de marquer un contenu idéologique déterminé.

Marinetti expose ainsi sa conception « polymatérique » :

« J'imagine le dépassement de la fresque, pour l'avènement dans la maison, et dans tous les édifices en général,

de nombreux moyens techniques... et de nouveaux matériaux... organisés et combinés selon une inspiration volumétrique et de couleur telle à continuer et à perfectionner l'état d'âme dynamique des hommes rénovés ».¹²

En 1936, s'ouvre à Rome la Deuxième Exposition de la plastique murale pour la construction fasciste. On propose les thèmes suivants pour deux concours réservés aux œuvres « polymatériques » :

La guerre italienne dans l'Afrique orientale – Le siècle économique ;

L'aviation de l'Italie fasciste – Commerces maritimes.

Les réactions du régime aux propositions provenant de cette Deuxième Exposition ne sont pas positives. Bien qu'ils prennent part aux principales polémiques de l'époque, même s'il y a la participation de Marinetti au Congrès Volta de Rome en 1936¹³, la contribution publique et officielle des futuristes se fait de plus en plus marginale, déterminant ainsi un sens de frustration et d'isolement grandissants.

Par surcroît, les futuristes doivent faire face aux critiques les accusant de proposer un « art dégénéré ». Ces attaques proviennent des chefs fascistes plus réactionnaires – comme Roberto Farinacci – mais aussi de la part de l'Allemagne nazie. Lors d'une Exposition itinérante à Hambourg et à Berlin, entre février et mars 1934, des reproches violents sont adressés au groupement futuriste : c'est à Prampolini, quelques mois après, de défendre le sens de cette expérience artistique.¹⁴

Trois ans plus tard, Marinetti passe à la contre-attaque. En faisant publier *S.E. Marinetti difende il futurismo dalle critiche di Hitler*¹⁵ le théoricien italien de l'avant-garde totale ne se limite pas à défendre une nouvelle fois sa création des attaques violentes provenant des milieux nazis, mais il renverse les termes des accusations. C'est ainsi qu'Hitler va être attaqué par Marinetti, à cause de la préférence absolue que le Führer exprime en faveur de l'art vériste, traditionnel et contraire à toute avant-garde.

Bien que témoignage d'une courageuse fidélité à ses racines « révolutionnaires » face au puissant dictateur allemand, la prise de position de Marinetti ne peut pas cacher le sens d'une défaite historique pour le groupement futuriste. Obligé de se nourrir d'hommages formels¹⁶ et de critiques substantielles, le futurisme est de plus en plus mal supporté par les chefs fascistes, lui préférant des formes artistiques plus conventionnelles et plus grandiosement « romaines », dignes donc de l'Italie impériale.

Dans la seconde moitié des années 30, la politique suivie vis-à-vis des futuristes permet donc la survie pub-

lique du groupement, doublée d'une ségrégation efficace : seuls Prampolini et Depero ont la possibilité de participer à des expositions temporaires, dont le caractère éphémère et expérimental peut constituer une vitrine de la « modernité » du régime, sans l'engager à rien.

Lorsque les futuristes sont invités à donner leur contribution dans des entreprises constructives et décoratives plus importantes, le registre linguistique qu'ils adoptent s'avère inadéquat aux résultats escomptés : tel est le cas de la décoration rhétorique choisie en 1936 par Prampolini pour le Palais Municipal de la « ville nouvelle » d'Aprilia, dans le Latium. Et les projets proposés par Prampolini et Depero pour l'Exposition universelle prévue à Rome en 1942 confirment les difficultés qu'ils éprouvent lorsqu'on leur demande de transférer dans un contexte officiel et « stable » les expériences réalisées pour des présentations temporaires.

cité dans L. De Maria (sous la direction de), *Marinetti e il futurismo*, Milan 1977, p. 172.

5 – Cité dans AA.VV., *Muri ai pittori*, Milan 1999, pages 71-82.

6 – *Ibid.*

7 – Fillia, *Gli ambienti della nuova architettura*, Turin 1935, pages 269-270.

8 – Avec Marinetti et Mino Somenzi, Mazzoni (1894-1979) est l'un des signataires, en 1934, du *Manifeste de l'aéroarchitecture*, unissant le culte de la vitesse et du vol avec le mythe de la « reconstruction futuriste de l'univers » :

«... Nous, poètes, architectes et journalistes futuristes, nous avons conçu la grande ville unique à lignes continues pouvant être admirée en plein vol, élan parallèle d'aéroroutes et d'aérocanaux de cinquante mètres de largeur, séparés l'un de l'autre par de souples agglomérations de ravitaillement (spirituel et matériel) qui alimenteront toutes les vitesses diverses et distinctes jamais entrecoupées. Les aéroroutes et les aérocanaux (qui uniront les fleuves rectifiés en harmonie avec les lignes aériennes) modifieront les configurations des plaines des collines et des montagnes.

Dans un but esthétique et pour harmoniser toujours plus pathétiquement la vie de la terre avec la vie du ciel, ports et hydrobases n'auront plus des récifs enracinés mais des môles mobiles d'acier pour offrir dans tous les sens du terme une embrassade aux hydravions et pour organiser plastiquement les longs rangs de vagues taillées des vols blancs de mouettes, les auréoles iridescentes d'écume des décollages et les cascades de diamant qui ornent les amerrissages sur le vert intense des profondeurs marines.

En conséquence, seront abolies les routes serpentine de poussière ou de boue ; recouvertes les irrigations ; libérés les champs de quatre parois d'arbres, autorisant de la sorte n'importe quel atterrissage.

Les aéroroutes, de jour, visibles à distance grâce à leurs couleurs vives et, la nuit, éclairées par des lumières rasantes et des projecteurs, seront munies chaque cinquante kilomètres d'habitations de ravitaillement qui s'allongeront pour se conjuguer les unes aux autres, touchant, en tout point, la solitaire pure hygiénique campagne offrant ainsi en tout point évasion et refuge en cas de bombardement aérien. Au bord des aéroroutes et des aérocanaux s'ouvriront les aéroescaliers souterrains et les hydro-escaliers blindés.

Les aéroroutes courent le long de la péninsule, feront un angle de l'Apennin à la mer, deviendront sur les collines et sur les chaînes de montagnes, de sommet en sommet, d'immenses et faciles pistes d'atterrissage montagnardes avec des terrasses panoramiques.

...Les aéroroutes... aboliront même tout régionalisme tout esprit de clocher tout ruralisme et donneront à l'Italie une ville unique aux lignes continues de vitesse salubrité plaisir de vivre, véritablement digne de l'aviation fasciste et de son Chef Benito Mussolini ».

(Partiellement reproduit dans G.-G. Lemaire, *Futurisme*, Paris 1995, pages 120-121).

9 – Née à Rome en 1897, Benedetta Cappa Marinetti rencontre dans son atelier Marinetti, qu'elle épousera en 1925. Elle meurt à Venise en 1977.

10 – E. Prampolini, *Al di là della nuova pittura verso i polimaterici*, dans « Stile futurista », août 1934, pages 8-10.

11 – F.T. Marinetti, *Un manifesto polemico – La plastica murale futurista*, dans « Stile futurista », décembre 1934, p. 3.

12 – *Ibidem*, cité dans AA.VV., *Muri ai pittori*, Milan 1999, pages 71-82.

13 – Au Congrès Volta, l'ex-futuriste Carrà s'insurge contre le futurisme : c'est « un cadavre qui attend d'être enterré ».

14 – E. Prampolini, *Il futurismo, Hitler e le nuove tendenze*, dans « Stile futurista », septembre 1934, p. 7.

15 – F.T. Marinetti, *S.E. Marinetti difende il futurismo dalle critiche di Hitler*, dans « Il Merlo », 15 août 1937.

16 – Marinetti avait été nommé Académicien d'Italie le 18 mars 1929.

Notes :

1 – F. Depero, *Le invenzioni di Depero*, dans « L'Impero », 3 mars 1925, p. 3.

2 – Ces peintures ont été détruites lors de la Seconde Guerre mondiale.

3 – Marinetti, Balla, Benedetta, Dottori, Fillia, Prampolini, Somenzi, Tato, *Manifeste de l'aéropeinture*, dans « Gazzetta del Popolo », Turin, 22 septembre 1929 (cité dans G.-G. Lemaire, *Futurisme*, Paris 1995, p. 80).

4 – G. Balla-F. Depero, *Ricostruzione futurista dell'universo*, 1915,

Nous sommes vers le milieu du XV^{ème} siècle. Le « Collège », qui devint par la suite la Sorbonne, institué par Robert de Sorbon dès 1253-57, a déjà nommé François Villon (1431-63) « bachelier » et bien d'autres clercs de l'époque, dont le héros, sujet de la Geste que je m'apprete à vous conter.

Jonas Trisméjean, baron de la Font aux Belles, après avoir joui et abusé d'une jeunesse dorée et libertine, s'est converti à la sagesse et passe le plus clair de son temps à se cultiver et recevoir tout ce qu'il y a de beaux esprits parmi ses contemporains, dans une Tour d'Angle du quartier du Marais à Paris, que ses ancêtres croisés lui ont léguée en héritage.

Il a à peu près lu et étudié tous les ouvrages connus : manuscrits, grimoires, traités de théologie, de sciences, d'astrologie ; matières plutôt rares à cette époque du bas moyen âge. La richesse de sa bibliothèque, nommée alors « librairie » et son érudition, font l'admiration des plus doctes.

Mais ce n'est qu'une façade, car ce bougre d'homme passe ses nuits dans une cave secrète, dissimulée au bas de la tour, où il pratique assidûment l'alchimie.

Aussi fougueux dans ses recherches qu'auparavant dans ses débauches, il s'est depuis longtemps rendu maître de la transmutation des métaux, fabrique son or en quantité suffisante pour vivre dans une modeste aisance, tout excès, depuis sa conversion à la sagesse étant banni de son quotidien. D'autres préoccupations occupent désormais son esprit.

Pourquoi, s'interroge-t-il, certains saints son-ils doués d'ubiquité, de sorte qu'on les identifie au même instant à deux ou trois lieux à la ronde ? Pourquoi certains mystiques sont-ils surpris en état de lévitation ? Pourquoi les Dieux Indous sont-ils affublés d'une pléthore de bras et de jambes ?

(Ce dernier fait il le sait grâce aux archives de ses ancêtres croisés.)

Pourquoi enfin, sur le plan de la nature animale, certains poissons comme les sélaciens renouvellent-ils leurs dents constamment ? Pourquoi les crabes dont on arrache une pince la voient-ils se reformer à l'identique ? Pourquoi la queue des lézards repousse-t-elle lorsqu'on la coupe ?

L'alchimiste

Francis Cappatti

Toutes ces questions sont restées sans réponse, jusqu'à ce qu'il ait eu accès à un arcane de lui même jusque là insoupçonné.

Il faut dire que l'acharnement qu'il avait mis à décrypter les lois de la matière afin de la façonner à son gré, il le reporta sur son être même ou disons sur sa matière propre, pour être plus précis.

Lorsque, par le jeûne et la méditation il eut atteint à un degré de concentration suffisant, qui lui permit une simplification et une purification de lui-même hors normes, sa conscience s'éveilla au niveau infime de chaque cellule de son corps, de son génotype et de son étincelle de vie différenciée.

Il décida alors de s'enfoncer dans les méandres du labyrinthe de ses canaux d'énergie les plus subtils, et c'est ainsi qu'il déboucha un jour sur le saint des saint de lui-même.

Là règnent les cellules mères, douées virtuellement de toutes les possibilités de développement : de la cellule à l'homme, pour n'aborder que les mondes connus, construits sur trois dimensions de l'espace, que dynamise la quatrième dimension du temps.

Alors qu'il remontait la chaîne de l'évolution, fabuleux voyage dans le temps, accompli sur une unité d'espace qui n'était autre probablement que le lieu où se trouve sa tour et son quartier, il ne put saisir tous les détails d'une pyramide des âges où les espèces successives apparaissaient et disparaissaient à une allure fulgurante ; jusqu'à ce qu'arrivé au règne des oiseaux, il décida par un effort de volonté dont il ne se serait pas cru capable, de s'y poser et d'y tenter l'expérience.

Peu à peu son organisme se modifia et donna vie à un noble corbeau freux, déjà âgé, qui devait avoir plus d'un tour dans son sac pour être parvenu à survivre jusque-là.

Pourquoi un corbeau ? Peut-être parce qu'on assimile ce volatile à la magie et aux sciences occultes ?

Or si l'on croit à la théorie des phylas, développée par Theillar de chardin et évoquée par Maître Philippe de Lyon, chaque individu est lié étroitement à une succession bien différenciée de manifestations, tant minérales, végétales qu'animales. Il se retrouvait donc tel qu'il avait déjà été dans des temps immémoriaux.

Cela aurait-il un rapport aussi avec le zodiaque chinois, composé de douze signes d'essence animale, correspondant, pourquoi pas, avec nos tempéraments grossiers réciproques ?

Lui, avait donc été corbeau avant de se réincarner des millénaires plus tard en humain.

La métamorphose une fois accomplie, il se déplace un moment dans la crypte afin de se familiariser avec sa nouvelle identité et s'aperçoit qu'il devra laisser le soupirail ouvert s'il décide de prendre son envol et de pouvoir réintégrer son domicile sans encombres.

Le lendemain, dès l'aube, il réitère l'expérience et se lance dans le ciel parisien en passant par le soupirail. Il éprouve alors un sentiment immense de liberté, hors des contraintes des humains condamnés à se déplacer sur deux jambes. Et puis quel bonheur de pouvoir jouir de l'espace et de se laisser pénétrer par toute la richesse des effluves qui vous viennent des quatre coins de l'horizon, de chaque souffle de la rose des vents !

Il plane un moment sur la ville, suivant ses itinéraires familiers sur un mode différent, s'amusant à voir ses frères humains trotter au long des rues et des ruelles tels des fourmis occupées à chercher leur nourriture.

Or voilà qu'il reconnaît parmi la foule un certain professeur surnommé « Homo Doctorissimus » par ses élèves, tant il est bouffi de suffisance, lequel fréquente assidûment les réunions de savants dans la Tour du Marais. Pour lui jouer un tour, Jonas feint de se poser sur son épaule et lui arrache sa perruque, semant l'épouvante non seulement chez ce cher professeur mais chez tous les citoyens alentour.

Fuyant à tire d'ailes pour ne pas se faire massacrer par les gens d'armes déjà alertés, il poursuit son vol jusqu'aux champs cultivés et aux bois de chênes et de hêtres qui entourent la cité. Là un paysan laboureur, attirant toute une nuée de volatiles avides des vers mis à nu par la terre re-

ournée.

Un groupe de corbeaux y occupent un territoire qu'ils défendent à grands coups de bec, étant les plus forts. Il s'approche d'eux pensant pouvoir communiquer avec ses semblables.

Mal lui en prend, car à peine s'est-il posé que toute la horde se précipite sur lui avec des intentions meurtrières.

Il s'aperçoit alors que, bien que corvidé, sa constitution diffère passablement de ses répliques actuelles, ayant gardé la corpulence et la puissance d'une époque où l'avifaune dominait la planète. À grands coups de bec il écarte ses agresseurs en en blessant plus d'un et dépité retourne dans sa crypte pour y retrouver sa forme humaine.

Une autre fois Jonas décide de se métamorphoser en chien. Or un chien a d'autres possibilités qu'un corbeau de par sa corpulence et l'usage de ses pattes antérieures comme outils. La première nuit, il s'exerce donc à ouvrir et refermer la porte de la crypte et le portail de la tour en agissant sur le loquet, sans faire jouer la grosse clé de la serrure, bien sûr, mais qui pourrait deviner de l'extérieur si cette porte est ou non fermée à clé ?

Le lendemain matin, à l'aube, il se lance dans sa nouvelle expérience.

La première chose qui le frappe, c'est la richesse infinie des odeurs, des ferments et des messages olfactifs qui lui parviennent aux narines. C'est un monde merveilleux de sensations qui le font vivre intensément. D'autant plus que, contrairement aux humains, pour qui telle odeur est jugée répugnante, telle autre agréable, selon toute une gamme savamment orchestrée, aucune senteur ne l'écoeure et il se délecte des innombrables messages subliminaux que les hommes ont perdu la faculté de percevoir.

Devant la boutique d'un perruquier, où une glace est bien mise en évidence pour que les passants se mirent et se décident à se faire raser ou coiffer, il a le loisir de découvrir sa physionomie.

Quel drôle de chien il est, avec un peu l'allure triomphale et dégingandée des bergers afghans, mais recouvert d'une pelisse noire d'encre avec seulement deux cercles roux autour des yeux et de curieuses bajoues couvertes de longs poils drus qui lui font comme une barbe.

Arrivé Place de Grève, où les chiens errants viennent renifler chaque jour dans le but de trouver quelque charogne : doigt, pied, viscère, vestiges des dernières exécutions capitales, son apparition inopinée provoque un tollé, un émoi extraordinaire.

Un vieux dicton raconte que les canidés lorsqu'ils furent créés, insatisfaits de leur état, ont envoyé un émissaire auprès du Bon Dieu pour que celui-ci améliore leur anatomie, les douent de la parole et de la position debout comme les hommes. Or l'émissaire n'est jamais revenu et ils espèrent toujours le voir apparaître un jour.

Jonas offre un aspect si hétéroclite que toute la gent canine ameutée accourt des quatre coins de la ville pour ovationner celui qu'ils prennent pour le représentant de Dieu sur terre.

Déjà la maréchaussée accourt armée de fouets et de mousquets pour mettre fin à cette émeute inhabituelle et dérangeante.

Jonas, pris de panique, ne voulant pas finir en fourrière où, comme il est de coutume, il serait flingué ou empoisonné, se concentre intensément jusqu'à ce qu'il reprenne son identité désormais familière de corvidé, chose qu'il ignorait pouvoir faire en dehors de sa tour et s'enfuit à tire d'ailes, laissant toute sa cour dépitée et pourtant ravie d'avoir pu communiquer un instant avec celui qu'ils ont pris pour le représentant de leur Dieu sur terre.

Troisième épisode: Jonas tente de s'identifier à un équidé pour connaître les joies des courses folles par monts et par vaux. Mais cette fois c'est directement sur une arène où ont lieu des joutes qu'il prend forme.

Vue l'hilarité que déchaîne sa venue sur le champs clos, tenu par la bride par le plus branque des chevaliers, un baronnet inconnu, débarqué d'une lointaine province, de toute petite taille, excessivement trapu, armé d'une pique démesurée qu'il a du mal à maintenir droit devant lui au risque d'éborgner quelqu'un, il se doute qu'il doit différer passablement des beaux palefrois, harnachés et montés par de splendides seigneurs, déjà ennoblis par de nombreuses prouesses.

C'est que du temps où les équidés régnaient sur terre ils étaient plus petits, couverts d'une épaisse toison bouclée, portant une crinière semblable à celle des lions. Leur

mufle court et puissant se terminait par une gueule munie d'une dentition redoutable, leur permettant de faire front à n'importe quel agresseur.

Décidé à faire remporter la victoire à son chevalier de fortune, Jonas, au cours du premier tournoi, blesse au jarret la monture d'un puissant baron, le déséquilibrant, ce qui donne le loisir à son maître de le désarçonner, déchaînant une explosion d'applaudissements et de vivats.

À la troisième victoire on décide que le baronnet inconnu est le vainqueur incontesté du tournoi et Jonas est mené en grande pompe jusqu'aux écuries tandis que toute le cour festoie.

Mais comment désormais fausser compagnie à tout ce beau monde, alors qu'un garçon d'écurie l'étrille, le bouchonne, recoupe sa crinière en brosse pour qu'il ait davantage l'allure d'un palefroi et manifestement a reçu l'ordre de ne pas s'éloigner de lui et de le veiller jusqu'au lendemain matin.

Jonas se résigne alors à assommer son gardien d'une ruade et redevenu homme, d'échanger ses habits contre les siens, afin de pouvoir faire jouer le loquet de la porte du box et de se retrouver libre, incognito, à l'intérieur du bâtiment où un nombre impressionnant de lads sont en pleine activité, observant partout alentour comme Argus aux cent yeux.

Après quoi il se concentre, voulant reprendre sa forme désormais habituelle de corbeau freux. Mais comme il fait nuit c'est en grand duc au port majestueux qu'il se transforme.

Faisant jouer ses ailes étonnamment silencieuses, il se dirige vers la sortie et prend son vol jusqu'à sa chère tour, se laissant guider par l'extraordinaire sens de l'orientation du volatile nocturne.

Là, il se dissimule dans la campanile de l'église voisine pour attendre le jour et reprendre son identité de corvidé afin de pouvoir se glisser à l'intérieur par le soupirail.

Jugeant qu'il s'est livré suffisamment à des expériences animales, Jonas s'exerce alors à se projeter dans le futur et tenter de devenir plus qu'un homme.

Un grand bouleversement s'opère en lui alors que des ailes lui poussent dans le dos, splendides, parcourues de miroitements diaprés, reflétant toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Tout son être semble se purifier et s'alléger.

Sacré Quartier Latin

Francis Cappatti

C'est alors que, voulant faire jouer le loquet de la porte pour monter l'escalier en colimaçon qui mène au rez-de-chaussée, il est fort surpris de constater que ses mains se sont éthérées, qu'il ne peut plus saisir aucun objet matériel. Mais qu'importe, puisque sa nouvelle constitution, comme il s'en rend compte aussitôt, lui confère le pouvoir de passer au travers des murs et de franchir toute forme matérielle sans qu'elle ne constitue plus un obstacle.

Il était grand temps, car déjà les zéloteurs de l'inquisition se présentent devant sa demeure, escortés par les Gardes Suisses au grand complet, armés d'épées et de halberdes.

Réfugié sur le toit d'une maison voisine, après s'être assuré que désormais il s'est rendu invisible aux humains, Jonas assiste avec tristesse à l'incendie de sa « librairie », à la démolition de sa tour et au saccage de sa précieuse crypte : les moines, curés, évêques et archevêques récitant stupidement les formules consacrées, tel que : « Vade rétro Satanas ! » sur un ton menaçant et sentencieux, avec un esprit plus borné que des mules.

Mais ce qui l'attriste davantage encore, c'est de voir que le malheureux palefrenier, découvert endormi dans l'écurie, portant ses habits, a été pris pour lui, Jonas Trisméjean baron de la Font aux Belles, identifié comme une manifestation du Diable et qu'il est traîné en place de Grève, roué et brûlé vif comme sorcier.

Pourtant, mettant un terme à ces scènes désolantes, déjà d'autres anges ailés et éthérés comme lui accueillent notre noble alchimiste et l'entraînent dans leur autre monde où ils disparaissent.

Il est des gens qui viennent sur terre pour quelque chose, paraît-il, s'interrogeait Antoine, on en trouve autant qu'on en veut de ceux-là.

« Et moi, monologuait Antoine, j'ai toujours été persuadé du contraire, qu'ils sont venus pour rien et moi pour quelque chose.

« Pourtant, vu sous un certain angle, la balance semble pencher en leur faveur.

« Plus je retourne ce problème et plus je trouve que j'ai tort de me poser la question. La dernière chance ne m'a jamais été défavorable alors qu'eux ont souvent abdiqué dès la première circonstance défavorable. Il doit y avoir un sens caché dans tout ça. Que je ne chercherai même pas à m'expliquer davantage.

Antoine s'étira les jambes et se leva du banc où il s'était assis dans le petit jardin qui flanque la cathédrale Notre Dame dans l'île de la Cité.

Sur le pont, un oriental poussait une charrette à bras presque vide qui avait contenu des régimes de bananes. Ça se remarque plus que les automobiles qui défilent. L'homme n'exprimait que sa race et la force tranquille avec laquelle il faisait son petit commerce. Il semblait las, mais à l'instar d'une pierre sur laquelle tout le monde marche et ne semble pas plus que ça en être affectée.

La nuit était déjà tombée, tous les réverbères vivaient leur vie propre. La Cathédrale avait pris son aspect de grande sorcière en habit de soirée, éclairée par les projecteurs.

Antoine sembla hésiter, alors qu'il savait très bien de quel côté il dirigerait ses pas. Il traversa le fleuve, jeta un rapide regard sur les quais presque déserts. L'hiver tirait à sa fin, mais on ne pouvait encore faire qu'une pause de quelques minutes sur les murettes de la berge.

Il redressa son attitude, marcha les bras le long du corps, les mains ouvertes paumes en avant, très relax, ce qui dans son langage personnel exprimait l'abandon au hasard, à l'imprévu des rencontres fortuites qui avaient toujours répondu à son appel inconscient.

Il remonta la rue Saint-Jacques sur le trottoir de gauche jusqu'à un café en terrasse où il eut l'agréable surprise

d'apercevoir Aimé et Camille, deux de ses potes. À leur côté était assise une fille qu'il ne connaissait pas : Évelyne. Petite, aux rondeurs délicieuses, elle évoquait à merveille ces statues d'une divine sensualité qui animent les frises dansantes des temples Hindous comme si l'univers féérique de Krisna et de ses Ghopies était voué à une éternité de sensualité épanouie.

On se partageait une bouteille de Côtes du Rhône et il se trouva qu'Évelyne maladroitement renversa son verre sur la table, ce qui fit qu'un ruisselet se répandit jusque sur le pantalon d'Antoine, à un endroit fort compromettant. Ce n'était pas la première fois que cet incident se produisait et il était curieux de vérifier si c'était là vraiment un signe révélateur.

En fait la mignonne Évelyne, qui venait juste d'être tendrement dépuclée par les soins de Camille, le soir même venait partager sa couche dans son studio du Marais. Ils se virent un certain temps, Évelyne précisant que leur liaison n'était qu'une amitié sexuée. Cette fille, étudiante en Lettres, d'une finesse et d'une intelligence remarquables, se révéla animée d'une soif inextinguible de jouissance ce qui lui paraissait le moyen le plus infaillible de comprendre la vie et d'accumuler dans son esprit d'une rare lucidité toute la richesse de l'univers en extorquant les confidences de ses nombreux amants sans distinction de milieux ni de races. Ça se voyait dans ses yeux extraordinairement profonds et magnétiques qui happaient tout ce qui passait à sa portée.

Plus tard elle dit en confidence à un autre copain d'Antoine qu'elle avait encore besoin d'avaloir un litre ou deux de sperme pour être enfin elle-même et commencer sa carrière d'écrivaine.

Une autre fois ce fut dans un petit resto chinois de la rue de la Huchette, en compagnie de Pierre et de Gérard, et d'une jeune pianiste Argentine : Edda, qu'ils avaient connue dans un foyer pour artistes, que le phénomène se reproduisit. Même topo, Edda avait renversé son verre sur la table et cette nuit même elle devait la passer avec Antoine.

Edda était une flamme, son corps avait la fluidité des feux follets, son âme lumineuse brûlait tout ce qui s'approchait trop près d'elle, tels ces fanoux qui attirent irrésistiblement les papillons la nuit. Ce fut l'occasion pour Antoine d'éprouver une immense joie intérieure comme si Edda lui eut ouvert les portes de son âme immortelle.

Jamais deux sans trois, dit-on, au cours d'une nuit passée dans le caveau de l'Épicerie, chez Georges, rue des

Canettes, où l'on était venus écouter un orchestre de Blues. Antoine se trouvait en compagnie de Sylvie, superbe rousse dont il était l'amant et de sa mère qui s'était jointe à eux pour passer la soirée.

Antoine découvrait avec ravissement que la mère de Sylvie arborait une splendide poitrine à peine dissimulée sous une blouse légère sans qu'il y eut trace de soutien gorge. Comme il contemplait avec un peu trop d'insistance le balconnet tentateur il se prit à dire pour se donner une contenance, paraphrasant les « Moodies Blues » que jouait l'orchestre :

— « Ces maudites blouses ! »

Et sans se démonter la séduisante dame avait saisi la main d'Antoine et l'avait glissée dans l'échancrure chaude à souhait de son corsage.

Mais ç'en était resté là parce que cette fois les circonstances n'étaient pas favorables, que son amour avec Sylvie suffisait à les combler tous les deux, que la maman coquine et primesautière s'était prêtée gentiment à un jeu érotique badin et que somme toute il y a des limites à l'indécence. Pourtant ce soir là encore il y avait eu libation de vin.

Ces scènes se passaient à la fin des années soixante. Nous étions au début d'une nouvelle ère, l'ère de la femme, qui longtemps avait plié devant la toute puissance de l'homme qui représentait le sexe fort et était sensé être seul qualifié à se charger des fonctions importantes de la cité, de l'Urbs.

De plus en plus de femmes avaient des diplômes et occupaient des places de haute responsabilité dans les entreprises, dans les bureaux et au gouvernement. Alors pourquoi ne pas revendiquer le droit à la libre jouissance avec le ou les partenaires de leur choix ?

La femme, qui avait représenté longtemps la forteresse défendue par les lois de la famille, du rang social, par l'église et ses préceptes rigides et incontournables, était devenue progressivement l'auberge ou le sanctuaire ouverts à un nombre indéterminé de fidèles qui entraient en elle pour satisfaire sa libido de plus en plus exacerbée.

L'homme, chez qui n'a cessé de sommeiller un libertin impénitent depuis le temps des mémorables orgies romaines, y a bien sûr trouvé aussi son compte ; seulement ce n'était plus lui qui menait le bal sinon ces nouvelles prêtresses de Vénus organisant avec un grand raffinement leurs excitantes Bacchanales.



Acette époque reculée du haut Moyen Age, les curés de campagne montraient souvent l'exemple de la vertu. Ils se dévouaient corps et âme à leurs paroissiens : faisaient office de confesseurs, de médecins et d'accoucheurs quand c'était nécessaire.

Au demeurant, ils menaient une vie exemplaire, ne refoulant pas pour autant le côté faible de leur nature. Invités aux mariages et aux fêtes populaires, ils mangeaient et buvaient abondamment comme les autres et écoutaient avec complaisance les histoires salaces débitées par certains convives avinés et paillards. Et si leur bonne partageait quelques fois leur lit après leur avoir porté la tisane du soir, cela n'offusquait personne de leur entourage.

Et puis, ce qui les rendait populaires, c'est qu'après avoir dit la messe en latin, leurs prêches s'inspiraient souvent d'exemples édifiants, afin d'éveiller chez leurs ouailles le sens du surnaturel et de la présence de Dieu, sans pour cela les saouler de raisonnements abscons tirés des ouvrages de casuistique.

Ainsi, un bon matin dominical, M. le curé de F., monta en chaire allégrement et lança d'un ton badin :

— « Ce soir là, le curé de L., une petite paroisse des Causses, se rendait au chevet d'une brave dame âgée et malade, dont l'état faisait penser qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Arrivé tout près de la masure où elle vivait avec son fils et sa belle fille, il mit pied à terre et tira son âne par la longe, pressé d'arriver en temps voulu.

Quand soudain un individu have et déguenillé lui barra la route en le toisant d'un air menaçant. Saisi d'une juste colère il lui hurla :

— « Passe ton chemin, fils de Serf, et laisse-moi accomplir mon sacerdoce ! Qui me remplacera auprès de ma croyante si je m'attarde ici avec toi ?

Mais une force lui bloqua la langue et il se tourna vers ce misérable qui, entre temps, s'était mis à genoux et le suppliait.

Alors, se sentant invité à parler, celui-ci annonça fermement qu'il lui fallait se confesser sur le champs ; qu'il était parti avec l'intention de tuer quelqu'un et que sûrement l'apparition d'un prêtre sur son chemin devait être interprétée par lui comme une intervention divine.

Là-dessus il exhiba un long coutelas affilé qu'il tenait caché sous les plis de sa tunique. Le brave curé vit de la haine dans ses yeux et une détermination forcenée qu'il n'était plus en mesure de maîtriser.

Une histoire de curé

Francis Cappatti

Il lui ordonna avec autorité :

— « Lâche ce couteau et reste à genoux, je vais écouter ta confession !

Et comme le drôle obtempérait, il se mit lui-même à genoux face à lui.

Pris d'une terreur religieuse, le mécréant se signa et lui débita en pleurnichant sa lamentable histoire.

À la saison dernière, un étranger était venu au village et s'était loué pour la moisson et les vendanges. C'était un homme d'une grande force physique, capable d'actes de violence et de cruauté à vous faire frémir. Tout le monde le craignait et évitait de l'affronter. Il avait été mercenaire et avait participé à la croisade contre les Albigeois, se livrant à des scènes de torture qu'il racontait avec délectation et qui ne semblaient pas éveiller en lui le moindre remords.

Au printemps suivant il avait proposé au meurtrier repentant, de l'aider à s'occuper des travaux agricoles de sa modeste exploitation. Le brave homme, vivant seul, tant par charité chrétienne que par intérêt, évaluant la puissance de travail hors du commun de cet énergumène, avait accepté. Or très vite le malfrat avait pris possession des terres et s'était plaint que son compagnon ne fût qu'un bon à rien et ne méritât pas un tel bien. Il avait convolé en justes noces avec une jeune fille pauvre du village voisin et comme cadeau de mariage, avait apporté les terres qu'il s'était appropriées.

Plusieurs fois battu comme plâtre et traité en esclave par le couple usurpateur, le paysan frustré avait fini par lâcher prise et errait depuis un certain temps de ferme en ferme, ne devant sa survie qu'à la charité de ses anciens voisins, qui le plaignaient, sans toutefois oser rien faire pour chasser l'intrus.

Le prêtre, pris de pitié, donna l'absolution à ce pauvre bougre, lui imposant pour pénitence de faire à pied le pèlerinage jusqu'à Notre Dame de V., à quelques lieues d'ici. Il lui jura, qu'alors qu'il se rendrait à V. et implorerait le pardon de la sainte Vierge, il irait trouver le Seigneur du Comté et l'engagerait à punir le coupable et à restituer les

bien à son propriétaire légitime.

Le curé de F. fit alors une pose et dit pour répondre aux questions muettes de ses paroissiens :

— « Ce qui fut fait ! Notre brigand dut quitter la région, traînant sa femme humiliée après lui ; n'ayant gardé la vie sauve que du fait que son épouse était enceinte et qu'il jurât sur la Bible de subvenir aux besoins de sa famille.

Depuis l'on n'a jamais plus entendu parler de lui.

Rassurés, les fidèles crurent voir là la fin de l'histoire ; mais le brave curé prit un air inspiré et poursuivit ainsi son récit :

— « Le curé de L., une fois débarrassé de l'intrus, se précipita vers la mesure de la vieille dame malade et quelle ne fut pas son étonnement de constater qu'un homme de Dieu était déjà au chevet de la mourante et venait de lui administrer les derniers sacrements alors qu'elle agonisait et était en train de rendre l'âme.

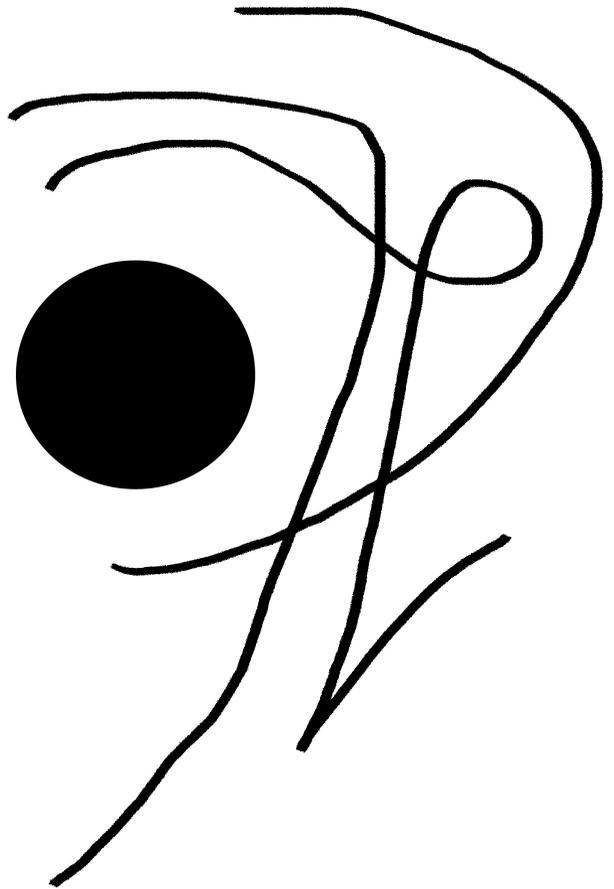
« Il s'enquit comment son collègue avait bien pu être prévenu de l'urgence de cette intervention alors que ce secteur n'était pas de sa juridiction ?

« Et celui-ci lui révéla qu'un âne était venu frapper à sa porte avec ses sabots et l'avait porté en toute hâte jusqu'ici.

« Le curé de L. prit conscience alors qu'il ne s'était plus du tout préoccupé de son âne depuis qu'il avait été harponné par le meurtrier repentant et que l'animal, après avoir accompli sa mission, l'attendait patiemment dans l'appentis attendant à la mesure, tout en dégustant une botte de foin que le fils de la maison lui avait fourrée sous les naseaux.

« Il repartit à pied, tenant son âne par la longe, méditant profondément dans la nuit et s'arrêtant parfois pour donner une tape amicale à son compagnon à quatre pattes.

Toute l'église était silencieuse, les fidèles, comme médusés, pensaient qu'un ange était passé parmi eux et qu'un miracle venait de s'accomplir.



Yo tuve gatos persas que andaban elásticamente sobre el ropero; malcriados gatos siameses que parecían estar embalsamados sobre la cómoda como estatuas chinas; también tuve gatos salvajes que afilaban sus uñas en las cortinas del baño y gatos que montaban en cólera cuando no les dirigía la palabra. Eso, como bien podrá comprenderse, tiene su explicación: adoro el espectáculo que ofrecen esos animales como en el poema de Apollinaire, donde sólo un gato puede transitar sobre los libros sin otra autoridad que la de su antojo. También, tuve gatos azules que parecían venir de las calles de Ámsterdam, especializados gatos en volcar floreros; gatos de angora acostumbrados a la caricia rutinaria, como si fueran mis demonios más secretos, o mis secretos, tuvieran algo de esos demonios; felinos atigrados, sí, como fieras salvajes de un cuento de Salgari o gatos con ojos de dos colores que parecían salidos del cofre de los hilos de bordar de la abuela; y de esos gatos blancos como la nieve, tan perversos y silenciosos, como la sombra de la memoria. Hay que admitir, que todos tienen una rara consistencia fibrosa, que no está reñida en ningún momento con la huida abrupta o la permanencia entre mis piernas. A mí, no me faltaron tampoco esos gatos grises, o de esos rubicundos y apolíneos gatos que tienen, claro está, algo perteneciente al sol, ni los gatunos negros como viudas, con ojos dorados que saben electrizar la oscuridad, como un cuento de Edgar Allan Poe. Y el gato que vuelca la leche, es decir, el gato encerrado al que llamé *Baudelaire*, porque me acompañaba como un demonio oculto mientras aporreaba la máquina de escribir.

Son noches de las que uno no se olvida fácilmente. Tampoco consigo olvidarme de aquella muchacha que no sé por qué la hice compartir el mundo de mis gatos,

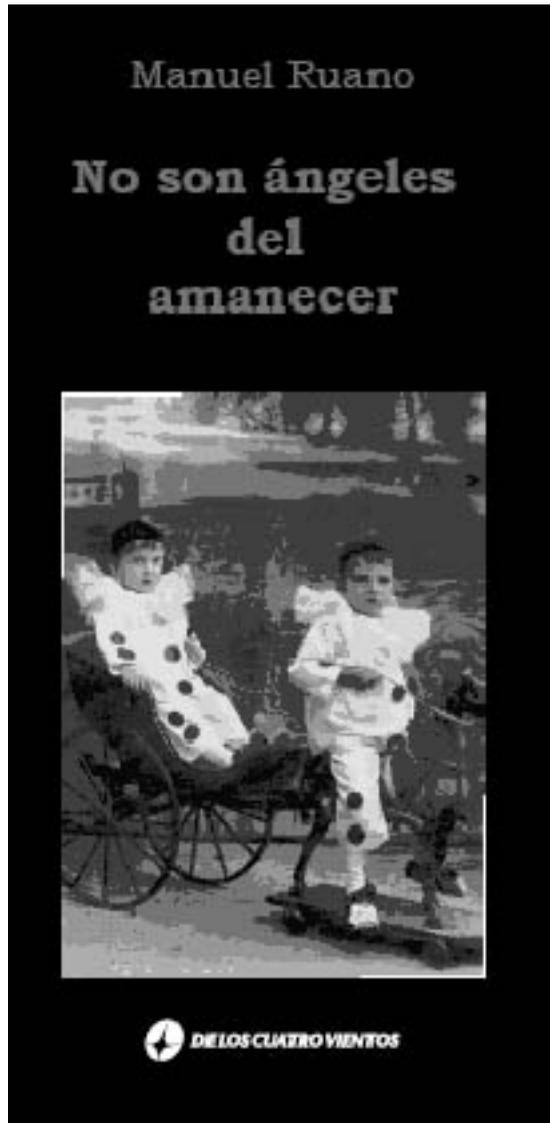
como una gata mañosa, que de tanta sabiduría, terminó derramando mis deseos por encima de toda serenidad. Por no decir la palabra *dignidad*. No tengo por qué ocultar tampoco, que esa “gata”, llamada *Celine*, también pudo

haberse llamado Safo o Li Po. Esa cercanía del nombre, sin embargo, no era un consuelo ni mucho menos. Era un lado invisible de las cosas, con los personajes queridos de mis lecturas.

Como todos, en realidad, los gatos tenían su pomposo nombre literario. Ya que no me importa saber su nombre real. Cuando vienen a mí, vienen en serio, y deben someterse a mi rutina porque sino... la rutina se somete a ellos. En mi casa, los gatos tienen nombres épicos, como *Homero*, *Aquiles*, *Meleagro*, *Hércules*, y, por si fuera poco, representan al mundo de los esplendorosos y pueden consagrarse al nombre de los grandes dioses. ¿Acaso un gato no es un pequeño dios? En este punto, es verdad, me reservo el orden del Olimpo. Y en esto, me inclino casi siempre por el de *Venus*, que es la diosa del amor, o el de *Mercurio*, porque es el de la magia.

Puedo competir durante horas y horas con cualquiera, en elegirles nombres curiosos; porque ellos, como decía antes, tienen esa capacidad de ver en lo invisible y augurar las cosas que están por venir. Por eso, también, recorto las fotografías de gatos de los al-

manaques y de cuanto dibujo encuentro por ahí, ya que son dignos de un rincón en el pedestal de las criaturas misteriosas que habitan como yo en la soledad, o en la obstinación. Además, tengo infinidad de postales que los familiarizan a un jabón, a una marca de leche, a un cho-



colate o a una veterinaria parisina, no sé porqué demonios llamada *Chéron*.

Lo cierto fue que mis gatos (aquellos que todavía no se han ido de mi lado), son mis compañeros más fieles en lo que los magos llaman el plano astral. Y en ese teatro de las fabulaciones, todos alentamos algo por algo, soplando desde la oscuridad el fueguito de la habitación para protegernos del frío, o para mirar, simplemente, como sorprendidos, la belleza de una flama anaranjada que a veces se hace azul y a veces amarilla.

Hay gatos a los que les gusta verse en el espejo en toda su elasticidad. La gata *Celine*, por ejemplo, tenía esa predilección. Se peinaba durante horas frente al cristal frío de un espejo, como una sacerdotisa de Venus. Por eso digo que era una gata llena de muchas veleidades y, además, estaba un poco engreída. Ya que desnuda era como un arco iris.

Yo, debo admitirlo, soy un escritor fracasado. Y he aprendido a convivir con eso, con mi fracaso, como los gatos han aprendido a convivir con los restos de comida, las polillas del ropero y las cucarachas. Escribo historias cotidianas para diarios inmundos con los que cuesta sobrevivir. Desde hace años, estoy en ese oficio, domado como un caballo de alquiler. Escribo retratos de personas frívolas que andan por la vida como príncipes encantados. O gente que va de un país a otro, de un hotel a otro, sin preocuparse por cosas con las que yo me tengo que manejar a diario.

Una vez se me ocurrió salir de esas idioteces y escribí un artículo en el que supuestamente, yo, era el suicida. A mí, que jamás había tenido la más leve afición por ese tipo de viajes. Un suicidio no es un viaje a Nueva York, ni siquiera un peregrinaje a la ciudad de Praga. No. Un suicidio es salir para siempre de la realidad en un viaje tormentoso del que supuestamente todos mis lectores se quedarían admirados, y los administradores del diario consternados y a la vez, curiosamente alarmados; porque no sabrían con quién rellenar el espacio de esa columna. Pero no fue así. Llegaron algunas cartas preguntando fríamente por el articulista. Algún conocido se desbordó de imaginación en una amistad que no le conocía. Familiares que ni se acordaban de mí, sacaron a relucir su parentesco por deudas pendientes. Y toda una nutrida concurrencia de pasados compañeros de escuela, o de alguna tertulia literaria perdida, mandaron sus esquelas llenos de confusión, pero dejando bien en claro su nombre para vaya uno a saber qué propósitos. En todo caso, no pude aparecer más por el diario. Tuve que ponerme otra vez el sobre todo que venía sobreviviendo de temporada en temporada,

enroscarme la bufanda en el cuello y salir de redacción en redacción, para buscar otro triste empleo en una revista que publicara crímenes y mujeres desnudas, como todo interés para el público y pelear, pelear, durante mucho tiempo porque se olvidara aquél acontecimiento del suicidio del que no se suicidó. De ahí que me diera cuenta que era un personaje llamado *Nadie* y que los únicos amigos que realmente tenía, eran aquellos felinos. Por eso, lo sé, conviví con la fama de sus nombres. Con la celebridad estentórea de su recuerdo. De pronto, es más importante que *Poe* o *Baudelaire*, caminen por sobre sobados papeles mecanografiados, o decidan, en toda su armoniosa bestialidad, acurrucarse encima de una pila de libros con historias tan fantásticas como las que ellos mismos inspiraban. Aunque el hecho de ser un escritor fracasado ya no me atormenta, y me exija escribir sin descanso acerca de una materia que poco tiene que ver con lo material, para que mis pobres gatos no se mueran literalmente de hambre. Ante esa perspectiva, me iluminé interiormente y escribí con una profusa constancia sobre la conducta del más allá. Aquí, hay que reconocerlo, me ayudó mucho la vampiresa *Celine*, a la que encontré una tarde de invierno muy frío en un andén solitario de trenes, a punto de suicidarse. Y estaba por hacerlo (le adiviné el propósito), cuando la sujeté por un brazo y le dije que no, que no era el momento. Después, vinieron los lloros y la chica de melena extremadamente negra, me narró con voz temblorosa que había tomado esa determinación después que sus padres la echaron de su casa y que necesitaba tomar un remedio para los pulmones. Traté de consolarla, pero sólo conseguí aumentar su drama. Era justo todo lo que hubiera querido evitar. La invité a tomar un café y me propuse ayudarla en un caso así.

En realidad, hubiera insistido en sus padres; pero sentí una repentina curiosidad de que se quedara conmigo, había algo en ella que me atraía irresistiblemente o había algo que, irresistiblemente, no lo sé, me llevaba a ella con mis gatos y con mi abandono. Entonces asomé la posibilidad de hacer que convaleciera en casa hasta que se repusiera. Y como si fuera cosa de magia, ella se acomodó en el lugar entre mis libros, la biblioteca, la máquina de escribir, las reproducciones de Spilimbergo y de Xul Solar, todos los trastos habidos del mundo, la cama deshecha y los gatos mirando a la recién venida con algún desparpajo, con un dejo abominable de odio, de benevolencia y hasta quizás, de secreta adoración. Y entonces, pensé, esa sería la corte de *Celine*, ya que el autor del fin de la noche no tenía otra respuesta que ésta que ahora le estaba dando a la que bien pudiera haber sido una criatura de su novela.

–Mi nombre es Diana–, dijo.

Y yo le respondí que de ahora en adelante su nombre para mí sería *Celine*, porque no quería conocer los acontecimientos de su vida, que, por una extraña razón, la habían traído hasta mi casa. *Celine*, la muchacha de los cabellos de una negrura espesísima, convulsiva, que presidía desde aquel momento la primera y la última de mis atenciones. *Celine*. Así como antes habían sido *Bárbara*, *Gioconda*, la pequeña *Bovari*. De alguna manera sabía muy bien distinguir sus corpiños colgados en la puerta de la cocina. Las medias olvidadas, los biquinis que quedaban revueltos con la sábana de la cama o pendiente del tubo de la bañera. Sí, sabía distinguirlos. Como sabía distinguir su respiración y sus escamoteos deliberados de fotos, que podrían haber sido de otra hembra perdida en el guardapacio de la memoria. Porque las mujeres son así, y también yo, conocí de algunas. Esas que fueron atribuladamente ardientes y majestuosas, de la pelambre castaña y los ojos verdes como un parque ahora perdido en el tiempo; las agrídulces de piel morena y ojos negros, que disimuladamente se beben todo el fluido extraño de mis cosas íntimas; las hieráticas y bermejas, que parecen arrojar destellos azules de entre los párpados, como serpentinadas de un viejo carnaval; las de cuerpo acanalado y glandular, que se arquean en la cama con una constancia verdaderamente implacable, y jadeantes como animales extraños y sádicos. Esas que alguna vez, habían intentado arrinconar mi soledad como un periódico del año pasado, en una conjunción abyecta de una carne que se admiraba en su desnudez, hasta quedar fijada en un espejo ensombrecido. Hasta que decidí sacarlas de golpe de mi casa y de mi vida y arrojarlas a la calle cuando de golpe y porrazo, alguna de ellas, decía que tenía que venir a quedarse conmigo porque había entendido que no podía estar solo en aquella casa llena de gatos y de libros, y que, por si fuera poco, se trasnochaba en el amor. Así que como era natural, decidí hacer vida en común sólo con la máquina de escribir, la vieja Rémyngton, que más de una vez fue a parar a la basura. Hasta que todo volvía a empezar disimuladamente, sin maquillajes, sin lápiz de labios, mezclados con mi afeitadora y el cepillo de dientes.

Y ahora la familia estaba aumentando, pensé. Entonces con el pasar de los días, empecé a tener la sensación que esto, sí, sería algo más grande y que los calzones de colores de *Celine* y que sus corpiños rojos podían compartir el sitio que sus manos quisieran darle. Porque sí. A partir de ahí nos quisimos como grandes amigos y ella empezó a tener un zodiaco en mi universo particular. Esa atención hizo, pues, un ronroneo especial en los gatos a los que por

momentos se les notaba una cierta envidia por la nueva invitada.

Conforme pasaban los días, *Celine* contaba algo de su historia. No todo. Y yo seguía aporreando mi máquina de escribir y, de a ratos, adorando a esa criatura que ya había empezado a amar. Al cabo de un mes, todo había de armonizar. Con un poco de gusto y hasta de mejor olfato, las cosas empezaron a estar ordenadas, mecánicamente higiénicas, estudiadamente expuestas. La dieta varió y mis camisas estaban más limpias que de costumbre. También los gatos aprendieron que no toda la casa era para ellos y no les quedó otro remedio que mirar desde la ventana, cómo por las noches nos hacíamos el amor.

Varios días después, aparecieron las flores y hasta una misteriosa carpeta de dibujos que *Celine* había ido incorporando de croquis en croquis y de dibujo en dibujo en la que yo le servía de modelo mientras trabajaba o sólo escuchaba música como el más mortal de los mortales.

–¿Y qué escribe?– me dijo.

–Sólo lo que se anima a escribir un escritor mediocre para una revista más mediocre aún–, dije sin mirarla.

No hubo otras confidencias. Esa parte de mi vida, sólo me pertenecía a mí, como a ella le pertenecía la suya. Es claro. Yo había aceptado mi fracaso y en alguna forma amaba ese fracaso, así como otros aman reconstruir su vida sobre una mentira. Había visto como se ponían sus ojos de grandes y de brillantes, cuando le hablaba de estas cosas que ella trataba y trataba de disimular, como trastos de cocina o ropa sucia. Tal vez intuía mi sufrimiento.

Un día le encontré unas cartas. Un tipo llamado Mauricio había significado algo en su vida. Quizás decididamente algo más que *algo*. En una oportunidad, recelé de su mirada en el espejo y empecé, en efecto, a estar más atento a sus delineaciones faciales. Estaba más hermosa que nunca. Es natural. Su vestimenta había variado. Sus ojos eran los de una gata en celo, una y otra vez.

El dinero de la columna de crímenes y amores ya no alcanzaba. Empecé a sentir miedo. Miedo por los gatos, por *Celine*, por mí en última instancia. Era gracioso. Ella salía de la casa y yo entraba. Los gatos maullaban sin descanso. Yo salía y ella regresaba con su boca llena de juventud y de lascivia. No teníamos tiempo para hacer el amor. Un día, entre sus dibujos, apareció un rostro nuevo, seductor, y tuve una corazonada. Más tarde, discutimos por alguna razón que ahora no recuerdo. No sé por qué adiviné que el nombre del dibujo era Mauricio.

Yo amaba las lluvias y las gotas de agua que daban en el vidrio. Esa melopea repetida incentivaba mi imaginación hasta límites insospechables. Pero esa lluvia fue atroz

porque no concluía nunca. Y *Celine* no llegaba. Entonces, con rabia, maldije la lluvia y me puse a escribir una historia absurda de un circo absurdo, en el que todos los payasos y los equilibristas igualmente absurdos, terminaban siendo presa de la muerte. En esos pensamientos estaba, cuando al fin llegó *Celine*, con sus pantalones ajustados y su pelo brillante y perfumado, que se enredaba como un animal en mi cuerpo impaciente. Y nos hundimos en un largo y letargoso aliento. En un extravagante aliento que me hizo, más tarde, presentir cosas. Soñar cosas. Tener pesadillas. Sofocamientos. Y me contó una loca historia sobre un remedio que era muy necesario para su salud. Le di a regañadientes unos billetes. Pero empezaba a desconfiar.

Un día me dije: hay una carta que no juega bien dentro de mi mazo de tarot. Es la corrupción, me dije, que está pervirtiendo mi desorientada soledad. Una hembra subyugante, claro. La de los papeles, la de los sueños, la de las palabras que se niegan por ser tramposas, en definitiva, la de una celebridad imposible. Yo amaba desesperadamente las lluvias y las tormentas y los gatos y el fuego de la estufa. Eso lo sé.

Otro día, supe que era una pupila de Mauricio, el proxeneta del barrio Belgrano. Era un canallita de esos que todavía enamoran a sus putas como si tal cosa. La noticia me hizo el impacto del calibre de una *mágnium*. Fue, ahora sí, como un rayo que dio en lo profundo de mi mente.

Más tarde, supe de la razón de todas esas ausencias y de las discusiones deliberadas. Pero yo amaba a *Celine*. Sentía pasión por *Celine*. Me había dejado arrastrar por *Celine* y hasta creía poder vencer por *Celine*. Los gatos se habían estado yendo de a poco. Creo que mi alma también. Entonces me encerré días enteros, dejé de atender el teléfono, hasta que la sentí llorar lastimosamente toda una noche, agarrada al picaporte de la puerta como si fuera su tabla de salvación.

—No tenés vergüenza—, le dije. Acostarte conmigo cuando venías de revolcarte sin piedad con otros.

Hasta ese momento sólo me quedaban *Baudelaire*, fiel a pesar de su aire distante y aristocrático, y *Orfeo*, con su timidez acostumbrada. *Celine* estaba caminando, eso es, por la vereda de enfrente, hacia un abismo que las cartas no me habían dejado descifrar. Una ráfaga de viento hacía golpear de tanto en tanto una rama de árbol en la ventana. Eso me estremecía. Pero al cabo de un rato, me dormí con el corazón todavía agitado. Estaba solo. Y en lo más profundo, como un niño golpeado que buscaba amparo. *Celine* me estaba por abandonar.

Pero después de un tiempo volvió. Me contó historias insoportablemente falsas. Tan falsas como su propia existencia. Me pidió perdón y se sorprendió por los pocos gatos que quedaban en la casa. Yo la miraba con atención. Sin que pudiera extraer de mis pensamientos una sola palabra. Un solo gesto que delatara mis intenciones. Qué malestar. Hasta le noté una vocación y un frenesí casi desconocidos al hacer el amor. Era más profesional, hay que admitirlo. Se acaballaba conmigo como no lo había logrado hacer antes. Tenía orgasmos espasmódicos que parecían caídas irresistibles en el vacío de Dios. Pero su tiempo, parecía medido a cada instante como si tuviera los minutos contados. Y de la misma manera, me desaparecieron un reloj, algunos billetes y la bella máquina *Rémington*, como por encanto. Qué maravilla.

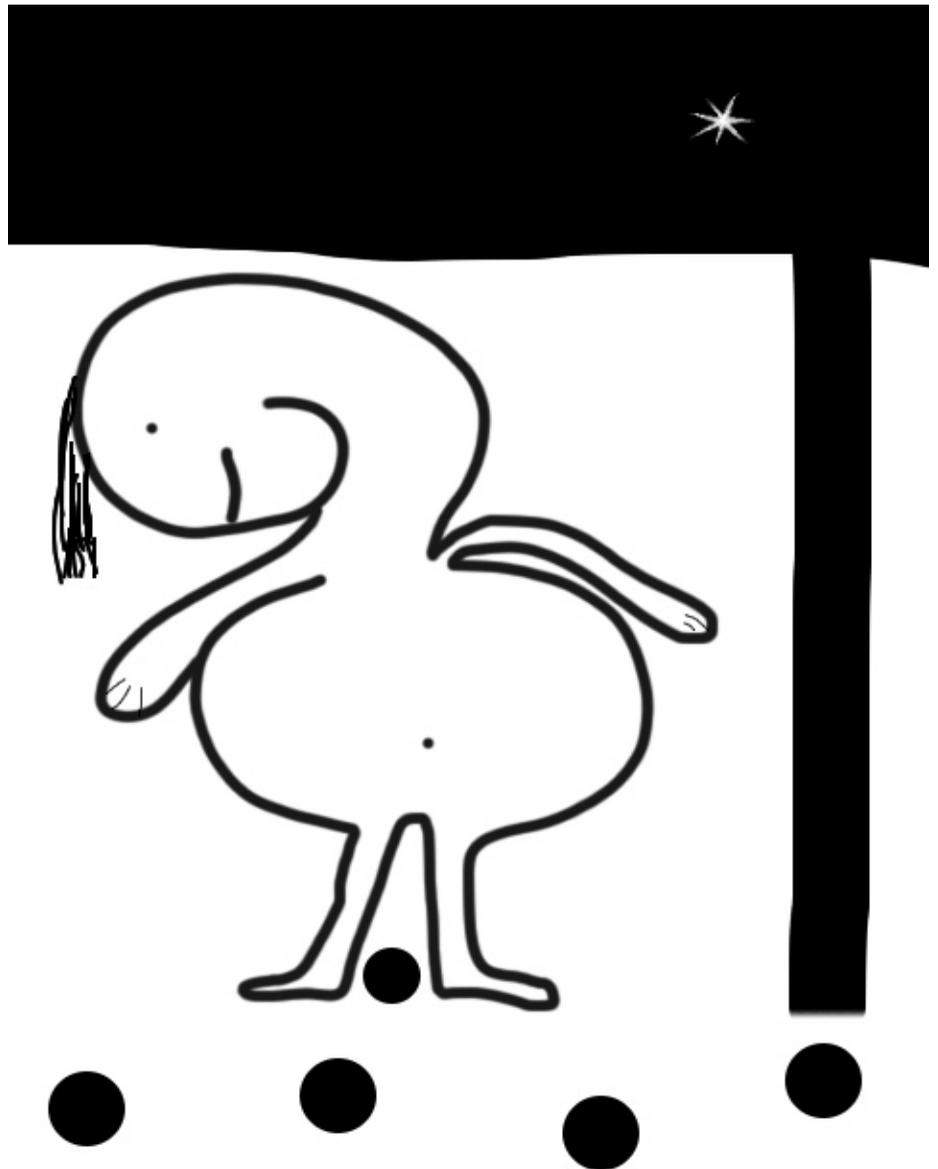
Entonces un día me reveló, sé muy bien que me lo reveló, que yo era parte de los cálculos del negocio de Mauricio, es decir, que desde el primer día, había sido la pieza clave, el tornillo, el factor determinante de una fuente de ingresos y de su criatura minada por una absurda soledad. Vale decir que yo era, una vez más, el tránsito de una manipulación invisible hacia otra manipulación sólida, o sea, el juguete que cayó en su propia fatalidad, cuando esa fatalidad, entre la ternura y los celos, se arma y se desarma como un juguete.

Yo leía poemas en voz alta. «Les amoureux fervents et les savants austères». Confiaba en la llegada de *Baudelaire* sobre mis muslos, en la pasividad de *Orfeo* derramando la leche en la cocina; pero había perdido toda fe en *Celine*, que andaba vaya uno a saber por qué calles. Hasta que un día vencido por las circunstancias la llevé con algún pretexto hasta la misma estación de ferrocarril donde la encontré una vez, hasta el mismo andén solitario, agrisado y lluvioso. Daba miedo el espectáculo. Sabía que en ese mismo momento pasaba el rápido para las provincias y la engañé, sí la engañé, diciéndole que la llevaría al centro de la ciudad a mirar vidrieras y comprar el último libro del más maravilloso de los escritores.

Tuve el cuidado, en efecto, de ponerme en el mismo lugar de la primera vez. Y al pasar el tren, apenas si la deslicé por el brazo que la sujetaba, porque se dejó ir dulcemente de tan confiada que estaba de mis besos. Se entregó como una mariposa. De manera que sentí como si algo se hubiera roto dentro de mí. Sin embargo, no hubo un grito. Ni nadie que se diera cuenta. En realidad, quise reproducir exactamente y punto por punto, el instante en que ella quiso suicidarse. Recuerdo que todavía le dije:

—Ahora sí. Porque ahora volverás a ser Diana, la cazadora, la diosa de la luna...

Mi estilo es hueco, bien lo sé; mi discurso rebuscado. Adolezco del temperamento sublime de un escritor en todo su oficio. Todo énfasis es ripio. Estoy endiablada-mente seco de un argumento que me haga genial. Por eso adoro las frases de los otros. El plagio deliberado. ¿Quién puede resistirse a los mágicos susurros de un Baudelaire, a los parlamentos de un Cervantes, a la garra de un Faulkner, a las elucubraciones de un Dostowiewski? Y es posible que nadie crea la realidad de esta historia. He sentido el fracaso por los cuatro costados de mi vida. Yo soy un escritor condenado a ser trivial entre los olores fétidos, tecleando hasta el amanecer para una revista de crímenes y fotos escalofriantes, que tiene el sagrado deber de dar de comer a unos gatos miserables que reclaman diariamente mi compasión...



La curiosité est un vilain défaut

2 rue des Orfèvres, répéta-t-il d'une voix morne.

Le moteur vrombit et la voiture s'engagea vivement sur la sombre avenue. Samuel regardait distraitement les rues défiler par la fenêtre. De l'intérieur, la ville paraissait calme et paisible, comme engourdie par son manteau neigeux. Les boulevards s'enchaînaient, immenses, vides, déserts.

« Capitaine ?... Capitaine Drahne ? Ici le poste cinq, vous m'entendez ? appelait une voix sèche féminine du talkie-walkie.

Je vous reçois mille sur cinq, madame..., assura le conducteur un sourire narquois sur les lèvres.

Oh vous et vos plaisanteries !... Bon, l'individu recherché est classé, je cite,

« individu à idéologies dangereuses pour la société ». Par conséquent je ne veux aucune prise de risque, suis-je bien claire ? Vous allez l'arrêter gentiment, je ne veux plus d'embrouille ! ConteZ-lui une petite histoire si nécessaire, mais normalement l'homme en question ne devrait vous causer aucun désagrément, enfin j'espère, sinon vous savez à quoi vous en tenir... N'est-ce pas Capitaine ?...

...

Capitaine Drahne ! Répondez-moi !... clama-elle d'un ton péremptoire.

Entendu, chef ! obtempéra-t-il à contrecœur.

À 21h 30 dans mon bureau.»

Un bip sonore tinta et la communication fut rompue. Le policier, âgé d'une quarantaine d'années tout au plus, passa la main dans ses cheveux mi-longs. Sa chef commençait fortement à lui taper sur le système. Son collègue, confortablement assis sur la banquette arrière, les yeux toujours perdus dans la contemplation du paysage enneigé, rêvassait comme à son habitude. À peine vingt

ans, le p'tiot, comme on se plaisait à l'appeler à la caserne, alors qu'il atteignait aisément le mètre quatre-vingts ! Quoiqu'il eût l'air solide avec son allure svelte et ses traits émaciés, il avait parié cent euros que le gamin ne ferait pas long feu au poste de police. Il n'était pas fait pour ça, on le voyait rien qu'à son air méditatif.

La sempiternelle sirène du couvre-feu couvrit les ronflements du moteur de sa plainte déchirante. Le jeune stagiaire eut un frisson. Il repensait aux enfants vêtus de haillons qui mendiaient le matin même, à leurs petites mains avides et décharnées qui s'égarèrent, fébriles, sur son veston. Il n'avait rien pu leur donner, rien... car il avait déjà beaucoup de mal à s'entretenir lui-même, alors... Il eut un remords momentané. La flamme, qui illuminait leurs prunelles d'une note d'espoir, s'était brusquement éteinte sous la bourrasque de misère qui soufflait continuellement sur leur vie, leur courbant l'échine à la besogne, sans relâche. Leur regard déçu, dépité avait été un crève-cœur. Comment pouvait-on laisser des enfants mourir de faim dans la rue, en guenilles ? On n'avait donc aucune honte ? Il soupira malgré lui. La loi du plus fort qui garantit confort et respect à celui qui mangera l'autre le premier, régissait un monde trop cruel à son goût où les faibles n'ont leur place qu'au prix de la vie des autres.

Tout à coup, la voix de son collègue retentit dans l'habitacle, l'extirpant de sa torpeur habituelle :

« Nous y sommes. »

Le véhicule s'était arrêté en contrebas d'une villa perdue au milieu de champs en jachère. Les deux hommes d'un commun accord quittèrent à regret la chaleur douillette du monospace pour braver la morsure du vent glacial. Il floconnait. On eût dit des milliers de plumes choyant dans l'air atone que seuls les aboiements rauques d'un chien troublaient.

Matt, le capitaine Drahne, remonta son col et s'engagea dans une belle allée bordée de platanes. Les deux agents

se consultèrent, chacun devinant les pensées de l'autre, et dégainèrent mutuellement leurs armes par mesure de prudence. Ils s'approchèrent lentement de la vieille bâtisse, grimpèrent les quelques marches du perron et trouvèrent la porte d'entrée légèrement entrebâillée. Tous deux pénétrèrent à l'intérieur à pas de loup.

Du haut du second balcon, une silhouette d'homme les épiait, immobile, la main posée sur un revolver chargé.

Les deux policiers se retrouvèrent dans un vaste vestibule lambrissé. Leurs grosses chaussures claquaient sur le dallage de marbre blanc. À droite, montait un escalier de chêne aux marches si usées que toutes grinçaient lorsque l'on y posait le pied. Ils l'empruntèrent retenant leur souffle et débouchèrent sur un corridor sombre s'ouvrant sur une sorte de petit salon. À peine eurent-ils franchi le seuil de la porte, que le canon froid d'un pistolet leur effleura la nuque.

« Restez calmes, je vous attendais... »

Ils frémirent instinctivement, pris au piège.

« Quel est le motif de votre visite ? demanda la voix grave masculine.

Il s'agit de votre arrestation, monsieur Jim Daynes. Vous constituez un écueil à l'ordre public, récita l'autre d'un ton bourru. Veuillez nous suivre, nous ne vous ferons aucun mal. Vous vous expliquerez au commissariat de police.

Je crains que vous ne soyez actuellement en position de force, Capitaine Drahne, poursuivit l'interlocuteur invisible dans un souffle. Et qui est cet avorton à votre gauche ?

Mon stagiaire...

Et bien, on ne recrute plus à la tête du client ?... Les choses changent on dirait... reprit-il d'une ironie mordante. La police s'engouffre dans une impasse dont elle ne pourra plus sortir, Capitaine, les mailles du filet se resserrent... Vous vous corrompez à son service... et bientôt elle n'existera même plus, ou alors... sous une autre forme vu l'effrayante tournure que prennent les choses.

Vous êtes fou !

Qui ne l'est pas à sa façon dans ce monde pourri, gangrené de dictatures ? Je vous le demande, rétorqua l'inconnu au tac au tac. Et pour votre information je n'ai rien fait qui puisse troubler l'ordre public. De quoi m'accusez-vous ?

Vous savez des choses qu'il ne fait pas bon de savoir, murmura Matt.

L'effet escompté se produisit aussitôt : le canon se relâcha. Le policier fit subitement volteface et la crosse de son arme manqua de peu la tempe de sa victime. La même lueur de folie embrasait ses yeux lorsqu'il traquait les hors-la-loi, l'éclair foudroyant du prédateur en chasse. D'une torsion du poignet, il délesta son adversaire de son revolver. Le dénommé Jim accusa les coups sans fléchir, allongeant les bras pour saisir son agresseur par la taille. Il y parvint au prix d'un choc qui aurait renversé un bœuf. Il s'affala sur le parquet le souffle coupé, la respiration sifflante. Le policier se jeta sur sa proie qu'il assaillit de heurts, le cognant, le frappant, le martelant de ses gros poings, défoulant sa fureur paroxysmique. L'autre suffoquait, haletait, gémissait, ne pouvant plus se débattre, s'abandonnant aux coups qui pleuvaient sur tout son corps. Il râlait d'une voix lamentable dans son agonie âpre.

Samuel ne pouvait plus détacher ses yeux de l'homme qui expirait, comme irrésistiblement attiré. Il ne voyait plus, il ne pensait plus. Les jambes flageolantes, il titubait sur place. Le sol, les meubles, la pièce entière tournaient, menaçant de l'emporter dans son tourbillon ténébreux. Il lutta de toutes ses forces. Il revivait la mort de sa mère, battue jusqu'au sang par son mari, un ivrogne. Son cœur s'emballa. Non, il ne supportait plus de rester là pétrifié devant les tortures infligées par son collègue. Il se redressa, ferma les yeux, son index tremblait légèrement. Tout son être brûlait d'une nouvelle détermination. La détonation retentit dans un fracas du tonnerre. Le Capitaine Drahne se retourna, la face exsangue, ses lèvres esquissèrent un « p'tiot » interrogateur et incompris et s'éroula sur le sol, mort.

La première fois que j'ai vu la mer

C'était une belle matinée d'août, un peu fraîche malgré tout, avec un fort vent d'ouest qui soufflait sur la côte en rafales discontinues, émiettant le sable pour retrouver son chemin. Nous montions péniblement le long d'une petite dune docile, polie par l'haleine humide et salée de la brise. J'étais tout excité. Je remuais mes bras dans tous les sens, titubant, bringuebalant mon petit seau de plage. Puis, trouvant que les autres n'allaient pas assez vite, je me retournai en leur criant que si ça continuait, elle serait partie, la mer.

«C'est pas grave, disait Papa un sourire plein de malice sur les lèvres, on reviendra l'année prochaine...»

Non, je voulais voir la mer, tout de suite. Et déjà, elle semblait m'appeler cette chose qu'on disait immensément bleue. Un infime parfum douceâtre arriva, me titillant les narines de sa bonne odeur de sel. Tout frémissant que j'étais, je mis à courir, riant d'aise, et m'élançai à toute allure vers un petit sentier bordé de broussailles. Je me faufilais entre les hautes herbes, grim pant sur les grosses pierres, écartant les branches épineuses qui m'égratignaient un peu au passage. Et là, brusquement, mon horizon s'élargit, je la vis. Essoufflé par ma course folle, je restais immobile, pantelant. Je regardais, fasciné, le spectacle qui s'offrait à moi, d'une beauté effrayante.

Elle était là, tout proche et en même temps si lointaine : la mer.

Cette vaste étendue d'eau qui ronronnait, se tortillait, se trémoussait avec des ondulations de serpent mystérieux, charmé par le trémolo des bateaux au large. Elle paraissait bercer en mère dévouée des peuplades inconnues dans le creux de ses vagues.

J'étais tout seul face à elle, un peu intimidé par sa force de géante engourdie. Pas un bruit ne trahissait notre silence si ce n'était le murmure des vagues qui venaient mourir ici après avoir parcouru la moitié de la Terre.

J'aurais voulu, moi aussi, cheminer ainsi, au gré du vent, de la lune et des étoiles.

J'aurais voulu danser avec les bateaux, jouer avec le vent, courir à perdre haleine à travers les océans.

J'aurais voulu être libre et grand.

Un sentiment nouveau me frôla, me chatouillant, m'enveloppant jusqu'à me noyer tout entier. Il balaya mon âme tel un fétu de paille, dévoilant la pierre trop dure de mon cœur.

Ce souvenir restera gravé à jamais dans ma mémoire, telle une flamme éternelle qui éclaire encore mes pas. Je me souviendrai toujours de ce désert azur aux courbes suaves qui batifolait avec le vent s'égayant une dernière fois avant qu'il ne reprenne sa route par delà les mers, de ses flots qui déferlaient sur le rivage, de ce voilier qui dansait sur sa peau nue de vierge, singulier ballet exhaussé par la houle.

Encore aujourd'hui, lorsque j'y repense, je ressens un calme serein et ma respiration se calque sur les mouvements du ressac. Alors l'iode m'énivre à nouveau, réveillant la fringale des océans qui somnole en moi. Je veux sillonner les mers de ma silhouette de rêveur affranchi.

Et le soir même, je me rappelle avoir glissé à l'oreille de Papa :

« Quand je serai grand, je serai marin. »



Niculina Oprea

Je suis la ligne de ton front

Je suis la ligne de ton front,
dans les taillis des pensées je me laisse perdre et construire à nouveau
sous tes épaules séraphiques.

Nos sens mènent à des existences non-spéculatives,

au sommeil profond dépourvu de fantasmagories
tandis qu'au voisinage de nos énergies succombent les flatteries
seuls les chérubins polissent les colonnes du temps,

dans leurs chuchotements mélodieux les profondeurs ont connu leurs limites:
elles se désintègrent telles des ombres se rapprochant de la haute flamme.

Construite en silence

Sous la fête de tes lèvres j'ai oublié que l'araignée rouge existe,

sur les fissures des vanités je fais de l'équilibrisme,

sous tes lèvres, il me semble que je suis construite en silence,

le danger me guette centimètre par centimètre,
mes plans n'interfèrent pas avec ceux de l'araignée rouge,
je ne serai pas sa proie tant que ton sang me nourrit la nuit

tant que ta main me protège de la flétrissure et des ombres.

Traduction Clava Nour et supervisée par Nicole Pottier

Le personnage ne renvoie jamais, tel l'écho, que les derniers mots de son auteur. Que de bavardage pour quelques pages de fiction !

Changer le nom d'un personnage en cours d'écriture, c'est lui changer de figure. Le sombrero ne tient plus sur son crâne, il ne supporte plus l'entêtement de son âne voyageur et il ne pense plus grand-chose non plus. Tout est à recommencer. Mais une fois la fiction achevée, on peut le transformer en ciel blet, en bouse, en reflet passé et le rebaptiser *ex nihilo*, il n'en continuera pas moins de faire l'humain.

On est sans doute le moins bien placé pour identifier son double. Le plus souvent, on est bien le seul à reconnaître en une personne inconnue une quelconque parenté morphologique, souvent avantageuse, il faut bien le dire ; et quand inversement on nous présente un sosie, on ne lui trouve pas la moindre ressemblance avec soi, on ne voit en lui que caricature manquée et hypertrophies disgracieuses. Mais malgré ce défaut de perception, lié sans doute à une conscience insatisfaite, voire complexée, je dois m'avancer à dire que, parmi mes personnages, celui dans lequel je me reconnais le plus complètement est sans conteste un chien, que j'ai appelé Maître Eckhart, parce qu'il est très sage. Ma conscience s'amuse aussitôt à me faire remarquer que ce chien, qui me ressemble tant, passe son temps à dormir et qu'au fil des pages, il pue toujours davantage, au point que son maître doit se résoudre à le refilet à un personnage secondaire du roman. Je me garde bien de rétorquer à ma conscience que je l'ai bien refilet, elle, à un chien ! Je m'en tire en douceur en précisant que le personnage principal de ce roman ne se débarrasse pas de lui parce qu'il pue mais bien parce que le clébard est si spirituel qu'il en conçoit le sentiment d'être sans cesse jugé, épié, moqué, ce qui n'est pas tenable pour un personnage principal. Ce qui n'est pas tenable pour un personnage principal, corrige ma conscience, c'est un chien qui pue dans ton genre ! Pris de cours, je fais remarquer à ma conscience que Maître Eckhart, à la fin du roman incriminé, se fait adopter par une jeune Russe on ne peut mieux roulée et prometteuse, et que je me contente parfaitement qu'elle consente à s'accompagner d'un chien qui pue dans mon genre ! Ma conscience a encore à redire sur les promesses de cette inconnue, elle trouve même au contraire que c'est là manière très sournoise d'éclipser un personnage secondaire que de lui refilet un chien qui pue dans mon genre. Houah ! Houah ! finis-je par aboyer (elle l'a bien cherché, non ?) : que devrait dire ce chien puant dans mon genre qui n'a rien demandé à personne

Rendez-vous

Stéphane Prat

et qui pourrait, à t'entendre, m'adresser quelques griefs sérieux pour l'avoir affublé d'une conscience humaine ?

On ne tiendrait pas tant à avoir raison si on pouvait avoir le dernier mot avec soi-même.

On n'est jamais si peu convainquant qu'en adoptant un à un les points de vue de la contradiction. On se voit alors opposer une batterie de contre-arguments auxquels la contradiction ne croit absolument pas, et qui n'ont d'autre objet que de contredire. L'esprit de contradiction se drape le plus souvent de la sagesse du paradoxe, alors qu'en réalité ce qu'on *veut* par-dessus tout entendre, ce n'est pas ce qu'on pense, mais précisément ce qui nous épargne de devoir penser.

Il interviewait les passants à la chinoise. Son micro électrostatique – avec une directivité supercardioïde telle que l'isolation de la voix vis-à-vis des sons de la rue fût optimale – n'était relié à aucun émetteur, aucun enregistreur ni amplificateur. On se posait bien des questions sur la santé mentale de ce reporter fantôme. Mais quelques mots échangés avec lui persuadaient sans peine du contraire. Non seulement il n'était pas fou, mais il n'approchait d'aucune espèce d'originalité et n'énonçait jamais que les pires banalités. Il faisait partie de la rue, comme une vitrine, comme une bouche d'égout neuve. Il était sapé avec soin et bien de sa personne, il avait la trentaine, et les jeunes filles, quand elles dérivait en bandes, aimaient l'approcher et projeter sur leur imaginaire une interview privée. Quand rarement on s'arrêtait pour répondre à ses questions insignifiantes, se créait un attroupement, comme devant un incident, le démarrage d'un incendie ou un froissement de carrosserie automobile. Mais le plus souvent il essayait avec une extrême indulgence les échecs et les rebuffades. Ce pouvait être assez cocasse de le voir travailler et se faire éconduire. Il mettait beaucoup de conscience professionnelle dans l'accostage, et restait en toutes circonstances d'une courtoisie imperturbable. Mais à l'évidence lui-même n'en tirait aucun amusement et se contentait de regretter cette indifférence générale si particulière. Il y avait au contraire en elle quelque chose à laquelle il ne pouvait pas se résoudre et qui l'envoyait

battre infatigablement le vieux pavé, mais toujours par grand soleil, à la recherche d'une explication. Il tendait son micro sans découragement apparent. On tergiversait, on hésitait et on se refusait le plus souvent. Jusque là, l'interviewer fantôme comprenait et acceptait de bonne grâce la déconvenue. Le radio-trottoir intimide fort. La parole publique, même confidentielle, rebute autant qu'elle aimante : on ne sait jamais quoi dire, au fond, on ne sait jamais rien et on ne tient pas à en rajouter. Mais dès qu'on prenait conscience que le micro de l'interviewer était branché sur le vent, qu'il n'était branché à rien, et que ses propos seraient livrés au seul oubli de ce « cintré même pas fou », on tournait instantanément les talons, sans un mot, livide, véritablement terrorisé par soi-même. Ce phénomène ne laissait pas de déconcerter l'interviewer fantôme, il en concevait une curiosité un peu effrayée.

Je suis l'enfer des autres...

Quand un penseur agitateur voit ses slogans et brûlots inscrits sur nos murs, il est temps pour lui de se remettre à penser. À moins qu'il ne les y ait inscrits lui-même...

Avant de connaître l'existence des lettristes et de leur feuille, la seule fois que j'avais entendu employer le mot *Potlatch*, c'était sous la plume de Marcel Mauss, dans son *essai sur le don* (1923). L'éthnologue s'y est notamment intéressé aux systèmes d'échanges non-marchands dans des sociétés archaïques. En Polynésie (sociétés Maoris), en Mélanésie (Trobriandais) et dans le Nord-ouest américain (sociétés Haïda, Tlinkit, Tsimshian et Kwakiutl) apparaissaient des formes de dons et de contre-dons particulièrement vivaces, voire agressifs. Le don obligeait le clan ou l'individu qui le recevait à un contre-don similaire, obligation dont on ne pouvait réellement se délesser qu'en retournant au donateur un don plus fastueux encore. Ne pas répondre au don équivalait parfois à une entrée en guerre et le défi de certains dons à une véritable déclaration de guerre. Je gardais donc du *Potlatch* l'idée d'une sorte de vendetta inversée, également sans fin, dans le sens où ne peut jamais finir une pratique du don qui prescrit de donner toujours plus que ce qu'on reçoit, et dans le sens où cette pratique tribale ne se donnait aucun but, aucune fin, n'était le respect de l'impératif primitif *d'être humain*. Il s'agissait de se comporter en *être humain* en toute circonstance, et déroger à ce principe d'échange revenait à perdre son humanité. Je laisse aux subversifs professionnels le soin de déterminer en quoi la pratique lettriste se rapprochait du *Potlatch*, du moins tel que j'en ai gardé trace, ce qui est encore une autre histoire... Mais

ce qu'il y a de certain, c'est que l'exclusion impose de cette pratique une stricte observance, et qu'il est infiniment périlleux de s'en masquer la réalité, de retirer du don l'humiliation qu'il y a à ne pouvoir y répondre. L'exclu(e), pour subsister et rester humain, doit au contraire prêter une extrême attention à ce qu'il reçoit, comme à ce qu'il donne. Il lui appartient de se mesurer avec précision, de refuser un don auquel il (elle) ne pourrait pas répliquer sans se vendre, comme de se prémunir contre la mésaventure, parfois mortelle, d'un tel don, en le devançant avec un don déroutant, gratuit, indépassable. Si la générosité, quand il s'agit réellement de subsistance, relève bien d'une stratégie guerrière (même s'il ne s'agit que *d'être humain*, de ne se laisser *ni faire ni avoir*), le dénuement, l'isolement, ne font que vider ce champ de bataille de ses symboles. L'instant propice, le moment opportun pour *se faire et exister*, sont hors de portée de l'opportunisme ordinaire, du carriérisme classique. Ils réclament un à propos plus discret, une intuition plus sourde et une générosité qui échappe à la Morale ambiante, par l'ampleur comme par la gratuité. Évidemment, sont infiniment louables le clan, la tribu, où une générosité réciproque nous épargne de tels calculs stratégiques. Mais on ne se les épargne pas moins en plaçant son existence sous le signe d'une générosité « défiant toute générosité ». Toutes les solitudes ne se valent pas et on ne choisit de toute manière pas son clan, sa tribu : ils nous choisissent au contraire, et largement pour la qualité de notre solitude. Enfin, le donateur, surtout quand il s'agit de la société elle-même, ferait bien de ne pas oublier la déclaration de guerre que peut constituer un don inadéquat, déplacé et surtout massif ; ce qu'illustre à leur manière les propos de Henry Miller, non l'écrivain, mais le bouvier, homonyme du premier et dont celui-ci retranscrit en ces termes la philosophie du don, dans son *Big Sur et les oranges de Jérôme Bosh* : « Si un homme a la malchance d'être obligé de mendier sa nourriture, donnez-lui, et gagnez sa gratitude. Ne lui demandez jamais de travail en échange, car vous ne vous attireriez que sa haine. »¹ Et j'ajoute : une haine amplement méritée.

Qui ne promet rien se trouve toujours fidèle au rendez-vous.

Notes :

1 – p 57, *livre de poche n° 3436*

Lucho con una bestia de atroz poderío,
sostengo su asedio con fórmulas rituales
que nadie comprendería,
ancestrales actitudes indefinibles
que en mí crecieron en el peligro.

Ella desea mi servidumbre,
ella observa mi conducta, sumergida,
y cuando bajo al sueño como a una fuente
a reponer mi fatigada vigilancia,
la siento rondar felinamente,
escucho su voz hacerse dulce
para usurpar mi inconsciente albedrío.

A la soledad de las recónditas habitaciones
en la urbe soberbia de luz y sonidos,
a la ventana en que el mar parpadea
sus olas, su movimiento sonoro,
llega, a medianoche, sombrío,
un silencioso animal invisible.

Déjame, bestia, morir, olvidado,
debajo de todos los astros de rubios metales,
déjame solo en mi antigua atalaya
en donde espero desde hace tanto tiempo.

Yo sé tu elixir, tu dulce beleño
que rotura las tinieblas
y ahuyenta los pájaros quejumbrosos.

Pero no quiero tu frío dominio,
tu poderío salvaje educado
en las inaccesibles profundidades.

Retira tu asedio infructuoso
quebrantado por mis secretos ritos.
Desde el fondo oscuro de la tierra
salen raíces que me rodean
y anulan tu persecución nocturna.

Mañana, quizás, en la alta torre
en donde espero desde hace tanto tiempo,
advenga una alianza que rompa por fin
para siempre tu insomne amenaza.

De: Sueños enfermos

1980. Inédito

Forcejeo

Desordenadas ideas cruzan mi mente,
brillan y sucumben rotas de pronto
como pájaros muertos durante el vuelo.

Tarde ya en el alto sueño despierto,
y descubro que duermen conmigo
la angustia, el temor, el miedo cervical
de morir y de seguir existiendo.

Y los pensamientos destruidos
que quisieron hacerse acción, instancia,
he aquí que han regresado
y forcejean con mi voluntad dormida.

En el sueño la hora precisa
en que soy apenas, apenas,
en que podría asumir el control de mis actos
el más terrible instinto animal que poseo,
en que ha regresado a su cuna, en la jungla,
mi neutral naturaleza, educada
en el rigor de la abstinencia, entre los hombres.

Amada disciplina, vigila mis sueños infieles
donde ideas quebrantadas por la luz
acechan mi conciencia fatigada.

Y el amor a la intemperie salvaje
que guarda mi corazón secretamente,
dótalo de heroica fantasía,
ordénalo en mi onírico sistema..

Porque amo y no amo al animal que me habita,
odio y deseo su desnuda libertad
tendida sobre el mundo magníficamente.

Pero ya viene el alba, y allí, en su santuario,
reuniré mi voluntad jurando obediencia.
Un angel ciego reparte la luz del mundo.

He sobrevivido

He sobrevivido,
he roto el círculo hostil
de la pasión tumultuosa.

Días, meses, años profundos
acumularon su frío silencio
en mi boca,
noches de substancia amarga
tejieron su enredadera
alrededor de mi vida.

No quiero saber quién puso
flores marchitas
a las puertas del mundo,
la muerte en los cementerios
vigila y espera llena de ira,
incommovible en su sabio dictamen.

Porque fueron multitud de pasos
sin dirección, errando,
aves enfermas
que no hallaron el rumbo
en la espesa bruma,
besos irredentos que esperaron.

Besos cuyo designio
nunca llegó, no supo.
Se perdieron esperando.

Diseminada ternura,
bocas de elixir remoto
interrogadas sin certidumbre,
oh dulce palabra de amor
rechazada en mi interior
por un juez incorruptible,
¡no era ella, no era ella!

No era el galope tenaz
de la sangre tumultuosa,
no era el abrazo febril
de la efímera alegría.
no era ella, no era ella.

Era su imagen grabada
con fuego racial, indeleble,
era el pacto primigenio
de la tierra matriz y su fruto,
cuando la luz lo inaugura, espantado,

y lo afirman sus férreas raíces.

Días de cruenta miseria
en el otoño imponiendo su hegemonía
sobre la tierra,
hojas secas que nimbaban
de su agonía mis horas neutrales,
¡he sobrevivido, he sobrevivido!

Noches hambrientas donde caí
forcejeando,
calles en cuyo vacío
detuve a descansar
mi asustado amor a ciegas,
¡he sobrevivido, he sobrevivido!

¡ Calla !, retira tu cuerpo desnudo
de mi boca hambrienta,
nada puede tu forma imperial
donde quisiera quedarme,
oh amiga de donde retiré
mi licor y me interrumpo.

No exijas sumisión,
no pidas el fuego donde apenas
su tibia cascara te pertenece:
en mi remoto interior
donde mi humillada voluntad no alcanza,
la tierra sus ojos dulces,
los pactos inquebrantables.

Pero he roto el sello secreto
de mi sombrío poder atado.
Amiga, mañana te amaré hasta la muerte.
He sobrevivido.

Maraña

Camino en mi interior a ciegas
como a través de una densa maraña
cuyas raíces no reconozco,
un ángel de adusto ceño
llena de gritos mi boca
y me quema con su espada.

Señor de las grutas salvajes,
oh siniestro amo del mundo,
¿ es verdad, dime, que no sé lo que soy,
que me busco en mi interior inútilmente ?

Mira, esta señal me la dieron,
- ¡ no sé ya hace cuánto tiempo !-
y nadie reclama en la tierra
su posesión, nadie ha perdido sus besos.

¿ Quién eres, que vienes conmigo
y no vienes, y estás y te escucho,
y sigo tu sombra y me pierdo,
y regreso otra vez a la jungla gritando ?

Nadie camina conmigo a través de la noche
erizada de fechas hostiles cuyo retorno
haría rodar mi conciencia a la muerte.

Desde las entrañas silenciosas de la tierra
me llama la voz de los poetas muertos.
Ellos hicieron también algún día
esta ruta infernal que recorro
con la garganta llena de asustados gritos.

Hermanos, mi lucha un niño enfermo
que atraviesa la lluvia cantando,
un pájaro herido que trina
a la ventana de los cazadores.

Nada podría, en verdad, vuestro amor
que a través de la selva me busca
y toca mi corazón desamparado.

Porque voy en mi interior como a través
de un desierto de párpados muertos
buscando sin dirección mi sino extraviado,
mi propio ser perdido en el tiempo.

Y un ángel enemigamente mío
ama mi condición de siervo
con su espada de llamas oscuras.

Muchacha morena

Una muchacha morena
recibe mis húmedos besos
tendida en la tierra desnuda.

La primavera recién ha venido
y avanza su vuelo fragante
desenterrando la luz sumergida.

Oh niña cereal, en tu piel bruñida el trigo
sacude sus tibias espigas
y sacia mi sed despiadada.

De tus gemelos cántaros oscuros
recibo el agua invisible
que fluye desde el fondo de la tierra.

Sólo no me digas nada,
solo déja que sumerja
en tu cabello mis ojos dormidos.

Déjame sólo extraviarme en tu aroma,
anulada mi fría razón
por un golpe de esencias nupciales.

Y déjate amar descontroladamente
en la tierra desnuda tendida
como una flor morena inaugurada.

Substancia confusa

Deseos de confusa dirección
se acumulan en mi poderío,
substancias terrestres descontroladas
que pugnan hacia la luz, gritando.

Hay en su obstinada exigencia
un íntimo secreto cuyas claves
se abrazan a lo más abstruso
del ser que en mi interior huye sin rumbo.

Sé que muchos fantasmas
en mí se disputan la hegemonía,
que soy muchos seres que luchan
y se destruyen y se reconstruyen.

Tú serás esta noche el temblor
que precipite los frutos en celo.
Abre tu vida para encontrarme
reunido en un sólo golpe de esfuerzos.

Es cierto que es mentira tu camino
que quiero asumir, sin embargo,
como si fuera un anhelo supremo.
Dime que eres mi única certidumbre.

Mañana tal vez se desplome
para siempre mi enfermo sistema

y sobreviva el que tú rescataste.
¿ Pero quién grita, qué conmueve mi existencia ?

Sumisión

Noche de férreos metales oscuros,
noche de acérrima propagación silenciosa,
hazme inmensamente fuerte
con tu alimento de harina implacable,
dótame de cósmico rigor
en tu clima de panteras procelosas,
disciplina mi substancia ciega
en tu horario de lentas penetraciones.

Tu cetro un planeta de seres difuntos
que oprimen la luz en sus ojos muertos,
seres que gravitan tactando el vacío
y hacen temblar de pavor mi sistema.

A tu indefinible ejército compacto
llega mi fiel obediencia y prosterna,
humillada, su sumisión hambrienta de imperio.
Tu discípulo soy, Coronado
de raíces nocturnas que crecen del cielo.

Dame tu enseñanza de metales muertos
que luchan con la luz adentro
de los párpados sellados por un dios terrible,
tu secreta doctrina llena de ritos
que asumen y conjuran lo inefable,
para vencerme y mirar sin espanto
mi ser sacudido de indómitas conflagraciones.

Una delgada voz

Una delgada voz
por el aire nocturno se estira
y alcanza mi corazón, y se aferra.

Es apenas un susurro femenino,
una sutil melodía que gime
desde una garganta sin rostro.

(Vienen del tiempo remoto
acentos quebrados que me conocen,
voces quejumbrosamente mías.

Una muchacha, tal vez, que esperó mi regreso

cantando en su ventana solitaria,
y no envejeció, no ha pasado el tiempo).

Ya no recuerdo quién fue la que fue,
ya no recuerdo quién puso en mi boca
sus besos juveniles, su promesa.

Es que tantas cosas han pasado,
de tal manera extravió entre los sueños
mi sino sus huérfanos pasos...

Y ahora esta voz que me busca
no sabe decirme, gimiendo,
un rostro de niño que llora.

Tal vez cuando fui lo que fui,
tal vez cuando nunca un regazo
donde posar mi cabeza y dormirme.

(Y tal vez me detuve en su boca,
tal vez sacudí con mis besos
su cuerpo, nombrándola mía).

Oh niña de forma inconclusa,
tu imagen un sueño roto de pronto
por pasos presurosos que se acercan.

Tu boca una fuente que busco
a ciegas entre multitud de besos,
tu corazón mi hogar errante.

Pero dime en tu voz la secreta señal
que haga abrirse en mi vida una llama
donde fosforezcan tus facciones.

Porque mudo es tu triste gemido
que se estira y me abraza
rodeando mi ser de misterio.

Y doloroso es buscarte
escarbando entre tantos recuerdos
que llenan mi corazón y lo desbordan.

Carte postale chinoise

Victor Montoya

A l'Hôtel Xinqiao de Pékin, en cherchant des cartes postales pour envoyer à mes amis, je suis tombé sur celle-ci, et j'ai été frappé dès le premier regard, tant par son caractère documentaire que par le motif qu'elle représente.

Lorsque je demandai au professeur universitaire de Sciences Sociales de Yiking, Yuang Zhonglin, qui étaient ces femmes dont le cou était prisonnier d'une planche, il me regarda d'un air surpris et répondit : Ce sont des prisonnières condamnées à la peine capitale pour des délits graves. On les promenait à travers les rues et on les exhibait sur la place publique dans le but de les punir aux yeux de tous et d'établir le châtement au milieu d'une foule qui les insultait à grands cris. Ensuite elles étaient tirées par des chevaux et transportées jusqu'au désert de Mongolie où les attendait une mort lente mais certaine.

Je rangeai la carte dans ma poche et, sans parvenir à me remettre de mon étonnement, méditai sur le destin fatal de ces femmes qui, abandonnées entre les dunes amoncées par le vent, ne trouvaient aucun horizon qui mît fin à leur calvaire, jusqu'à ce que la faim et la chaleur finissent par les jeter dans les bras de la mort, qui se chargeait de répandre leurs os sous le soleil asphyxiant du désert, simple trace des quelques âmes vivantes qui errèrent en ce lieu.

En rentrant à Stockholm, ma carte entre les pages d'un livre, je ne cessai de penser à ces femmes, dont les délits avaient été punis de la manière la plus drastique par les lois de la dynastie chinoise et sa suite de tyrans ; un code pénal qui fort heureusement fut abrogé en 1911, après la chute du dernier empereur et l'instauration de la République.

Il y a quelques jours, en revoyant cette carte qui venait de tomber du livre comme une feuille volante, j'eus l'idée de reconstituer les faits.

*

La femme de gauche était une prostituée. Les gardes de l'ordre public, obéissant à leurs fonctions d'autorités et attentifs aux dénonciations des voisins, l'arrêtèrent dans une rue du centre ville et, l'attrapant par les bras et sans

lui donner la moindre explication, la conduirent vers les instances supérieures pour qu'elle reçoive le châtement destiné aux femmes de peu de vertu.

Certains firent l'amalgame avec ces êtres qui passaient leurs nuits dans la rue, menant un simulacre de vie domestique, bien qu'elle fût en fait une de ces femmes qui avait abandonné le monde rural pour gagner sa vie dans les méandres de la ville. Mais étant tombée enceinte d'un homme qui avait disparu neuf mois plus tard, au moment précis où elle perdait les eaux et souffrait des douleurs de l'accouchement, elle avait trouvé refuge parmi ces êtres marginaux qui habitaient dans l'inframonde, enfermés dans la délinquance et l'alcool. C'est dans cet antre que naquit son fils et c'est là qu'elle commença à exercer le plus vieux métier du monde, offrant la dignité de son corps au meilleur payeur. Ce motif était alors suffisant pour qu'on lui applique la peine maximum, sans prendre en compte le fait qu'elle ne le faisait pas par goût, ni par vice, mais bien pour apporter le pain quotidien à son enfant.

**

La femme du milieu était adultère. Elle se donna à un amour interdit et rompit les canons des bonnes coutumes conjugales, car elle ne sut pas mesurer à temps les conséquences de ses désirs ardents.

Tout commença avec une frustration due à l'impuissance de son mari, qui avait le même âge que son père et répandait une odeur répugnante dont s'imprégnaient même les meubles. De sorte que, profitant des absences de son époux, elle s'enticha d'un jeune amant, qui la séduisit avec des compliments et sa force virile. Elle savait que seul un homme dans la plénitude de l'âge pouvait raviver la flamme de son amour sans bornes et répondre aux obligations sentimentales de son couple.

Un jour, selon ce que l'on apprit de la bouche des voisins, le destin lui tendit une embuscade, puisque son mari, directeur d'une construction à quelques rues de là, rentra

du travail plus tôt que jamais, avec la même illusion de la trouver assise dans la cuisine. Mais grande fut sa surprise de la voir nue et faisant l'amour dans leur lit. La femme se couvrit le corps avec le drap de soie et son amant sortit nu et en courant, se cognant les épaules dans l'encadrement de la porte.

Le mari, rouge de fureur et les larmes aux yeux, appela les gardes de l'ordre public afin de faire juger les faits, conscient du fait que l'adultère, à l'exception de l'homicide, était le plus grand péché qu'une femme pouvait commettre dans une culture patriarcale, où seul l'empereur avait le droit de jouir d'une épouse et de plusieurs concubines.

L'épouse infidèle, dont le mariage ne reposait pas sur l'amour mais sur les traditions familiales de l'époque, se rendit aux autorités sans le moindre remord et convaincue que les sentiments et les lois de la justice n'allaient pas de pair.

La femme de droite, dont le regard est fixé sur le sol et le cœur serré d'angoisse et de douleur, commit un horrible crime, opposé à toute loi naturelle, divine et humaine.

Le fait sanglant, dépassant de loin la tragédie de Médée, eut lieu au sein d'un foyer où l'époux, selon les témoins et au vu des plaintes, était constamment jaloux de sa femme, qu'il accusait de «lui mettre des cornes avec les uns et les autres», jusqu'à ce qu'un jour, après une scène de ménage, l'époux lui cria que la petite n'était pas sa fille. Alors la femme, hors d'elle et dominée par une fureur sauvage, planta une machette dans le fragile sternum de l'enfant, lui ôtant la vie de manière froide et brutale.

Son époux, bouleversé par cette vision implacable, alerta les gardes et assura que le mobile de l'assassinat n'obéissait pas à sa jalousie ni à ses constantes calomnies, mais à la propre conduite délirante de son épouse, qui parlait pendant la nuit comme si elle était possédée par le démon.

Pendant ce temps, prise de panique, elle enveloppa le cadavre dans des couvertures et d'autres tissus, et le plaça en position fœtale dans un couffin de bambou. Elle arrosa la maison avec du combustible et y mit le feu, laissant les flammes dévorer l'habitation. Lorsque les gardes arrivèrent sur les lieux du crime, ils trouvèrent le corps calciné

de l'enfant, qui gisait dans les décombres, et une femme qui, s'arrachant les cheveux par poignées, pleurait au milieu de la rue.

La parricide, avec l'aspect de quelqu'un qui a perdu la raison, fut arrêtée et conduite jusqu'aux tribunaux. Les magistrats, constatant qu'il s'agissait de l'un des crimes les plus cruels commis pendant le règne du dernier empereur chinois, lui infligèrent la peine capitale sans hésitations et avec toutes les circonstances aggravantes du délit.

Traduction : Émilie Beaudet





Après des scores comme 6-0, 6-0
Je m'endors
Je m'explore
Je me fais une ponction d'acide kéroxénale
Je vis le regard oblique que pose cette chienne sur ma sœur,
Ton rire natal
Faute de rupture
J'ai rompu les cordages et suis parti sur terre !
Trop d'aromates dispersent ma fonction... d'automate
Le jus s'écoule des canaux ancestraux

ASCENDANCE

Descendons de cette ascendance pour cueillir l'herbe des près de haute altitude...
De mes Lieberstraum je garde d'amères saveurs.
Boulimie d'orgie sexuelle...
Moi orgiaque ?
Plutôt open bach dans un fauteuil de cuir mou.
Impossible de servir mon attitude ascétique.
Vraisemblablement prendre des plaisirs pornographiques sur bande magnétique...
Ou alors oublier
Les prénoms féminins
À jamais
Les ranger dans mes chaussettes
Quand je pense !
Quand je dépense mon encre
Je pose l'ancre
Dans un fond toujours sablonneux !
Le Sautstärke de ma connerie en augmentation,
Le long des autoroutes, comment ta voix a pu m'interpeller
Vers d'autres que moi,
Marre au diable
De feux et de glace
Chevalier vainqueur du mal
Marre des mêmes paysages devant ma rétine.

Le silence absolu... !
L'inabsence absolue...
Je réclame...
Je clame
L'expérience dissolue
Le symbole cassé mais le sein bol cassé
Le vide défendu
L'érogène fissuré

Craintes halogènes
Poursuites hétérogènes
Je déclame
J'acclame

Quoi au juste ?

Poèmes

Ivan Watelle

BAISER

Mouvement courbe de ma main
Sur ma barbe
Mouvement courbe de ma main
Sur ses seins

Rio de ma main perd
Gitane dans l'autre
Qu'ai je à décider
Tu m'as donné baiser

Pour mieux m'enrouler
Dans tes songes obscurs
Pour mieux m'oublier
Tu m'as jeté... jeté

L'ORDRE DES SONGES

Une mouvance ordinaire organise
Un déplacement aigu du sens
De l'ordre dans mon iris.
Je rêve au lieu, à l'heure
Où dans mon corps
S'extasiera le bonheur
Et toi l'homme des hauteurs de l'âme ?
Que penses-tu, toi ?
Que penses-tu de la pluie qui
Déchire leurs vêtements ?...
Que penses-tu du soleil qui
Troue leurs peaux ?
Toi tu ne penses pas ?
Toi tu donnes
La direction, les sens !...
Toi tu es l'infini et l'absurde
Réuni pour former le meilleur.
En notre langue impure tu as des noms,
En notre langue impure tu as les noms de Dieu !

LE DÉGOUT MORTEL

Cette furieuse envie de vomir
Cette envie d'exacerbée mon désir
Par l'autre dans le néant profond...

Cette furieuse envie de crier
Cette envie de gueuler
Dans l'espace du vide absolu...

Que merde est terre
Que chiure de monde, est l'homme.
Que ver de merde sommes-nous !

Adieu patrie des songes glorieux
Adieu famille des âmes.
Adieu la vie éternelle...

Je meurs !

PAYSAGE

Un pigeon noir est passé
Il a soufflé dans l'atmosphère
Son vol aigu, sa respiration grave...
Au loin volent les corbeaux autour du clocher.
Le ciel est glauque, l'air sent l'absence...
C'est un paysage d'homme,
Ensoleillé et beau,
Laid quand l'air s'alourdit.
Plus loin que le lointain
L'on voit,
Le poète regarde la courbe de la terre.
Terre...
Ô terre rend moi la noblesse
Que je t'ai volé en tout temps.
Les babillages volent dans la vaste pièce,
Pourtant l'homme est seul...
Il ne regarde pas sa montre,
Il ne regarde même pas les cris,
Il espère, le poète, l'homme.
Il espère la terre s'abreuvant des longues plaintes du soleil.
Les couleurs le font frémir,
Il pleure devant le paysage
Il hurle sur le papier qui déjà poussière éphémère

LA CHUTE

L'incomparable objet
Celui qui fut
Celui qui chut
Celui qui dans l'éternité se plante,
Qui dans l'absolu se diffuse.
Qui dans l'infini se forme et se déforme.
C'est la pierre,
Objet conique, objet sans forme,
Objet qui se transforme.

CÉCILE AUX MILLE MONDES

Tes yeux ont la chasteté des mornes collines
De cet aubrac où l'air
Respire enfin la terre.

Terre est mon sang
Terre est mon amie
Terre se terre à l'aboïement
Des chiens.

LE CORBEAU GOÉLAND

Deux trapézistes noires
Nagent sur la glace
Avec la grâce d'un goéland des ténébres.
À la grâce d'un corbeau
J'attache l'importance de
Mon vers.
Sur des attaches à boeuf
Je vois l'homme subtile
Rugir en moi.

L'heure des frimas à sonner
En vous... le peuple.
Ce peuple que j'aime
Ces hommes des victoires sur le mal.
Dans un brouhaha des enfants jouisseurs de la vie,
Avec ses anachronismes que laissent décrypter ses
songes.
La beauté des champs orientaux
Élève en elle des sentiments
Des oripeaux
Dans des lieux extrêmes
Enfant ou le mal
S'enfuit vers le paradis
Le lieu où l'on s'aime
Où le vent...

Expression d'un songe
Ou pression sur éponge
Métamorphose sans but
Pour quelques petites putes

Quelques Vanessa timides
Reines des alcaloïdes
Pour sortir de leur tête
Et moi Sir cigarette

Au bec de corbeau noirâtre
Aux lèvres rougeâtres
D'une gamine purpurine
qui peut être urine

sur quelques déféqués
et craintives sont ses nausées
au superbe mégot jeté
dans un blanc WC

vomissures déversées pour éteindre
ce triste mégot, et toi de geindre,
pour accentuer la plainte
de cette triste pinte

rejeté aux égouts vers la mer
tristesse défini le ver de terre
qui dans sa solitude
la voix assez prude

UNE HEURE

Bruine dans le soir
Qui jusqu'au matin
Tombera sur le noir
Bitume qui sans fin

S'étale sur les routes
Sinueuses d'un état
Du texas mazout
Or noir des ébats

Sous la pluie qui dégouline
Des hautes altitudes
Déserts où des porcs couinent
Par pure turpitude

LA BUTTE

Petit matin sur la butte Montchat
Je suis face à l'immense univers
Les oiseaux chantent c'est ça
Entonné d'un paysage vert

Les arbres se réveillent majestueux
Le ciel à des teintes grisâtres
Et les différents jeux
Sont immobiles comme plâtre

Le pinson répète son air favori
Le rossignol fredonne inlassablement
La même mélodie de la vie
Et moi je suis vraiment

Séduit par tant d'harmonie
Un merle s'aventure vers moi
Je n'ai pas dormi de la nuit
Pourtant nulle cigarette au bec coi

Je me saouïle d'extase et de nature
Je me surprends réveur
Cet endroit est si pur
Et le Cosmos saveur

Me donne la primeur
De la nuit qui s'éclaircit
Sur ce petit tas de fleurs
Et d'oiseaux et d'arbres adoucis

Par cette rafraichissante pluie
Qui est tombée la veille au soir
Allez, basta, ouste je plie
Bagage pour rentrer dans le noir

D'un sommeil obligatoire
Car la nuit fut longue
Et fut très aléatoire
De textes composés par vagues

Endormie sous les saules pleureurs
Une fille rêve à demain
Nous remarquons sa main
Posée comme pour protéger mon coeur

De son désir qui grandit
Une secousse nerveuse
Qui la rend heureuse
Jouissance sans répit

J'ai les nerfs à fleur de bite
Le cerveau qui ressasse
Certaines idées qui passent
Le temps qui se débite

En tranches irrégulières dans ma vie
Où l'amour amassé
Ne donne que pitié
Le frisson passé en mon lit

Défait par mes pieds agités
Par de nerveuses sueurs
Qui ne me font plus peur
Pensées expiatoires éclairées

Dans la fadeur du soir niais
D'un songe qui fut spolié
Par quelques folles délurées
Qui n'ont pu gaspiller

Leurs douces soirées avec mon pilori
Qui n'attendait rien d'autre
Que de femmes qui se vautrent
Sur ma verge qui à priori

Donnerait du plaisir au sexe
Qui engloutit goulument
Cette péninsule archaïquement
protégée d'un super Durex

nos nuits d'amour sont dégueulasses
tu m'as laissé pour une autre
une belle petite pute beaucoup trop salace

allez, Ivanoé de mes songes ombragés
petit canoë qui me donnait langueur
et douceur tiède de nos songes engagés

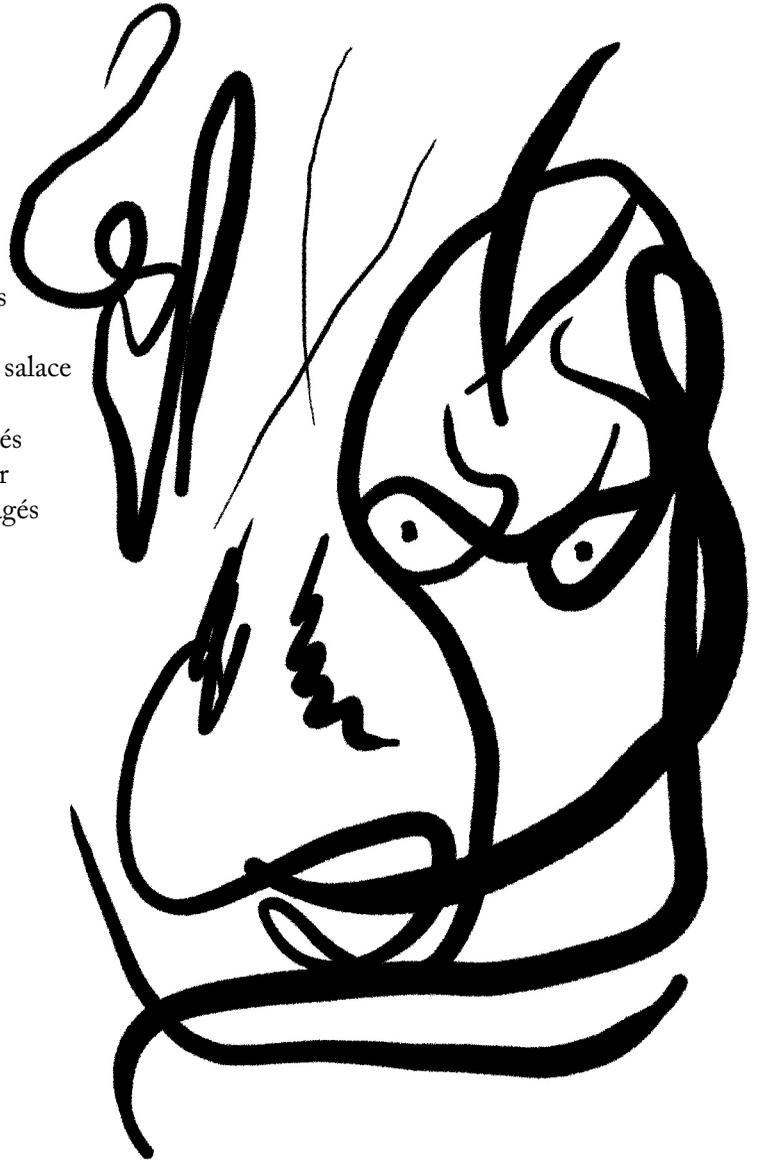
de mornes cellules grises, creuses
des trous dans mon embrun
partiellement négligé, piteuse

je suis femme sans désir
qu'un autre abordage
ne donne cri de plaisir

frigo, je suis frigo glacé
par ton absence prolongée
glace du quaternaire plié

parterre de fleurs jaunies
mon chevalier disparu
dans divers petits lits

amour dégueulasse
et veuve de toi, de moi
pour quelques roses face



Les colombes sont ferments de mes rêves
Où tu vis, mon Amour.
Dis-moi, comment t'oublierais-je ?
Je les regarde passer avec une part de toi
Dans leurs battement d'ailes
Puis ton ombre s'efface, laissant le ciel plus vide
Que l'absence.

Envoie-moi une étreinte, un baiser, une caresse :
Envoie-moi une parole : un mot de toi libère
Un mot de toi guérit. Enferme dans l'enveloppe
Une part de toi, une portion de ma terre, le cri de mes oiseaux
Et mes songes d'enfant étendus sur ton corps.
Ce qui me lie à toi, c'est mille ans de bonheur,
Le mystère de ta tendresse et la source dans tes yeux
Où je puis le sens de mes mirages.

Mon cœur sortira par la fenêtre
Pour aller à la rencontre de cette ombre
Qui s'éloigne dans la nuit, couverte de lune,
Car cette silhouette de femme
À chevelure de latanier,
À buste de vergers en fleurs,
À hanche de balancier,
À pas rythmique de voiliers en pleine mer
C'est ma terre qui s'exile de mes rêves
Pour que j'écrive la nostalgie
En lettres de souffrance.

Aujourd'hui, je célèbre mille ans de bonheur
Sur le parvis de nos promesses,
Fuyant les déserts de la douleur et les sabots du vent aigre,
Comme si tes vingt ans fleurissaient
Dans tous les vergers de mes rêves.
Les vagues de l'angoisse se sont dissipées,
Mais la douleur a scalpé nos veines,
Et dans l'aubier des rouges flamboyants
Glisse encore notre sang,
Comme tes larmes sur les fleurs ouvertes au bord du chemin.
Nous marchons seuls au seuil du soir,
Nos ombres amoureuses allument la braise de nos passions,
Exorcisant la solitude
Que la terre est belle quand les nuages enveloppent
Nos chagrins dans l'harmonie du couchant !

Dans la blessure de l'aube j'ai appris l'extase.
Dans le couchant de tes yeux, j'ai appris la douleur.
Dans la nuit de ton silence, j'ai appris la tendresse.
Dans l'écriture j'ai accompli mon rêve :
Te dire ma passion.

Les cerisiers retrouveront leur senteur
Avec ton retour, car éphémère est cette blessure
Qui fait souffrir les fleurs de nos mémoires.
Tu reviendras un jour à l'ombre de nos manguiers
Nous révéler l'avenir à travers le vol des hirondelles
Et la quiétude du couchant,
Car la vie n'est pas vie sans toi,
Sans ta tendresse,
Nocturne,
Femme.

Tu ne dis rien
Tu es tout simplement
Et cela me suffit.
Pensif, je hume ton haleine
Et l'odeur du grand large.
Une étoile éclaire ton image,
Ma rêverie dans la nuit.
Nous regardons le ballet des vagues
Qui lèchent le rivage, la ligne fictive
De l'horizon qui s'éloigne
Et je cueille sur tes lèvres
Des petites fleurs de tendresse
La respiration de la mer est une note monocorde
Dans la musique de l'heure qui grignote le temps.
Le silence doucement nous enseigne
Que la danse nomade de nos pas s'est achevée
Sur ce rivage qui nous éloigne de nos légendes.

Yves Patrick Augustin est né en 1968 et vit à Blainville, au Québec. Dès sa tendre enfance, la poésie le passionne et devient une part de lui. Depuis quelques années, ses textes sont publiés dans diverses revues. En 2006, il édite à compte d'auteur son premier recueil de poèmes « Mots intimes » et en 2008 « Montréal en poésie ». Profonde quête intérieure, son écriture est ancrée dans la mémoire et se conjugue entre silence et tendresse, nostalgie et déraison. Il est le lauréat du Concours International de Poésie Écritout 2008.

Journal intime du mardi

Agnès Imbert

J'ai remarqué que les plus grands événements de ma vie se passaient un mardi. J'ai alors commencé mon journal intime un mardi. Pour être plus précise, il s'agissait du mardi 11 septembre 2001. Je suppose que cette date vous parle.

Bienvenue dans ma vie.

Mardi 11 septembre 2001 :

C'est affreux, horrible, impossible. J'allume la télé quand tout à coup, mon regard est absorbé par des images d'une rare violence. Je vois les « Twin Towers » s'effondrer en direct et les gens se jeter par les fenêtres. Un cauchemar terriblement réel.

Je n'ai que 15 ans mais je sais que je ne serai plus jamais la lycéenne insouciante que j'étais.

J'ai toujours voulu croire que le monde changerait en bien grâce aux nouvelles générations porteuses d'espoir et de paix. J'avais appris en cours que l'homme était cruel, qu'il avait été à l'origine des plus grandes guerres, des explosions nucléaires, de l'extinction d'une grande partie de la faune et de la flore de notre planète. Mais je pensais vraiment que tout ça était désormais derrière nous.

Si l'humanité perd ses valeurs, le monde va disparaître très vite. Je ne veux pas ça. J'ai peur. Je jure sur ma vie que je vais m'engager à maintenir ces valeurs. Je sais que ça semble utopique, mais je sais aussi qu'il faut bien commencer quelque part.

Mardi 18 septembre 2001 :

Petit événement : c'est mon anniversaire. Ça faisait déjà un bon mois que j'avais prévu jusqu'au plus petit détail, son déroulement : tournée shopping avec les copines (et l'argent de mes parents bien sûr !), retour à la maison et gros gâteau que je dégusterai en famille et enfin, le bouquet final, c'est-à-dire ma première sortie en boîte de nuit !!! Seulement voilà, je n'avais plus envie de tout ça. Mes envies et mes désirs avaient changé depuis le 11 septembre. J'avais peut-être mûrie, ou je m'étais sentie investie d'une plus grande mission que celle de manger un gâteau le plus rapidement possible avant d'aller rejoindre mes amies. En tous cas, avant-hier, j'ai demandé à maman d'annuler ce que j'avais prévu. Elle a été plus que surprise et m'a même demandé si je me sentais bien. J'ai mis du temps à la convaincre que j'allais bien et que oui, je jurais ne pas faire partie d'une secte. C'est fou les choses que les mères peuvent s'imaginer quand leur angoisse prend le dessus.

J'étais différente oui, elle l'avait bien vu. Mais pas dans le mauvais sens du terme. J'étais autre ; j'étais devenue celle qu'il fallait que je devienne. Alors, j'ai quand même fêté mon anniversaire. Ça a été simplement différent.

J'ai d'abord choisi un anniversaire thématique. Il s'agissait de réunir mes meilleures amies, ma famille et moi-même autour du thème « Opération anti-pollution ». Toutes mes

affiches, mes recherches Internet et mes pétitions contre les usines les plus polluantes de la région étaient prêtes. La surprise a été grande pour tout le monde. J'étais sûre que mes amies ne pouvaient que se rallier à ma position. J'ai été déçue. Elles ont toutes fait bonne figure une heure ou deux, le temps de manger du gâteau et me donner leur cadeau. Ensuite, mon groupe s'est réduit comme peau de chagrin. Elles n'ont même pas signé mes pétitions à part Sandra même si elle ne l'a pas fait pour de bonnes raisons à mon avis. Son anniversaire est dans trois jours et j'ai toujours été très généreuse envers elle. Il ne fallait donc surtout pas perdre mon amitié maintenant. Ce n'est pas grave. Je pense que ce sont des moments difficiles par lesquels il faut passer avant d'être réellement comprise. Je prendrai patience. Ça aussi c'est nouveau.

Mardi 9 octobre 2001 :

Cours d'histoire de 9h à 11h. Avant, je n'aimais pas trop ça. Je préférerais le cours de dessin : plus créatif et moins cadré. Un cours où la liberté d'expression était à son maximum. J'étais dans l'erreur là aussi. Aujourd'hui, le professeur a abordé le thème de la traite des noirs. C'était documenté, imagé et poignant. J'ai eu honte d'être blanche à ce moment précis. L'injustice est trop grande et ma douleur réelle. J'ai été ainsi vraiment confortée dans mon nouveau choix de vie. Il fallait agir maintenant pour que les générations futures n'aient pas honte de nous et qu'elles puissent apprécier chaque moment de la vie.

Je suis désormais libre de penser et d'agir pour défendre les mille et une causes importantes de ce monde. Il faut juste que je m'organise autour d'une idée centrale, fédératrice. Le web sera mon ami dans cette lutte. Je vais créer mon site où toutes les valeurs auxquelles je tiens seront réunies. Pour la première fois, j'ai vraiment l'impression d'exister.

Mardi 11 décembre 2001 :

Mon site s'appelle « Aidons la nature, elle nous remerciera ».

Je sais, le titre paraît très naïf mais il a un double sens auquel je tiens. Il s'agit d'aider aussi bien la nature végétale et animale que la nature humaine. En retour, on peut vivre dans un monde plus harmonieux aussi bien visuellement que moralement. En tous cas, le site marche super bien depuis que je l'ai créé au mois d'octobre dernier. Il y a eu plus de 100 000 visiteurs et 1 500 ont déjà adhéré à plusieurs de mes associations. Ce sont des gens de toutes les nationalités qui se croyaient seuls aussi dans ce combat. À travers mes activités sur ce site, j'ai petit à

petit eu plus d'affinités pour un adhérent en particulier. Il est sénégalais, s'appelle Diao et milite contre la guerre, la famine et le commerce de l'ivoire. Il a 17 ans et compte devenir vétérinaire plus tard. Il aimerait d'ailleurs beaucoup faire ses études en France où se trouve l'école dont il rêve.

Tout nous sépare : le pays, les coutumes, la langue, l'alimentation... Pourtant, c'est la personne dont je me sens le plus proche intellectuellement. On échange nos pensées très souvent par MSN. On se félicite à tour de rôle, quand on a chacun de notre côté réussi à faire progresser notre action. Je l'admire et je crois bien qu'il m'admire aussi.

Quand je n'arrive pas à le contacter, je ressens comme un vide. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'il n'y a vraiment qu'avec lui que je peux partager mes pensées... C'est un ami très cher.

23h30 : Diao m'a contacté par e-mail. Le sourire aux lèvres, je lis attentivement son courrier. Il m'annonce qu'on lui a accordé une bourse pour l'année prochaine... Il va donc pouvoir faire son école de vétérinaire ! Quel bonheur pour lui ! Je me sens troublée. Je suis à la fois très heureuse et paniquée. Pourquoi ? Je crois bien que Diao est en fait plus qu'un ami pour moi.

Pas le temps de penser à ça, il faut que je lui réponde avec le plus d'enthousiasme possible pour qu'il voit à quel point je suis heureuse que ces rêves s'accomplissent. Diao bientôt en France ! Ça n'a pas été difficile de lui répondre avec enthousiasme à cette heureuse nouvelle. Mes mots défilaient sous mes doigts avant même que mon esprit ne les ait approuvés. Je ne sais pas pourquoi mais je sens que le métier de vétérinaire m'intéresse de plus en plus. Oh bien sûr, j'ai encore le temps moi. Il me reste encore deux ans au lycée mais ça ne coûte rien de se renseigner ! La vie est vraiment pleine de surprises.

Mardi 8 octobre 2002 :

Diao arrive à l'aéroport à 16h. Je n'en peux plus d'attendre. Nous allons le chercher mes parents et moi. Il va passer quelques heures en notre compagnie. Ensuite, on l'amènera à l'internat de son école de vétérinaire à seulement quelques kilomètres de chez nous.

En attendant sa venue, je me suis investie plus que jamais dans mes actions écologiques, et plus particulièrement en faveur des causes qui touchent Diao (et moi bien sûr !). J'ai réussi à obtenir une pétition géante qui est remontée jusqu'au gouvernement sénégalais ; une pétition contre le commerce de l'ivoire et le massacre des éléphants. Diao va être surpris et content je pense. J'ai hâte de découvrir sa réaction. De quoi ai-je l'air ? Vais-je lui plaire ? Pourquoi est-ce que je me pose ces questions. Diao est mon ami seulement et mon aspect n'a donc pas d'importance. Je ressens quand même le besoin de me mettre un peu en valeur. Et puis, j'en ai envie. On peut se faire belle pour soi-même, non ?

Il est 14h30, je me suis maquillée avec discrétion de sorte qu'on remarque mon regard sans savoir pourquoi. Je me suis habillée de ma plus jolie tenue sexy baba-cool comme tout le monde l'appelle. Elle me correspond bien. C'est parti pour la découverte de Diao.

19h30 : Je me suis isolée quelques minutes dans les toilettes. Il fallait absolument que j'écrive ce que je ressens. Diao est là, auprès de ma famille et moi. Il est beau, grand et charismatique. Je le sens investi dans chacun de ses mots. Il parle avec passion de son futur métier, de son engagement au quotidien et de sa vie au Sénégal.

Je l'écoute avec attention et admiration. Je ne sais pas ce qu'il pense de moi. Est-il déçu ? Est-ce que je correspond à l'image qu'il s'était fait de moi ? Bon, je vous laisse. Si je reste plus longtemps aux toilettes, on va me demander si je ne suis pas malade.

Minuit 20 : Nous avons amené Diao à son internat. Il nous a souhaité à tous une bonne nuit, et nous sommes rentrés. Mes parents l'ont trouvé très sympathique. Moi, j'ai trouvé que le temps était passé trop vite.

Je rentre dans ma chambre lorsque je vois que j'ai un message sur MSN. C'est Diao ; il n'est plus connecté. Il me dit qu'avant son départ, sa famille s'est cotisée pour lui offrir un ordinateur portable, qu'il était ravi car il pourrait ainsi faire ses recherches dessus la journée et chatter avec moi le soir. Il a aussi ajouté qu'il m'avait trouvé vraiment très belle.

Mon cœur s'est mis alors à battre très fort sans réellement savoir ce qui m'arrivait. Il me trouve belle ! Je n'arrive pas à me calmer. Il faut que j'écrive ce que je ressens : « Je t'aime ». Je n'osais pas me l'avouer à moi-même mais je l'ai inscrit là, sur le papier, devant moi et ça me comble de joie.

Mardi 22 octobre 2002 :

C'est l'anniversaire de Diao. J'y pense depuis une éternité je crois. J'avais prévu une super fête surprise chez mes parents. Un imprévu de dernière minute est venu déranger mes plans. Mes parents devaient absolument se rendre au chevet de ma tante Corina. Ils sont partis hier et ne reviendront qu'après-demain. Ma mère, me voyant très déçue, me dit que si Diao peut trouver un moyen de transport pour l'amener et le ramener de son internat à la maison, je pouvais quand même faire la fête ici. C'est génial ! Elle a confiance en moi ma mère et ne supporte surtout pas de me faire de la peine. Un peu à la dernière minute, je contacte Diao et lui expose la situation. Il me dit : « Pas de problème, j'ai un nouvel ami d'internat qui a une voiture. Il veut bien me servir de chauffeur à condition qu'il ait le droit à un bout de gâteau. Lol. Bien négocié, non ? ». Oh oui, c'était très bien négocié. La journée s'annonçait longue dans l'attente de cette soirée. J'avais hâte. En tous cas, son cadeau est prêt : c'est un très bel ouvrage sur la faune et la flore mondiale. Je sais qu'il adore ce type de livres et

qu'il s'en servira pour ses futurs exposés. Les invités sont également prévenus. Il s'agit de nouveaux amis que je me suis fait via mes associations ou de quelques filles qui ne m'ont pas tourné le dos quand je me suis engagée dans ces différentes actions. Ma mère a fait appel à un traiteur qui est venu livrer des plaques entières de pizza, de quiches et autres mets façon pique-nique. Boissons fruitées à volonté ! Ma mère a beau me faire confiance, elle a planqué les bouteilles d'alcool lol.

Minuit et demie: Je me retire un peu dans ma chambre. Je ne sais pas comment le prendre. Diao passe la plus grosse partie de la soirée à plaisanter avec mes amis. Je ne m'attendais pas vraiment à ça. Je croyais qu'il allait être à mes côtés. J'espérais qu'il ne verrait que moi. Je ne sais pas pourquoi je réagis de façon si exclusive. Il vient d'arriver en France; il a le droit de se faire des amis, de parler, de s'amuser avec d'autres personnes que moi. Je vais arrêter d'écrire. C'est l'heure de la remise des cadeaux. Espérons au moins que le mien va lui plaire.

Mardi 29 octobre 2002 :

Cher journal, j'ai soudain besoin de chaleur humaine, de réconfort. Alors, j'écris. Cela fait une semaine tout juste qu'a eu lieu l'anniversaire de Diao chez moi. Le point positif, c'est qu'il a apprécié mon cadeau, les points négatifs: le reste de la soirée ! J'espérais plus. Ma déception est donc à la hauteur de mes attentes. Je sais aussi qu'il faut que j'arrête de faire une fixation sur cette histoire. Je suis une lycéenne moderne, impliquée dans la société, et bien dans sa peau. Alors, qui est cette fille soudain timide, renfermée, déçue qui attend désespérément le regard d'un garçon pour se sentir bien ?

C'est décidé, je redeviens la fille forte que je suis réellement. En plus, ça montrera à Diao que je suis toujours celle qu'il a connu à travers ses missions engagée sur le net. J'ai besoin d'une phrase forte qui va me guider vers mes bonnes résolutions. Celle-ci me semble pas mal: «Ni la richesse ni le savoir ne permettent de lutter efficacement contre les excès humains (extrait de *Les dieux de l'écologie*, René Dubos.) L'argent et la connaissance investis dans les plus beaux combats pour l'humanité ne sont rien sans l'engagement. C'est cette ferveur de l'engagement dont j'ai besoin, dont nous avons tous besoin pour faire bouger les choses.

« Quelle que soit la chose que vous pouvez faire ou que vous rêver de faire, faites-la. L'audace a du génie, de la puissance et de la magie. »

Extrait de: «L'expédition écossaise dans l'Himalaya, 1951», W.H. Murray (1913 – 1996).

Cette phrase sera désormais celle qui me fera avancer, mon Leitmotiv comme dit ma prof de français. Justement, j'ai besoin d'audace pour faire ce que je m'appête à

faire. J'ai su il y a quelques jours qu'une grande opération contre la vivisection allait avoir lieu. C'est un sujet qui m'a toujours tenu à cœur et qui laisse complètement indifférent l'État, puisqu'il ne fait rien de constructif contre ces horreurs. C'est un trop gros business, au même titre que le commerce de drogue ou d'organes, pour que les autorités s'en mêlent vraiment.

De nombreuses tentatives de sensibilisation de la population ont déjà eu lieu: campagnes publicitaires chocs, stationnement bien en évidence de la camionnette anti-vivisection, tentatives de boycottage des défilés hautes coutures impliquant le port de vraies fourrures, distribution de tracts d'information, circulation de pétitions... Bref, tout a été tenté sans résultats probants. Les gens sont surpris, voire choqués puis oublient. Ils retournent dans leur réalité quotidienne et se contentent de fermer les yeux. Puisqu'il n'y a que l'audace qui paye, à moi de jouer.

Mardi 10 décembre 2002 :

Diao est en France depuis 3 mois à peine. Il va découvrir que je suis quelqu'un.

Je vais bluffer Diao et faire bouger les choses. Cela fait deux mois que certains adhérents d'association pour la défense des animaux et moi, avons mis au point une opération commando dans un laboratoire où se déroulent des expériences cruelles sur des rats, des chats, des chiens et des singes. J'ai dit à mes parents que je dormais chez une amie. J'ai dit à Diao que je ne pourrais pas chatter avec lui ce soir car je suis invitée à dormir chez ma grand-mère et que, comme il l'avait déjà compris, elle n'était pas équipée en informatique. J'ai ajouté pour le faire sourire: «Elle vient à peine de découvrir que la télé est en couleur. Alors, on va attendre un peu pour l'ordinateur. Lol»

Mes alibis pour la nuit sont prêts. Mes parents me déposeront devant chez mon amie et s'éloigneront. Comme prévu, je me dirigerai discrètement vers la fourgonnette qui m'attendra, trois pâtés plus loin. Nous serons tous prêts. Les tenues de camouflage seront là. Mon cœur s'accélère déjà un peu à l'idée de ce que je vais faire. Alors je me répète mon Leitmotiv: **« Quelle que soit la chose que vous pouvez faire ou que vous rêver de faire, faites-la. L'audace a du génie, de la puissance et de la magie. »**

Mardi 24 décembre 2002 :

Veille de Noël et de mon arrestation. Je vous écris de prison où je suis en garde à vue depuis 4 heures. Les policiers m'ont laissé mon carnet alors j'écris. L'opération commando dans le laboratoire ne s'est pas tout à fait déroulée comme prévu. Nous avons réussi à infiltrer le labo en toute discrétion et à libérer les animaux. Cela ne suffisait pas pour la plupart des membres de notre équipe. Ils se sont alors mis à briser tous les appareils du labo, un par un.

Je leur ai dit d'arrêter, de se calmer, qu'on allait se faire

repérer. Ils ont continué et je me suis enfuie. J'ai couru jusqu'à ce que je n'en puisse plus. J'ai atterri devant l'internat de Diao, qui était à environ 3 kilomètres du labo. J'avais besoin d'aide. J'étais effrayée. Diao m'a aidée sans me forcer à répondre à ses questions. Il m'a hébergée pour la nuit et je lui ai tout raconté.

Aujourd'hui, je suis en garde à vue non pas à cause de mes compagnons de commando qui ont été arrêtés, mais à cause d'une délation extérieure.

Mes parents étaient bouleversés et en colère. C'est drôle mais même en prison, je ne pense encore qu'à Diao. Il m'avait fait passer un message disant : « Je suis inquiet pour toi. J'espère que tu vas bien et que les policiers mettront très vite fin à ta garde à vue. Je sais qui t'a dénoncé. C'est mon voisin d'internat. Il a tout entendu la nuit où tu es arrivée en catastrophe ici. Il trouvait ça totalement injuste qu'on ait brisé tout le matériel que nous devons utiliser pour les TP. Courage. Je suis avec toi. »

Diao est avec moi. Il me soutient. Je n'ai plus peur.

Mardi 7 janvier 2003 :

Les fêtes sont passées. Moi, ce que je retiens le plus, c'est ma garde à vue de 12 heures et le réconfort que m'a apporté Diao. Je savais qu'on pouvait accomplir de grandes choses ensemble maintenant. Le risque de me faire arrêter m'effraie toujours un peu mais, à deux, on est plus forts. Nous avons décidé, Diao et moi, de mener nos actions en duo. Il m'a d'abord prévenue que toute action nécessitant une grande audace présentait de grands dangers. Je lui ai répondu en souriant que j'en avais fait l'expérience mais que j'étais prête à aller encore plus loin avec son soutien. Ma phrase l'a touché, nous nous sommes embrassés et avons conclu un pacte : « Que l'audace soit notre puissance, la défense des opprimés notre mot d'ordre et ceci, par tous les moyens. »

Mardi 4 mars 2003 :

Diao et moi avons mis au point pendant tous ces mois notre première action de révolte en duo. Tout a été vu et revu pendant des soirées entières. Le timing, le plan d'action, les solutions de rechange éventuelles et même les risques encourus. Nous avons l'espoir secret que ce coup d'éclat médiatique fera bouger les choses. Des amis journalistes engagés seront présents suite à un simple coup de téléphone. Nos visages ne seront pas masqués. La revendication d'une cause juste doit se faire à visage découvert comme dit Diao. N'ayons pas peur de montrer au monde qu'il existe des gens du peuple, de différentes origines et conditions sociales, qui luttent ensemble pour des causes nobles.

Bien que je n'aie pas autant de courage que Diao, je suis prête à assumer ma part de responsabilité dans les tous les combats que nous allons mener.

L'opération est prévue pour mardi prochain : le 11 mars

devant la gare à 22h.

Nous l'avons intitulée « Un logement et un travail pour exister ». Il s'agira de manifester en faveur des SDF, ces oubliés de la société de consommation. Notre manifestation viendra sûrement perturber le rassemblement au marché du soir qui a lieu tous les 11 mars en ville.

Ceci fait partie de notre plan bien évidemment. Les gens venus pour acheter, se promener tranquillement dans les allées du marché et se vider la tête de tous leurs petits soucis quotidiens, ne pourront pas. Ils seront rattrapés par la réalité de la rue. Réalité qui prendra toute son ampleur grâce aux caméras de télévisions.

J'ai quand même peur des conséquences pour Diao. Il risque plus que moi. Moi je risque de faire de la garde à vue, de me faire engueuler par mes parents ou même de faire des travaux d'intérêt généraux mais Diao... Il est désormais majeur et son visa d'étudiant risque de ne pas être renouvelé s'il commet la moindre erreur. Je tiens trop à lui pour ne plus le voir du tout.

Je lui ai donc parlé de toutes mes craintes. Il m'a regardé droit dans les yeux, m'a souri et m'a serrée contre lui tout en murmurant à mon oreille : « Ne t'inquiète pas princesse, ça se passera bien ».

Mardi 11 mars 2003 :

Le grand jour est arrivé. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil de la nuit. J'étais à la fois excitée et apeurée. Nous avons repassé toutes les étapes de notre plan en détail avec Diao. « Si tout est prévu, le risque est moindre » me répète sans arrêt Diao pour me rassurer. En plus, si on voit que les autorités essaient d'abuser de leur pouvoir, on peut évoquer devant les caméras qui feront foi, notre droit à la liberté d'expression inscrit dans la charte des droits fondamentaux de l'homme. Nous avons aussi prévu quelques fumigènes pour avoir éventuellement le temps de fuir si les choses tournent mal. Ce dernier détail m'angoisse. C'est Diao qui a insisté pour qu'on l'ajoute dans le plan. Il m'a dit que dans son pays, il a participé à une manifestation qui a mal tourné. Les policiers avaient commencé à utiliser leur arme paralysante contre des manifestants. La douleur de ceux qui avaient été touchés était si intense que l'écho de leurs hurlements continue encore à le hanter la nuit. Les seuls manifestants qui avaient alors réussi à fuir étaient ceux qui avaient utilisé des fumigènes. Diao en faisait partie.

Je ne suis pas rassurée du tout mais j'ai confiance en Diao. Et puis, ce n'est pas comme si nous nous trouvions dans un pays dictatorial où chaque manifestation d'opinion était punie par la mort. Ici, manifester est monnaie courante. C'est un moyen d'expression et de pression relativement bien toléré et parfois même, à l'efficacité redoutable en période d'élection.

Nous avons prévu avec Diao, d'autres interventions en faveur de diverses causes qui nous tiennent à cœur. Par

exemple, cet été nous allons manifester devant l'Élysée contre le réchauffement de la planète. Notre dossier est en béton. Toutes les plus grosses sources de pollutions sont citées et notamment celle de la région parisienne. Chaque lieu considéré comme hautement dangereux pour la santé des habitants des alentours sera marqué d'un drapeau noir. Des photos chocs seront distribuées dans la rue et collées sur les façades. Notre combat se poursuivra par un dossier qui me tient particulièrement à cœur. C'est celui la lutte contre la violence. Je sais que ce combat paraît bien utopique. Cependant, depuis l'attentat du 11 septembre, je ne peux plus vivre en fermant les yeux sur les atrocités commises sur la terre entière. Ce combat est vaste et sans doute trop vaste pour un duo comme Diao et moi. Il faut s'attaquer à la fois aux tentations d'extrémisme religieux et politiques, à la violence conjugale, celle subie par les enfants, à la violence des images diffusées et valorisées par tous les médias...

Notre union est un symbole. Elle doit servir d'exemple pour qu'autour de nous, les gens prennent conscience qu'ils ont un combat à mener.

George Clemenceau disait: «Il faut savoir ce que l'on veut. Quand on le sait, il faut avoir le courage de le dire; quand on le dit, il faut avoir le courage de le faire.»

Je pense que cette phrase peut aider à ne pas abandonner. C'est en agissant en adéquation avec nos idées que l'on peut être fier d'exister je pense.

Mardi 18 Mars 2003 :

C'est affreux, horrible; je n'arrive pas à m'arrêter de pleurer. Diao est mort. Il est mort. Ce mot résonne dans ma tête depuis hier. Il faut que je mette noir sur blanc ce qui s'est passé.

La semaine dernière, mardi 11 mars, nous avons bien été à notre manifestation en faveur des SDF. Tout se passait comme prévu. L'effet médiatique était même plus important que prévu. En effet, à nos amis journalistes engagés, se sont ajoutés ceux de la presse locale qui étaient là pour faire un reportage sur le marché du soir.

Diao était plus heureux que jamais de pouvoir toucher un public nombreux. Moi j'étais un peu dépassée par toute celle foule mais heureuse également de l'impact médiatique générée par notre démarche. À 11h30, les forces de police sont intervenues pour faire cesser ce «désordre public» comme ils disaient. Ils ont d'abord essayé de nous intimider en nous bousculant un peu. Diao s'est alors appuyé comme prévu sur notre droit fondamental à la liberté d'expression et donc de manifestation de nos idées. La foule était en accord avec nous et applaudissait à chaque parole prononcée par Diao. Tout a dégénéré en un instant. Un policier exaspéré par notre refus d'obtempérer et par la foule qui nous soutenait, a frappé violemment Diao sur le côté de la tête avec sa matraque. La foule a crié. Diao est tombé. Il n'a plus bougé.

Du sang sortait de sa bouche. C'était affreux, insupportable... J'ai hurlé, pleuré, frappé les policiers. Ils m'ont maîtrisée puis emmenée au commissariat. Je hurlais et pleurais sans cesse. Je voulais savoir si Diao était vivant. J'ai su quelques heures plus tard par mes parents que Diao avait atterri aux urgences de l'hôpital le plus proche et qu'il était dans le coma.

J'ai prié pendant les heures et les jours qui suivirent; j'ai prié de toutes mes forces pour que Diao vive. Prier alors qu'on est athée semble contradictoire. Mais le désespoir fait perdre toute raison.

Je viens d'apprendre que Diao ne se réveillera plus jamais de son coma. Je suis anéantie par la douleur. Je n'arrive plus à penser, à ressentir, à vivre.

Je dois très vite me reprendre. Je suis envahie d'une immense colère que je dois canaliser. C'est décidé, à partir de cet instant précis, je reprends le flambeau de Diao, mon amour perdu. Je vais continuer les luttes que l'on avait prévu de faire ensemble. Je ne vis désormais que pour ça. Diao, tu vas vivre à travers moi. La violence humaine a été cause de ta mort. Je vais en faire mon cheval de bataille jusqu'à mon dernier souffle.

JE T'AIME DIAO.



BALAM REBUZNO

Dios Eterno
Un buche con su Burra madre
Tal barbarie ;

Balam
Profeta y adivino
Un hombre en quien el pueblo
Supuso poderes extraordinarios
Como pasa hoy con los políticos
Y que todo se lo debe a la Asna
A causa del Rebuzzo
Apellidado
Arameo o medianita
En derrota y en fuga
Puso a los contrarios
Exclamando:
“Lo que vale un Rebuzzo dado a tiempo”
Pues habló Yahvé
En boca de Pollina
Cuando por tres veces fustigala
Y un Ángel
le andaba a la husma
en el sonido bronco y vocinglero
de una Burra
¿ Qué te he hecho Yo
Para que por tres veces
Me hayas fustigado ?
¿ No soy tu Asna ?
Tu me has montado
Desde que soy tuya
Hasta hoy
¿ Te he hecho yo nunca
Cosa semejante ?
Los favores de la Pollina
Se extienden
Hasta los cielos
Balam ;
eres un diablo de dios
O un dios del diablo ;
Rebuzza.

BOMBARDEAR PARA LA PAZ ES COMO JODER PARA LA VIRGINIDAD

Muy bueno el eslogan, compañeras ;

Cuando estudiantes, aprendimos que “la definición de una disciplina científica sólo resulta clara si se conocen bien sus métodos de estudios y los resultados conseguidos con ellos; por lo cual únicamente después de la lectura completa de un tratado podrá conocerse el sujeto de estudio de la ciencia de que trata”. (Tratado de Zoología. Humberto D’Ancona.)

Esto, en nuestro caso de especie homo sapiens, resulta particularmente fácil, y más desde la definición científica del Rebuzzo que magistralmente nos dio Sancho Panza, sin limitación ni exclusiones. El Don Quijote de la Mancha, de Miguel de Cervantes, es un estudio del Animal por excelencia, el Hombre, en todos los aspectos posibles, en sus precedentes históricos y en el futuro. Don Quijote es un morfólogo fisiológico, un monstruo del espíritu como enfermedad.

La vida como nos hizo ver, vemos y sufrimos es una catarata en el ojo o un forúnculo en el culo. Y el hombre en su aplicación práctica o es un criminal nato o un borrego ecuménico, presentándose así en todas sus manifestaciones categóricas de seres vivos. Así vemos cómo la teratología de las religiones todas no es más que una rama de la psicología anormal, monstruosa.

Las cuevas de iría o no iría, las ermitas, las iglesias, las catedrales, los castillos, los palacios, las casitas del labrador, etcétera forman parte de la patología general relativa a las funciones del organismo social alterado por los hongos o parásitos en relación con su ascendencia o descendencia, según el desarrollo de todo animal, y de los grupos de presión de que se trate, en especial los gusanos, los reptiles, las aves carroñeras, los Asnos.

Mi abuela decía que el limbo, el cielo y el infierno existen aquí en la Tierra y no en las chorradas del pastor de la grey (ella decía la muy pícara, y se llamaba Justina ; en

la chorra del pastor). Lo mismo ahora, que nos quieren hacer comulgar con hostias de milano o ruedas de molino, que autores anglosajones llaman el behaviour de la fe.

El bien y el mal no existen. Tan sólo existe el criminal o asesino, y el borrego o pacífico ser, especialmente cuando se refiere a grupos vastos y de importancia.

Bombardear un país o una nación para la paz, como joder para la virginidad es una petición de principio criminal o animal y pone de relieve el aspecto más patógeno de la Vida, y se nos aparece como esos agentes patógenos llamados virus filtrables.

Si animales diferentes transforman el mismo alimento en sustancias diversas, semejantes a las que constituyen, respectivamente, su cuerpo, en el ser humano, en el homo sapiens su organismo de crecimiento se debe al proceso de criminalización de la vida, no queriendo por ley volver a formar tejidos y órganos semejantes a los amputados en guerras civiles o de cruzada, generalizando el principio de la criminalidad y la impostura: en el campo de batalla los dos bandos son iguales.

¡Vaya cagada!

Menos mal que nos queda la hijuela de Sancho, la herencia: “Rebuznar no es un Arte; es una Ciencia”.

EL REY MIDAS TIENE OREJAS DE POLLINO

Midas. Mit. Rey de Frigia, que obtuvo de Baco la facultad de convertir en oro todo cuanto tocaba, y al ver que corría el riesgo de morir de hambre, porque hasta sus alimentos se transformaban en el citado metal, renunció al funesto don, de que el dios le libró haciéndole bañarse en el Pactolo, río de la antigua Lidia, afluente del Hermus, que, según la fábula, arrastraba pepitas de oro desde que Midas se bañó en él, y cuyas aguas curaban de todo mal. Se le considera como el símbolo de la opulencia. Apolo, irritado contra Midas por haber juzgado éste que su canto era menos suave que el de Marsias y el de Pan, dióle orejas de Asno. Esta deformidad, que Midas ocultaba cuidadosamente, fue descubierta por su barbero, el cual confió a la Tierra el secreto. Junto al agujero que para ello abrió,

crecieron unas cañas que al menor soplo de viento repetían: “¡ El rey Midas tiene orejas de pollino !”

Más tarde, en la escuela o el colegio algo de Rebuznar nos enseñaron los maestros y maestras, ya de Virgilio y de Ovidio citando varios textos, y recordando a los tontos y al pelotón de los torpes poniendo a Jaimito por ejemplo que al leer de los libros tanto y bueno siempre decía que “esto no son más que Rebuznos”, por lo que el maestro o la maestra de turno le colocaban unas orejas de Burro, trayéndole muy bien por los cabellos, para ser el hazmerreír de todos. Atrevimiento sin igual estando delante de los que tienen el pesebre lleno ;

Pues sí, como le dice Sancho Panza a don Quijote: “Ni Poesía ni Pollas en Vinagre. Basta ya de la mitología y de sus cuentos, de los embustes de los curas y las patrañas del gobierno. Sólo vale lo que vale un Rebuzno dado a tiempo”. Nosotros somos adoradores de Rucio, el Pollino de Sancho, y seguidores de su doctrina cuando dice: “Rebuznar no es un Arte; es una Ciencia”. (Hist. De don Quijote. Cap. 28) Y no la objeción pueril de la fe que embauca a cuatro majaderos.

Cuando le preguntan si en España hay buenos y graves Poetas y Escritores, responde Gerineldo: “— Sí, en España, patria del Asno, hay muy buenos y grandes Asnos. Tenemos la gloria de haber poblado de Asnos las Américas.”

GUIA DE LOS ANIMALES PARASITOS

O la “Crisis” como nutrimento orgánico.

La crisis como nutrimento orgánico del Cuerpo social capitalista. Al repasar la vida vemos que su desarrollo está condicionado por el elemento social de la ley del mínimo esfuerzo aplicable igualmente al facto social y al factor ambiental. En la vida nuestra animal existe una intensidad de parásitos que se aproxima al límite máximo de la tolerancia. Hemos muchos “animales” parásitos especializados en explotar al hospedador de turno, siempre dentro de la clase obrera, dominados por esa otra clase de zánganos la mayoría monos antropomorfos, que consiente la vida y difusión de la especie a su antojo.

Hoy, la distancia que separa los límites entre los cuales un “animal” puede desarrollar su actividad constituye la llamada valencia gurtel. La presencia de zánganos es condición indispensable para la vida, y no ha sufrido variación desde los tiempos de la historia, no quedando a nuestra raza ecológica otra salida a la esperanza que el tubo digestivo y el aparato excretor, muy cerca de cual se encuentra el aparato reproductivo.

¡ Ahí es nada ¡

La única protección de los obreros, en su más allá, se encuentra en la tercera y última edad. ¡ Vaya consuelo ¡ que es como vivir en un mundo aéreo donde las plenarias, las lombrices, etcétera son considerables, para quienes la crisis es como para mear y no echar gota, sabedores, eso sí, de que la condición química del ambiente circundante ejerce notable influencia sobre las posibilidades de la Vida.

La crisis no constituye un obstáculo a la difusión de la vida. En el mundo hay demasiada materia viviente y descomposición digestiva para que nos vengan con el cuento chino de catástrofe, fin del mundo, etc., doctrina propia de apóstoles Oligoquetos (lombrices) que se distribuyen de acuerdo con la naturaleza de los cerebros, si son cerebros de mosquito, cerebros de chorlito, o cerebros de milano, siendo verdad que la composición química del medio actúa sobre los habitantes sea globalmente, sea específicamente.

Los zánganos muestran poca sensibilidad, y en términos generales viven cerca de las costas o en chalets de urbanizaciones de puta madre y medran en alta mar. Mientras, los obreros se preocupan más de los órganos respiratorios y excretores. El obrero pasa fácilmente a zángano, pero no soporta lo contrario por su relación con el medio. Los zánganos son poco tolerantes, mientras que los obreros y los obreros-zánganos ofrecen medios de reivindicación muy apartada de la neutralidad.

Los zánganos son necesarios para el desarrollo de la vida animal como lo pueden ser y de hecho lo son las bacterias, anerobios, gusanos intestinales, Lumbrícidos y larvas de mosca. La crisis es un invento constituido por determinadas fases del desarrollo. La vida no se desenvuelve con normalidad. No existe. Los obreros sufren una diferencia notable.

LA TRAGEDIA DE HAITÍ Y LA MÁQUINA DESVESTIDORA EN LOS AEROPUERTOS

La tragedia de Haití ha puesto sobre el tapete el “principio de correlación de los Asnos” renovando la Asnaltomía en el reparto de la tragedia en solidaridad. Esperpéntica la figura de la Especie para explicarnos la sucesión de las faunas recurrentes a la teoría de los cataclismos.

En una tentativa de llegar al estudio de las formas de reconstrucción, surge la Morfología Asnal de Europa, que trata de ver en los planes de organización y reconstrucción una competición como idea horrorista que anima su mente frente al Gigante yanqui, queriendo arrancar de sus manos el objetivo de inmersión.

A Haití le han convertido en un campo de Zoología descriptiva y sistemática, figurando los viajes y expediciones como si de los viajes de Napoleón a Egipto o de Cook a Australia se tratara. Convirtiendo a Haití en una “Patata a la Importancia”.

La enseñanza al día que nos da “La loca de la casa”, la tele, no se contenta en la simple exposición catastrófica sino que deriva a la investigación del después qué, y qué hacer con tantos.

Del estudio de su variabilidad, del desplazamiento de los desplazados, del padrón, nos viene a huevo y les viene de perlas a los haitianos que no saben donde ir y adónde les llevará su infortunio, el darles cobijo, por ejemplo, en nuestros palacios reales, recubiertos de moho sacrosanto, de olvido y de hongos hereditarios. Si esto hacemos, Erasmo Darwin, bisabuelo de Carlos, se levantará de su tumba y nos aplaudirá el bello gesto.

Además del “amor canalizado en negocio” hacia Haití, surge otro apunte fecundo, y es el de las máquinas desvestidoras que se implantarán en los aeropuertos, lo que no es nuevo en la Historia de la Humanidad. Se ha cultivado y se cultiva en los zoológicos, en “El Talego”, en los quirófanos. Las mentes macabras que nos gobiernan quieren pasarnos sin el forro al estilo de los campos de exterminio en su justo relieve. Mas, para este viaje no se necesitan alforjas, al no ser los intereses multinacionales de los expendedores de estas máquinas porno, que es lo que les que importa por encima de las lindeces y sandeces

de la privacidad, el orgullo, etc.

Por ello, y como diría el jefe de la Secta: Nos consideramos que lo mejor, mas plausible y más sano será el salir de casa ya totalmente desnudos y viajar en pelotas, tanto en aviones como en tren o coche. Solamente así se encuadrará en un plano único y global el conocimiento de la seguridad nazional y mundial, ganando la especie, el animal, y perdiendo la máquina, el represor.

Viajando en cueros, adquirirá mayor impulso la Ecología, hoy en día tan violada, ciencia típicamente naturalista, que trata del estudio de las funciones del animal, prometedora de esperanzas de sostenibilidad y de aventura a la caza del pedo de lobo.

En las tentativas de aplicar el principio de indeterminación ante hechos tan dolorosos como son los terremotos, ciclones, huracanes, asaltos de uno y otro pelaje, viene al caso recordar lo que un sujeto que estudió para cura acaba de publicar en una gacetilla estudiantil de una Universidad de la Experiencia:

“Lo sucedido en Haití es producto del desamor entre la Física y la Química. Y ello es debido a dos razones, una por culpa de la prescripción galileana, que es el follar sin orden ni concierto, “a tutti pleni”; y la otra por la orientación isleña hacia Sodoma y Gomorra en los adoratrices de la Biblia. “U séase”, como dicen en tu pueblo: todo, al fin y a la postre, por culpa de la Entelequia: el ser en acto, en oposición al ser en simple potencia”.



LITTÉRATURE ET ENGAGEMENT

Stéphane Pucheu

La question de l'engagement, en littérature, est une question récurrente qui varie selon les époques et leurs caractéristiques. Elle sous-tend, probablement, la visibilité de l'écrivain dans la société à laquelle il appartient.

Les exemples de figures engagées abondent, le XX^e siècle étant sans doute un temps paroxystique, et pour cause étant donné la solidité des idéologies, pour ne pas dire leur tyrannie.

Une certaine partie du public et du lectorat est nostalgique de la figure classique de l'écrivain engagé, sans d'ailleurs avoir une définition très exacte de cette posture. Peut-être regrette-t-il cet ancien monde dominé par une pensée bipolaire – autrement dit l'affrontement américano-soviétique – en dehors de laquelle, soyons objectifs, il était fort difficile d'échapper. Tout de même, des écrivains, et non des moindres, tels que André Gide et Albert Camus n'étaient pas dupes et ont tenté de démontrer que l'on pouvait sortir du schéma idéologique sans pour autant se retirer du champ politique...

Dans le même contexte, Jean-Paul Sartre a représenté dans tout son fracas la figure de l'écrivain engagé, affichant ouvertement ses orientations politiques jusqu'à s'appuyer sur la littérature pour mettre en avant ses idées, appauvrissant du même coup l'intérêt littéraire de ses ouvrages. La fondation de l'existentialisme, par ailleurs, illustre à merveille le paradoxe particulier de ce véritable philosophe, qui n'était donc pas romancier ou, en termes encore plus clairs, un professionnel de la fiction.

À l'inverse, Albert Camus était une icône qui a quelque peu modifié la figure de l'écrivain engagé, dans la mesure où ses orientations politiques, toujours éloignées des dogmes et des préjugés, n'ont jamais fait d'ombre à son talent d'écrivain, à l'originalité de ses fictions qui signifiaient un réel engagement littéraire, le moteur de son existence.

Alain Robbe-Grillet, le chef de file du Nouveau roman, a tout simplement affirmé avec conviction son plein engagement dans la littérature, dans la prose, opérant une séparation constante et complète entre la politique et la littérature.

L'impact des livres de ces trois derniers écrivains

évoqués reflète précisément la nature de leur engagement : lorsqu'on parle de « L'étranger », lorsqu'on parle de « La jalousie », les réactions sont bien souvent plus vives et les souvenirs plus forts que lorsqu'on évoque « La nausée », ce qui démontre le pouvoir unique de la fiction, et donc de l'engagement total dans ce registre.

Si l'on fait un détour, maintenant, par la fin du XVIII^e siècle, oeuvre « Les liaisons dangereuses » de Choderlos de Laclos, alors officier de garnison et qui s'est mis à écrire lors de ses missions, a été vendue à Paris sous le manteau, quelques années avant la Révolution... accompagnant largement celle-ci.

Ainsi, une voie se détache avec évidence : l'engagement de l'écrivain doit se traduire tout entier dans son oeuvre. Et puis, de toutes les façons, une fiction finit toujours par avoir un sens politique, bâtie pour plaire et en vue d'un éventuel succès commercial – et donc sûrement lié au pouvoir établi – ou conçue sans raison apparente, si ce n'est sous l'effet d'une mystérieuse injonction ou d'une problématique invisible qui part d'une intention personnelle avant de se confronter au monde.

Depuis des années, soir après soir, elle sillonnait la province allemande. Tout juste avait-elle décidé après son soixante-quinzième anniversaire de ne plus s'éloigner de Francfort. L'âge se faisait sentir, la fatigue aussi et elle montrait pour les longs déplacements qui la tenaient trop longtemps éloignée de son époux une aversion croissante.

En cinquante ans de carrière, il n'y avait pas la moindre librairie, si modeste fût-elle, qui n'eût pu s'enorgueillir d'une de ses lectures publiques. Comme le toréador a le goût du sang, elle avait le goût de l'encre fraîchement sortie de l'imprimerie et, même après tout ce temps, rien n'avait pu atténuer l'ivresse de découvrir son nom sur des livres empilés.

Pendant toutes ces années, elle avait appris à dompter le public, à le conquérir, à le séduire, à le mettre à ses pieds. Elle calculait soigneusement ses retards afin de le faire languir. Ce soir, elle avait choisi la facilité. Le public de Darmstadt lui était acquis. C'est là qu'elle était née, qu'elle avait grandi et qu'elle était revenue vivre après s'être mariée, il y a de cela cinquante-quatre ans. Chacune de ses nouvelles publications était l'occasion de témoigner son attachement à sa ville à travers une lecture publique dans une librairie. Elle était de ces vieux écrivains un peu cabotins qui ne peuvent se résoudre à faire leurs adieux au public et à tirer leur révérence.

Comme une artiste, elle s'était préparée à la scène. Ni coiffure ni maquillage mais chemisier, chaussure et pantalon noirs. Quand on a bâti toute sa réputation sur le culte de la mélancolie, toute note de gaieté est à proscrire.

Elle était là ce soir, observant le public depuis l'arrière-boutique, anxieuse comme un comédien derrière le rideau. La libraire lui posa la main sur l'épaule, confiante : « Il n'est encore que dix-neuf heures trente mais vous verrez, ils seront tous au rendez-vous. »

Les premiers étaient déjà là, plus exactement les premières car le public était comme toujours essentiellement féminin. Curieusement, les personnes présentes reflétaient assez fidèlement les personnages de l'écrivain. Femmes d'âge moyen ou d'âge mûr qu'ont eût volontiers imaginées s'étiolant entre les rayonnages poussiéreux d'une bibliothèque ou d'archives municipales, vieilles haridelles desséchées qu'aucun cavalier n'avait jamais dû chevaucher. D'autres, plus pimpantes avec des chapeaux courageux et des châles audacieux, sentaient l'artiste de province, le peintre ou la sculptrice qui exposait à la mai-

rie dans le hall du bureau d'état civil. Il y avait enfin quelques dames décrépites mais d'apparence respectable, aux cheveux bleutés, qui semblaient lutter chez un médiocre coiffeur de quartier contre les outrages de l'âge. Toutes tenaient à la main le dernier volume de l'écrivain pour la traditionnelle séance de dédicace qui suivait chaque lecture publique. Quelques vieux messieurs semblaient s'être égarés mais à y regarder de plus près, à intervalles réguliers, ils se penchaient vers l'oreille de leur voisine avec une familiarité qui évoquait le lien conjugal. Toutes et tous s'étaient endimanchés. Ils s'étaient habillés pour la soirée comme pour un spectacle au théâtre municipal.

Seul un homme d'une quarantaine d'années aux allures d'étudiant attardé faisait tache dans ce public. Il ne portait ni costume ni cravate mais un jean et une veste marron en velours côtelé, mais surtout une barbe de trois jours qui tranchait avec tous ces visages rasés de près. Ses cheveux châtain clair lui tombaient sur la nuque. Il était assis au dernier rang et était l'un des rares à n'avoir pas sur les genoux le dernier volume de l'écrivain. Il était manifestement venu seul. Les sièges à sa gauche et à sa droite étaient restés inoccupés. C'était à croire que la bonne société le fuyait comme un pestiféré.

La salle se répandait en conciliabules. Comme au théâtre, les bavardages allaient crescendo pour hâter le lever de rideau. Le nom de l'écrivain revenait dans toutes les conversations. Murmuré, chuchoté. Le public était conquis d'avance. Davantage que par curiosité, il était venu par fidélité, par gratitude, pour féliciter l'artiste.

Lorsque vingt-heures sonnèrent au clocher de la cathédrale, l'écrivain s'avança devant son public. Elle esquissa une révérence en inclinant légèrement la tête. D'un oeil expert, elle s'assura qu'il n'y avait dans la salle ni chiens ni enfants. Elle ne détestait rien tant que d'être privée de ses effets rhétoriques par des aboiements ou des gémissements. Ce soir, elle pouvait être rassurée. Pour détendre l'atmosphère, elle déclara avoir conscience que son dernier recueil de nouvelles était très mauvais mais que, puisque tous avaient eu la gentillesse de se déplacer, elle allait consentir à leur en lire quelques extraits. Des sourires complices s'esquissèrent sur les visages.

Elle souleva son verre vide en direction de la libraire

pour signaler qu'on avait oublié de lui apporter de l'eau. Confuse, la libraire répara son erreur et se répandit en excuses que l'écrivain balaya avec bienveillance d'un geste de la main. Elle ouvrit son volume et commença.

Dans le premier passage, l'héroïne était une vieille femme, délaissée par ses enfants, qui restait assise dans les courants d'air afin de tomber malade. Dans le second extrait, une femme ne parvenait plus à manger car dans tout ce qu'elle avalait, elle croyait sentir des morceaux de verre et soupçonnait son mari de vouloir l'éliminer. Le dernier extrait mettait en scène un archiviste célibataire, pris d'une diarrhée impérieuse avant son premier rendez-vous amoureux. La salle, complice, riait aux passages qui se voulaient drôles et retrouvait son sérieux aux passages qui se voulaient graves.

Quand l'artiste eut fini son numéro, elle souffla pour évacuer la tension qui s'était accumulée, se versa un verre d'eau et ayant retrouvé des forces, s'apprêta à affronter le public. — «Alors pas trop déçus ?» En réponse, elle obtint un tonnerre d'applaudissements. Elle demanda alors s'il y avait des questions dans la salle.

Le quadragénaire aux allures d'étudiant attardé du dernier rang qui remuait nerveusement sur sa chaise leva la main : «J'espère que vous me pardonnerez l'impertinence de ma question mais n'avez-vous pas l'impression depuis cinquante ans de toujours rabâcher les mêmes vieilles histoires ? Ce ne sont invariablement que des personnages qui s'étiolent dans un quotidien sans joie, tiraillés entre le désir de vivre et la peur de souffrir, hantés par la mort sans pour autant adhérer à la vie, rongés par l'hypocondrie et la solitude. Vos tranches de vie ne sont toujours que des inventaires du désastre. N'avez-vous pas l'impression de faire résonner depuis des décennies toujours la même petite musique ? N'avez-vous donc pas d'autres sources d'inspiration que ces célibataires névrosés, ces unions conclues sans conviction dans l'espoir illusoire d'échapper à la solitude, la classique usure du temps et l'insurmontable différence des sexes ?»

Un murmure désapprouvateur parcourut l'assistance. L'écrivain rougit. L'espace de quelques instants, elle sembla désarçonnée mais elle finit par s'éclaircir la voix : — «N'avez-vous pas, vous, l'impression d'insulter mon public ? Croyez-vous sincèrement que tous ces gens se seraient déplacés ce soir s'ils avaient eu le sentiment que, depuis cinquante ans, je ne fais que raconter la même histoire ?»

— «Et comment ! Ils sont là précisément parce qu'ils ne demandent pas à la littérature de les conduire hors des

sentiers battus. La littérature ne leur sert qu'à entretenir leur propre souffrance, à la conforter, à la nourrir. S'ils sont sensibles au pessimisme de vos héros qui toujours anticipent le fiasco de leurs entreprises, c'est parce qu'ils cultivent avec vous leurs névroses d'échec. Ils entretiennent avec vous leur masochisme moral. S'ils aiment vos personnages, c'est parce qu'ils leur ressemblent : trop lâches pour se suicider, trop peureux pour jouir de la vie. Si j'en parle ainsi, c'est que moi aussi je suis tombé dans le piège. Je me suis laissé prendre par votre petite musique. J'ai eu envie comme eux de m'entendre dire inlassablement que tout est toujours perdu d'avance et que toutes les routes sont des déroutées. Savez-vous comment j'appelle cela aujourd'hui ? Jouir de sa douleur !»

Intérieurement ébranlée, la romancière essaya pourtant de ne pas se démonter. Sur un ton sarcastique, elle répliqua : — «Si j'ai bien compris, vous êtes désormais guéri et je m'en réjouis pour vous. Puisque vous êtes désormais au-dessus de tout cela, est-ce trop vous demander que de nous expliquer ce que vous faites là ce soir parmi nous ? Votre masochisme a-t-il encore frappé ?»

— «Si je suis là ce soir, c'est uniquement pour vous dire combien je vous ai admirée et combien vous m'avez déçu. Vous souvenez-vous de votre nouvelle intitulée *Après la mort de Beckett* ? J'ai cru qu'enfin vous touchiez au but. Enfin un personnage qui avait compris que Beckett avait mis un point final à la «littérature» et qu'après Beckett tout ne pouvait plus être que bavardage stérile. J'ai bien cru que, comme votre personnage, vous alliez considérer qu'il n'était pas possible d'aller plus loin et poser fièrement la plume. Au lieu de cela, pardonnez-moi l'expression, vous n'avez rien fait pour enrayer la diarrhée ! Comment pouvez-vous, depuis cinquante ans, publier un volume par an et croire sincèrement que vous apportez chaque année quelque chose de nouveau à l'édifice de la littérature ? Tout cela n'est-il pas une gigantesque imposture ?»

Visiblement agacée, la romancière remua sur son siège. Elle tourna vers l'assistance un regard qui cherchait désespérément un soutien. Elle rencontra bien des protestations qui se faisaient entendre çà et là contre les propos iconoclastes mais personne ne se leva pour prendre sa défense. Elle se lança dans un plaidoyer pour sa propre cause.

— «Monsieur, j'ai bien compris le peu de valeur que mes livres avaient à vos yeux mais je vous surprendrai peut-être en vous disant que cela m'est parfaitement égal, tout comme les sarcasmes des critiques. Je vais peut-être

vous arracher à l'une de vos illusions mais je n'ai écrit ni pour vous ni pour quiconque dans cette salle. J'ai écrit en pensant à moi. J'ai écrit pour sauver ma peau. Il y a longtemps que je ne serais plus là s'il n'y avait eu l'écriture – même si, malgré toutes les balivernes, l'écriture ne m'a guérie de rien et que je ne suis aujourd'hui qu'une vieille femme qui tremble à l'approche de la fin. J'ai écrit aussi pour sauver mon couple et il a tenu bon. Vous êtes trop jeune pour savoir cela mais on ne vit pas plus de cinquante ans aux côtés du même homme sans avoir régulièrement des envies de meurtre. Croyez-moi, plutôt que de précipiter son mari du haut d'un escalier, mieux vaut laisser à son héroïne le soin de le faire choir méchamment d'un escabeau. Cela soulage. Je n'ai pas empoisonné mon mari. Dix fois, mes personnages l'ont rêvé pour moi. Croyez-moi, la pensée peut-être aussi douce que l'acte. Et surtout moins funeste ! N'allez pas croire que la littérature ne m'a servi qu'à évacuer des pulsions mauvaises et ne fut qu'un exutoire à des abominations. Au risque de vous paraître ridicule, grâce à mes personnages d'incurables midinettes, j'ai vécu des adultères merveilleux. Mieux vaut mille fois mettre en scène un rendez-vous caché dans un roman que se retrouver à minuit avec un inconnu dans une chambre d'hôtel minable, croyez-moi. La fiction vaut toujours mieux que la réalité. Elle vous dispense de l'échange de substances gluantes. Mieux, la fiction m'a préservée des illusions pernicieuses de la réalité. Si c'est ce que vous voulez entendre : oui, j'ai vécu par procuration mais je ne regrette rien. Oui, j'ai vécu sans prendre de risques. Traitez-moi de lâche si bon vous semble mais je donnerais cher pour savoir à quoi ressemble votre vie à vous qui me trouvez si pathétique.»

À ce moment-là, quelques applaudissements retentirent dans l'assistance, puis ils se firent plus nourris et finirent par gagner tous les rangs. C'était le meilleur moyen qu'avait trouvé le public pour réduire le trublion au silence. L'écrivain savoura ce répit et songea l'espace de quelques secondes à tout ce qu'elle n'avouerait pas. Malgré l'assurance détachée qu'elle affichait dans ce discours, ce mépris déclaré des joies trompeuses de l'adultère, elle l'avait attendu chaque soir pendant des années, cet inconnu qui aurait pu donner un second souffle à sa vie. Elle l'avait guetté à chaque lecture publique. Elle aurait tellement voulu pouvoir dire d'un soir « *Et ce fut comme une apparition* ». Mais il n'y avait jamais eu d'apparition. Chaque soir, anxieuse, elle avait scruté le public mais ce n'était toujours que le même ramassis de silhouettes falotes et grisâtres, de célibataires désœuvrés et de femmes mal mariées qui venaient écouter sa bonne parole et s'entendre dire avec

soulagement que toute vie est immanquablement ratée. Maintenant elle avait soixante-quinze ans. Elle n'attendait plus. Elle savait qu'il ne viendrait plus. Plus aucun homme ne lisait de littérature. Elle n'avait plus pour public que des femmes au-delà de la ménopause. Elle se contentait donc comme un cheval de cirque de faire son petit tour de piste. Par la force de l'habitude.

Voyant que les applaudissements ne faiblissaient pas, le trouble-fête finit par enfiler sa veste et quitta la salle. La libraire qui ne savait plus où se mettre s'approcha du micro, pria l'assistance de bien vouloir excuser l'incident. D'un geste de la main, l'écrivain la rassura. Elle avait retrouvé son calme et suggéra que l'on commence la séance de dédicaces. Au début, sa main trembla bien un peu mais elle ne fléchit pas. Elle traça lentement son prénom puis son nom et, tandis qu'un sourire se dessinait sur ses lèvres, elle ajouta « *N'en déplaise à Beckett* ». À l'encre noire, bien sûr.



Un artiste à l'honneur de ce T&P : **Claudio Curutchet**

Claudio Curutchet est né en Argentine.

Il est psychanalyste à Buenos Aires.
Il est aussi peintre et poète.



Il a à son actif plusieurs expositions individuelles et collectives (plus de 40).

Il a été sélectionné pour participer à différents salons de peinture.

Il a gagné le 3ème prix du Salon APLABE. San Isidro. Zone nord.

En 1994, il a reçu une bourse de l'ambassadeur Carlos M. Muñiz pour réaliser trois expositions en Hollande.

En 2001, il a organisé le premier circuit de visites d'ateliers d'artistes du quartier San Isidro, province de Buenos Aires.

Il a organisé aussi des rencontres d'art et de psychanalyse à San Isidro (période 2004-2005).

Il a été sélectionné pour faire un séjour au CAMAC (Marnay sur Seine en France) en résidence d'artiste en 2007 (<http://www.camac.org>) où il a exposé des peintures.

On peut écouter une interview donnée en 2008 sur : <http://www.actualidadlocal.net>, programme n° 32.

En 2003, il a dirigé son premier séminaire sur : l'angoisse, livre 10 de Jacques Lacan.

En 2005 il a gagné son premier prix de poésie. Editorial: Raíz Alternative. Argentine.

C'est aussi l'année de la publication de son premier livre de poésie: *Esos barquitos de papel* (Ces petits bateaux de papier).

Depuis l'année 2005 il est membre du jury de la maison d'édition: Raíz Alternative.

Ses poèmes ont été publiés dans différents anthologies et également sur internet en France et en Argentine.

En 2009, il a gagné le premier prix de poésie du 13ème Concours de Poésie International, en langue française. (<http://www.laportedespoetes.com>) - Site culturel de l'UNESCO.

Le **T & P** est une publication du Chasseur abstrait éditeur (eurl)
12 rue du docteur Sérié 09270 Mazères

Tel: 06 88 13 62 43

info@lechasseurabstrait.com
www.lechasseurabstrait.com

Directeur de la publication : Patrick Cintas.

Parution : Octobre, janvier, avril et juillet.

Prix : 15 euros port compris en France métropolitaine
17 euros port compris pour les Dom-Tom
18 euros port compris pour l'Europe
19 euros port compris pour le reste du monde

Imprimé par l'Atelier du Chasseur abstrait
en avril 2010
Direction : Valérie Constantin.

ISSN : 1969-8895

© 2010 : T&P : Le chasseur abstrait éditeur
© 2010 : textes & images : à leurs auteurs respectifs
© 2010 : les 13 planches couleur : Claudio Curutchet
© 2010 : les dessins qui parcourent la revue : Patrick Cintas



avec 13 illustrations couleur pleine page de Claudio Curutchet

ISSN : 1969-8895

Prix : 15€ pour la France métropolitaine, 17€ pour les Dom-Tom, 18€ pour l'Europe & 19€ pour le reste du monde.

Une publication du **Chasseur abstrait éditeur**

12 rue du docteur Jean Sérié - 09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com